

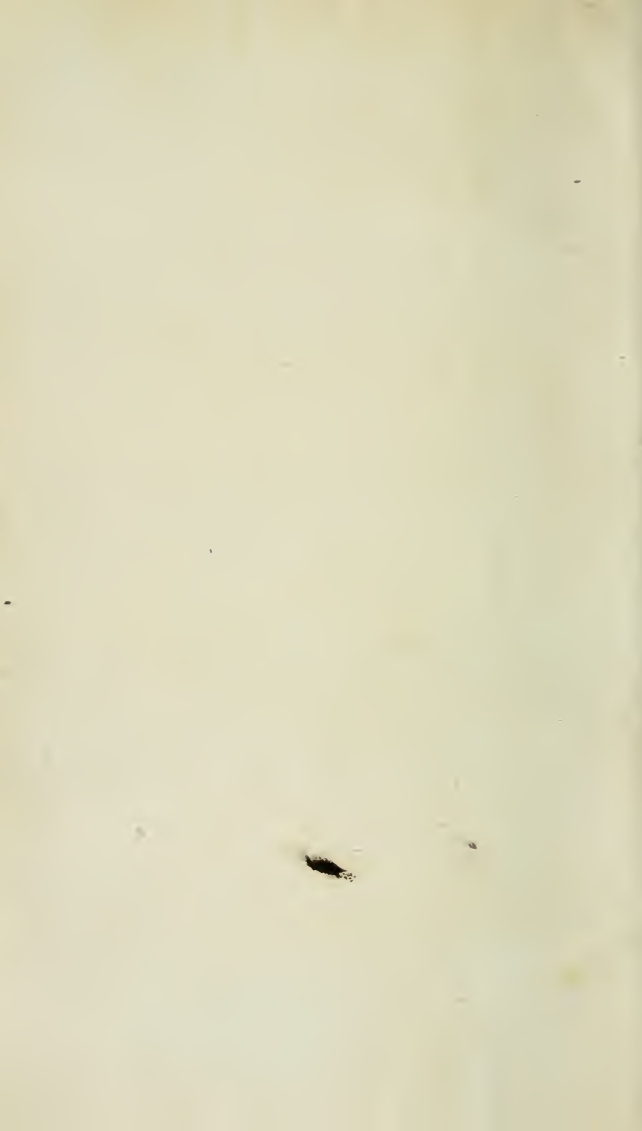




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



~~rancaes~~
Coll. spec.



OPUSCULES

DE M. F***.

TOME II.

C O N T E N A N T

*Les premières Feuilles périodiques de l' Auteur, publiées sous le titres de LETTRES DE MADAME LA COMTESSE DE ***. SUR QUELQUES ÉCRITS MODERNES, augmentées de plusieurs Lettres qui n'ont point encore paru, avec quelques remarques de l'Editeur.*



A AMSTERDAM;

Chez **ARKSTÉE & MERKUS.**

M. DCC. LIII.

PQ

1983

.F8

1753

v.2

Coll. etc



LETTRES

DE MADAME

LA COMTESSE DE ***

A MADAME DE ***

LETTRE I.



JE vous plaindrois ; Madame , d'être obligée de vivre en Province , si je ne connoissois votre goût pour la Littérature amusante & légère. Vous m'avez même chargée de vous envoyer les Livres nouveaux qui paroïtroient ici ; mais en vérité je vous aime trop , pour vous obéir. Il m'est venu une idée , dont vous allez bien rire : c'est de me faire Auteur moi-même , & de vous adresser toutes les semaines un petit Ouvrage de ma façon. Bon ! vous écriez-vous , quelle

folie ! Une femme s'ériger en bel esprit ! Folie , tant qu'il vous plaira , Madame ; rien n'est plus sérieux. Mais encore quel ouvrage ? direz-vous : des Romans ? non , Madame : des Comédies ? point du tout : des Opera ? vous n'y êtes pas : des Odes ? oh ! encore moins. Quoi donc ? Vous êtes un peu trop vive , Madame : écoutez. C'est un Ouvrage qui fera de moi , & qui ne fera pas tout-à-fait de moi ; un Ouvrage , qui dans sa petite-tesse renfermera les plus gros Ouvrages ; un Ouvrage , qui vous rendra sçavante , en vous épargnant la peine de le devenir ; un Ouvrage , qui ne ressemblera peut-être à rien , & qui pour le moins ressemblera à bien d'autres ; un Ouvrage difficile & aisé , rare & commun , solide & frivole , critique & apologétique ; un Ouvrage enfin qui vous mettra au fait de tous les Ouvrages , & qui vous fera juger de l'esprit & du goût de nos modernes Ecrivains.

Vous ne devez pas craindre , Madame , que je prenne un jour dans le mois pour vous offrir la liste insipide des Naissances , des Morts , & des Mariages , pour vous régaler de lam-

beaux découfus de tous les Livres nouveaux, de squelettes de nos pieces de Théâtre, & d'un ramassis de Vers arrivés en poste de la Province, & destinés à retourner presqu'aussi-tôt dans leur patrie. Mon projet est de vous écrire librement ma pensée sur les Auteurs & sur les Ecrits de ce siecle. Des pieces fugitives en tout genre, mais d'un bon goût ou d'un ridicule rare, une heureuse découverte, soit par rapport aux Arts, soit par rapport aux amusemens de la Société, des remarques plus particulieres sur les Spectacles, sur les Romans & sur les petits Livres qui ont le plus de cours dans le monde : c'est à quoi je m'attacherai par préférence. Ainsi mes Lettres occuperont le milieu entre la profonde ignorance & la docte Littérature. Au défaut des autres agrémens, je vous promets qu'elles auront les graces de la varieté.

Vous trouverez peut-être, Madame, que je m'avise un peu tard de jouer le personnage d'Auteur ; mais, si je n'étois sur le retour, croyez-vous de bonne foi que je me chargeasse de ce rôle, qui après tout, de la maniere dont on le remplit aujourd'hui, n'est

pas si difficile que vous pensez. Je sçai bien qu'un homme , pour devenir un Ecrivain passable , doit entrer de bonne heure dans la carrière , & consacrer sa jeunesse à l'étude des grands modeles. Mais il est d'usage , qu'une femme attende , pour cultiver son esprit , que toutes ses autres prétentions soient évanouies.

Je vous avouë pourtant que ce n'a pas été sans trembler que je me suis déterminée à ce parti. Ce qui m'a rassurée , est le grand nombre des personnes de mon sexe , qui comme moi releguées dans elles-mêmes , & réduites à tirer d'elles seules tous leurs amusemens , se sont échappées avec succès de l'étroite sphere où il avoit plû à nos imbécilles Ancêtres de nous renfermer. Leur esprit & leurs talens ont fait revenir le public de l'injurieux préjugé qui nous défendoit de monter sur le Parnasse. On a songé que pour un Apollon on y comptoit neuf Muses. Aussi le bel-esprit , si commun & si estimable parmi les femmes de condition , n'est aujourd'hui ridicule que dans une bourgeoise. J'ai d'ailleurs pensé que je risquois moins qu'une autre , en me faisant Auteur.

Je ne ferai lûe que de vous ; & comme je ne cherche que votre amuſement & le mien , la reconnoiſſance & l'amitié me feront lire avec les yeux de l'indulgence.

Ce n'eſt pas que je me croye abſolument dépourvûe des talens néceſſaires pour l'exécution de mon deſſein. On nous accorde une certaine délicateſſe dans l'eſprit , & une vivacité à ſaiſir les beautés & les défauts d'un ouvrage , que les plus éclairés n'apperçoivent ſouvent qu'à force de réflexions. C'eſt , ſi l'on veut , un inſtinct qui nous guide , & qui nous fait juger ſainement des choſes , ſans que nous ſachions pourquoi. Notre goût vient de nous-mêmes ; nous le ſuivons par choix , & non par coutume & par hazard. Celui des hommes au contraire n'eſt le plus ſouvent formé qu'à la longue , à l'aide de leurs lectures. Encore ſont-ils quelquefois eſclaves des jugemens d'autrui.

Mais ce goût fin & délié que nous apportons preſque toutes en naiſſant ; vous n'ignorez pas , Madame , que j'ai pris ſoin de le cultiver par l'étude. Il n'y a pas un bon Livre écrit dans notre langue , que je n'aye lû & relû.

Je sçai même le Latin : Virgile & Horace me sont aussi familiers que Racine & Rousseau. Vous possédez ainsi que moi la langue des Romains ; ce qui m'autorisera à mêler de tems en tems dans mes Lettres quelques citations des grands hommes du siècle d'Auguste. Un passage latin a toujours, quoiqu'on en dise, une grace merveilleuse dans un écrit françois ; & vous conviendrez qu'un ouvrage comme le mien ne peut pas plus s'en passer, que le Mercure d'Enigmes & de Logogryphes.

Bien plus ; sçavez-vous, Madame ; que j'ai déjà une petite cour d'Auteurs, qui me rendent un compte fidelle de toutes les nouveautés Littéraires ? Il est vrai que ces Ecrivains ne sont pas du premier ordre. Mon Aréopage n'est composé ni des C***. ni des M***. ni des le Bl***. Mes courtisans sont tous de jeunes Auteurs, qui se flattent de remplacer ces héros de notre Littérature : leurs prétentions, comme vous voyez, sont modestes. Quoiqu'il en soit, il y a deux ou trois de ces jeunes gens, qui ont une érudition surprenante pour leur âge. Quand je serai embarrassée de

quelque Livre au-deffus de ma portée, j'aurai recours à leurs lumieres; & je vous ferai part de leurs réflexions, tournées à ma façon. Attendez-vous à des traits libres & rapides; plutôt qu'à des analyses dans les formes. Nous autres femmes, nous devons traiter la Littérature comme le plaisir; l'effleurer, jamais l'approfondir.

Je ne vous répons pas que mon jugement ne s'égare quelquefois; mais rien ne pourra le corrompre; & dans le compte que je vous rendrai de différens Ecrits, la sincérité fera mon guide. Peu d'Ecrivains peuvent prétendre au goût, à l'érudition & à l'agrément de *Baile*, le modele des critiques. Mais il a une qualité qui n'est point inimitable, l'impartialité.

Je finis, Madame, en vous priant de me mander au plutôt si vous consentez au petit commerce de bel-esprit que je vous propose. J'attends avec impatience votre réponse, pour entrer en matiere.

A Paris ce

1^r Sept. 1745.

Je suis, &c.

LA COMTESSE DE ***.

A v

L E T T R E I I.

JE suis charmée, Madame, que vous approuviez mon projet; il n'en faut pas davantage, pour m'engager à le remplir. Je commencerai par vous parler d'un homme qui sans contredit a beaucoup d'esprit, & qui s'est exercé avec succès dans des genres différens, de M. de Fontenelle: *J'ai tout dit, quand je l'ai nommé*, suivant l'expression de M. l'Abbé Trublet. L'orient de l'astre qu'il adore n'a pas été, à beaucoup près, aussi brillant que son midi & son occident. Il eut dans sa jeunesse l'imprudence de se mêler de la fameuse querelle des Anciens & des Modernes, & de se déclarer en faveur de ceux-ci. Il se lia avec Perraut, le chef des rebelles, & consacra sa plume naissante à soutenir la supériorité des François sur les Grecs & sur les Romains, en fait de génie & de goût. Cette étrange conduite le fit passer pour un médiocre Ecrivain dans l'esprit des grands hommes qui vivoient alors, tous nourris du suc de l'Antiquité, intéressés

par conséquent à défendre ses droits. Ils décochèrent même contre lui mille traits piquants , qu'on n'attribue maintenant sans doute qu'à une injuste chaleur de parti. Il fit jouer malheureusement dans ces circonstances sa Tragédie d'*Aspar* , qui lui attira cette jolie Epigramme de Racine , que je n'ai vûe imprimée nulle part :

Ces jours passez , chez un vieil Histrion ;
 Un Chroniqueur émut la question ,
 Quand dans Paris commença la méthode
 De ces sifflets qui sont tant à la mode.
 Ce fut , dit l'un , aux Pièces de *Boyer* ;
 Gens pour *Pradon* voulurent parier.
 Non , dit l'Acteur , je sçai toute l'histoire
 Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au Parterre à bâiller ;
 Quant à *Pradon* , si j'ai bonne mémoire ;
 Pommes sur lui volèrent largement.
 Mais quand sifflets prirent commencement ;
 C'est (j'y jouois ; j'en suis témoin fidelle)
 C'est à l'*Aspar* du sieur de *Fontenelle*.

Ce n'est point du tout dans la vue
 d'affoiblir à vos yeux le mérite d'un
 Auteur si estimable , que je vous ai

rapporté ces Vers. Cette Tragédie étoit son premier Ouvrage dans ce genre, & il y avoit de l'injustice à Racine de le juger si rigoureusement sur un coup d'essai. Il eût été plus digne de lui d'avoir pour *Aspar* la même indulgence, qu'on avoit eue pour sa *Thebaïde*.

M. de Fontenelle s'est bien relevé des chutes de sa jeunesse par les Ouvrages qu'il a donnés depuis, & qui lui ont acquis une si haute réputation. Je serois néanmoins tentée de croire, qu'il doit en partie cette continuité de gloire, dont il jouit, à la douce politesse de ses mœurs, à la sage uniformité de son caractère, qui ne s'est jamais démenti. Toute sa vie a été, pour ainsi dire, d'un même ton, & il s'est étudié à éviter ces choquantes dissonnances que tant de ses Confreres les Auteurs font remarquer dans leur conduite.

Poëme
de Fon-
tenoy.

Ce que je viens de dire me fournit, Madame, une heureuse transition pour vous parler de M. de Voltaire, & de sa pièce sur la Bataille de Fontenoy. On s'est trop hâté de critiquer ce Poëme, comme lui de le faire. Mais telle est la malignité des gens de Let-

très ; qu'ils faillissent avidement la première occasion de l'exercer. Ils semblent qu'ils soient à l'affut des fautes des grands Hommes, pour les relever avec un éclat indécent. Eh ! ne sçavent-ils pas que M. de Voltaire a la singulière modestie de faire le Public juge de ses ébauches, & que ce n'est qu'après des corrections réitérées que ses Ouvrages atteignent une certaine perfection. Les autres Ecrivains, avant de rien produire au jour, consultent des gens de goût de leurs amis. M. de V. consulte le Public lui-même, & quand il a recueilli ses avis, il abrège, il allonge, il retranche, il ajoute, selon qu'il le juge à propos. Il eût donc été plus convenable d'attendre, pour le critiquer, que ce Poëte, si digne de nos ménagemens, eût mis la dernière main à son Poëme. Vous me direz peut-être, Madame, que sa conduite autorise celle de ses Censeurs, & que puisqu'il veut bien soumettre ses essais au jugement du Public, il doit sçavoir gré à ceux, qui en lui montrant ses défauts, n'ont été que les échos de ce public. Je conviendrois avec vous qu'il leur seroit redevable, si

leurs critiques avoient été justes & dans le ton de la bienfiance. Mais en vérité je doute qu'il ait pû tirer quelque avantage de ces réflexions vagues & de ces railleries piquantes, auxquelles sa Pièce a donné lieu.

C'est donc maintenant qu'il faut juger M. de V. Les foibles nuages de l'envie & de la malignité sont dissipés. Mais je pense que dans l'état où il a mis son Poëme, il seroit difficile à la critique de s'y exercer avec quelque fondement. Je vous avoue que j'ai lû son Edition du Louvre avec une extrême satisfaction. Outre un grand nombre de très-beaux Vers, il a jetté dans toute sa Pièce un intérêt, un pathétique qui doit attendrir le cœur le moins sensible. J'ose même dire, qu'à quelques petits défauts près, qui ne deshonnorent pas un Ouvrage de cette étendue, c'est un des meilleurs morceaux de Poësie, que nous ayons de lui. J'aurois seulement souhaité qu'il eût corrigé le désordre qu'on remarque toujours à la fin. Après ces vers, par exemple :

Leur génie est dompté ; l'Anglois est abattu ;
Et la ferocité le cede à la vertu.

On croit naturellement que l'Action est finie : point du tout ; le combat recommence, & douze Vers après on trouve celui-ci :

C'en est fait & l'Anglois craint Louis &
la mort.

Ce n'est pas assez ; le Poëte fait combattre encore les Dragons. On n'auroit maintenant presque rien à lui reprocher, s'il eût mis dans ses Vers autant d'ordre, que M. le Maréchal de Saxe en mit dans la disposition de nos Troupes, le jour que se livra cette fameuse bataille.

Je ne quitte point M. de Voltaire, Madame, que je ne vous aie dit avec ma franchise ordinaire ce que j'en pense. Personne peut-être n'a une plus haute idée que moi de ce rare Ecrivain. Ce qui m'afflige, est de voir les esprits partagés sur l'étendue de ses talens. Faut-il que ce qui devrait être l'objet de nos hommages devienne celui de nos disputes ? Les uns, en admirant la fécondité de sa plume, en condamnent l'inconstance. Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai pas la force de blâmer en lui cette avidité de

toute forte de gloire; & comme il est le plus grand Poëte de nos jours, je me sens portée à l'excuser de vouloir être Historien, Philosophe; Géometre, Physicien, Tragique, Comique, Lyrique, Politique; enfin tout. Il n'y a que des ames foibles & timides qui traitent de folie la noble ambition qui dévoroit Alexandre, de conquérir toute la Terre. M. de V. est l'Alexandre de la Littérature; il se trouve trop resserré dans le Monde Poëtique; il est jaloux de mettre les autres Mondes à contribution, & de s'affervir toutes les Provinces du Parnasse. Ce projet d'une Monarchie Littéraire universelle ne peut du moins être enfanté que par un genie du premier ordre.

D'autres prétendent, que pour faire réussir ses œuvres, il employe des moyens inconnus aux grands Poëtes du siècle passé. Risque-t-il, selon eux, un ouvrage au Théâtre? il fait agir tous ses Partisans, il fait mouvoir tous les ressorts; il se donne plus de peines & de fatigues, que s'il s'agissoit de prévenir la chute d'un Empire, & il n'est question que d'empêcher la chute d'une Pièce. Je ne croirai jamais qu'un

homme d'un mérite si distingué s'abaisse à ces méprisables ressources de la médiocrité. Seroit-il naturel, que le manége d'un Pradon fût uni au talent d'un Corneille ?

Des Critiques de mauvaise humeur dépouillent encore notre Poëte de ce qu'ils nomment invention & dessein. Ils le jugent incapable de former ce qu'Horace appelle un tout raisonnable. Ils publient que dépourvû du talent de faire, il a tout au plus celui de refaire, & qu'il r'habille assez heureusement des Sujets traités avant lui. Ils citent sur cela ses meilleures Pièces de Théâtre, *Oedipe*, *Brutus*, *Mariane*, *la mort de César*, *Zaire*, qui est l'*Othello* des Anglois retourné, *l'Enfant prodigue* & *Merope*, à côté desquelles ils mettent malignement *Eriphile*, *Adelaïde*, *Artémire*, *Zulime*, *Samson*, *Mahomet*, *La Princesse de Navarre*, *Le Temple de la gloire*, toutes Pièce tirées de son propre fonds. Mais *Alzire*, dont la texture lui appartient jusqu'à présent, n'est-elle pas un sujet *Vierge*, aussi régulièrement construit que ceux qu'il s'est donné la peine de refondre ? D'ailleurs, quand un beau sujet a été manqué,

quelle manie avons-nous d'interdire à un Ecrivain la liberté de le mieux traiter ? Parce que nous avons déjà une Tragédie de *Gustave*, un Poëte, qui nous en donneroit une bonne, en feroit-il moins estimable ?

Ce que j'ai trouvé, Madame, de plus répréhensible dans la Prose, com dans la Poësie de M. de Voltaire, est qu'il néglige uu peu trop l'analogie des idées, & ce fil imperceptible, qui liant avec adresse les différentes parties d'un Ouvrage, en rend la lecture délicieuse. Presque tous ses Vers, isolés & détachés, tombent un à un. Je ne crois pas qu'il soit possible de faire autrement, quand on veut enfanter des Vers pompeux & sonores. C'est pour cela que Racine éblouit moins que M. de V. Mais qu'il plaît à un homme de goût par ce stile aisé, coulant & naturel, par cette harmonie des pensées plus nécessaire encore que celle des mots, dont il n'est pas permis à tout le monde de sentir le mérite !

Tantum series juncturaque pollent !

Du reste M. de V. rachete bien

ce défaut par la vivacité de son coloris , par sa noble indépendance des préjugés , & par la vigueur de son pinceau , qui néanmoins est ordinairement plus hardi que fort.

A l'égard du caractère de cet Auteur , je ne le connois pas assez , Madame , pour entreprendre de vous le dépeindre. J'ai seulement lû quelque part qu'Aristippe & Diogène tour à tour, il recherchoit les plaisirs, les goûtoit & les célébroit , s'en lassoit & les frondoit ; que par ses familiarités avec les Grands il se dédommageoit de la gêne qu'il éprouvoit avec ses égaux ; qu'il étoit sensible sans attachement , voluptueux sans passions , sociable sans amis , ouvert sans franchise , & quelquefois libéral sans générosité ; qu'avec les personnes jalouses de le connoître , il commençoit par la politesse , continuoit par la froideur , & finissoit par le dégoût ; qu'il ne tenoit à rien par choix , & tenoit à tout par boutade. Je le crois modeste , quoique Poëte. Il sçait trop que la vanité , ce partage des petits esprits , dégrade un génie supérieur. L'Auteur estimé est humble , même vis-à-vis des plus

mauvais Ecrivains ; parce qu'il sent combien , malgré ses talens , il leur ressemble encore quelquefois.

Je suis , &c.

A Paris ce 10
Septembre 1745.

L E T T R E I I I .

La
Louïfiade.

LE Poëme héroïque de M. Piron ; intitulé, *Essai d'un Chant de la Louïfiade*, étincelle, Madame, de quelques beautés qui donneroient de grandes espérances de l'Auteur, s'il commençoit sa carrière. Je n'attaquerai point ici le fonds de cette Pièce. Un célèbre Critique * en a fait sentir la ridicule construction. D'ailleurs, Venus, Mars, Cupidon, Pallas, Junon ; tout cet attirail de vieilles Divinités est maintenant proscriit de la bonne Poësie, & relegué dans l'ombre des Colléges. Je me borne à vous mettre sous les yeux les plus mauvais & les meilleurs Vers de ce Poëme.

* L'abbé *Desfontaines*, dans le neuvieme Tome de ses *Jugemens sur quelques Ouvrages Nouveaux*.

Mauvais Vers de la LOÛISIADE.

Ah ! si sur cet ingrat je ne fais un exemple ?
Plus d'offrandes bientôt , plus d'encens
dans mon Temple :

Là le fils de Junon , Mars a , sous des lau-
riers.

A de rians *objets* Vénus accoutumée
N'entend là que le bruit de la foudre allu-
mée.

Il me semble que le second vers
demandoit dans le précédent de *riants*
concerts , au lieu de *riant objets*.

De qui plus que de moi mérite-t'il la haine ?
Peut-être j'aimerois sa valeur plus qu'hu-
maine.

Le feu , le sang , la cendre , & tout droit
violé

Tracent la route affreuse où le char a volé !

Un droit violé qui trace un route !

Pour une belle ardeur prend sa raison trou-
blé.

Déjà plus d'un guerrier debout & sous les
armes.

O que d'illustres noms consacrés à la gloire!
Gravons - en quelques - uns au Temple de
Mémoire.

Difons de fa fureur *quelques* funeftes
 coups.

Elle envain de fon fang voyant rougir la
 terre.

Digne des *hauts honneurs* , où fa grande
 ame aspire ,

Grammont le premier tombe & *le premier*
 expire ;

Il fait reffouvenir que du Rhin , *le premier* ,
 Un *Grammont* vers *Tholus* , atteignant le
 rivage ,

Le premier signala ce *merveilleux* paffage :

En faveur de la France , & de *fon bien aimé*.

D'un prodige fi rare & fi peu naturel.

Justes Dieux ! s'écrie-t'il , à quel terme fu-
 nefte !

Et les fleurs d'un printems des vents persé-
cuté

Tombent , couvrent la terre en moindr
quantité.

Mais rendue à soi-même , & se consultant
mieux.

Et faite encor de voir le bouclier divin.

D'un geste militaire appuyoit ce discours :

D'une pareille ardeur ayant tous l'ame
éprise.

Ne quittent plus Louis tout le tems du
combat.

Fut-il jamais du Ciel faveur plus singu-
liere ?

Ne respirant donc plus que paix & que jus-
tice ;

Le fer , le plomp rapide , invisible & mors-
tel ,

Fait aux Dieux infernaux , de la terre un
Autel.

Chacun partage après sa noble bienveil-
lance ,
L'humanité succede ensuite à sa vaillance.

Je ne crois pas qu'il y ait de lec-
teur assez indulgent pour pardonner à
M. Piron ce que je viens de citer. Je
vous fais grace , Madame , d'un grand
nombre d'autres vers jettés dans le
même moule. Il seroit cependant in-
juste de prononcer sur toute la piece
d'après ces morceaux :

Malgré son fatras obscur
Souvent Brébeuf étincelle ;
Un vers noble , quoique dur ;
Peut s'offrir dans la Pucelle.

On rencontre aussi dans la *Loüisiade*
quelques endroits dignes du plus
grand Poëte.

Bons Vers de la LOÛISIADE.

Le Poëte peint Vénus arrivant avec
Mars sur les rives de l'Estaut.

Elle

Elle ne voit partout que cette pompe af-
freuse
Qui charme , qui remue une ame belli-
queuse ,
Qu'étendarts déchirés , que fer étincelan^t ;
Et n'ose sur ces bords descendre qu'em-
treublant.

Voici une belle peinture de l'An-
gleterre :

Deux ressorts font mouvoir font triste Ci-
toyen ,
La soif de notre sang , & le mépris du sien :
De cette horrible soif, difficile à s'éteindre,
Naît la temerité , qui rend le foible à
craindre ;
Qui cachant le péril, y tient lieu de valeur ;
Et sans faire un héros , fait souvent un
vainqueur.

La valeur de nos Troupes est bien
représentée dans ces vers :

Se font jour avec l'arme à Bayonne in-
ventée ,
Foulent d'un pied vainqueur la terre en-
sanglantée ;
S'ouvrent mille chemins , & s'y précipitant
Portent de toutes parts la mort , en l'af-
frontant,

Je finis par ces deux vers ; qui m'ont paru mériter d'être comptés parmi les bons :

Sur les flots mutinés son bras s'est étendu :
L'Onde s'est aplanie, & l'Aquilon s'est tû.

Il n'en faut pas davantage, Madame, pour vous faire juger que M. Piron se fie trop à la féconde chaleur de sa verve. S'il s'étoit accoûtumé de bonne heure à plier son fougueux enthousiasme aux loix d'un goût plus sage & plus épuré, on ne l'accuseroit pas d'excéder la juste dose d'imagination, qui convient aux Ouvrages de ce genre. Ce qui doit flatter l'Auteur, est qu'il y a aujourd'hui bien peu de Poètes, à qui on puisse faire un reproche aussi honorable. C'est cependant un défaut réel ; & l'imagination doit être menagée ; même dans la Poësie, dont elle est l'ame. On croiroit, en lisant M. P. qu'il ne ne sçait pas encore distinguer un terme bas d'un mot noble, ni un vers dur d'un vers harmonieux. Peut-être est-ce la faute de la nature, qui lui aura tellement conformé l'organe de l'oüie, que tous ses vers cha-

ouillent délicieusement son oreille. Quoi qu'il en soit, si sa Poësie étoit un tant soit peu moins dure, cet Auteur, si digne de notre estime par la force singulière de ses pensées & par l'enjouement intarissable de sa conversation, pourroit marcher à côté des grands Poëtes de nos jours. C'est le définir, que de lui appliquer ce qu'Horace dit de Lucilius :

*Nempe incomposito dixi pede currere versus
Lucili, quis tam Lucili fautor ineptè est
Ut non hoc fateatur ?*

Ce *fautor ineptè*, M. Piron l'a trouvé dans le *Contrôleur du Parnasse*, * qui ne s'est pas borné à un *Essai* d'éloge sur cet *Essai de la Loüisiade*. Il employe quatre-vingt-dix pages à exalter le mérite de cette Pièce. Il déclare courageusement que la Palme est encore dûe cette année à l'Auteur, qui l'avoit déjà remportée l'année dernière par son *Dithyrambe* sur les Conquêtes & la Convalescence du Roi. Mais en verité M. P. ne doit

* Mauvais ouvrage periodique qui paroissoit alors.

guères s'enorgueillir de cette Palme ; puisque notre plus grand Poète, M. de Voltaire, a publié, selon le *Contrôleur*, un Ouvrage détestable :

A vaincre sans rivaux, on triomphe sans gloire.

La journée de Fontenoy seroit-elle bien glorieuse pour les François, si les Anglois ne s'étoient défendus que mollement ?

A l'égard de la Pièce sur la Convalescence & les Conquêtes du Roi, j'en demande pardon à M. Piron ; mais je ne soupçonnois seulement pas qu'il existât un *Dithyrambe* dans le monde. Les louanges du *Contrôleur* ont piqué ma curiosité. Un de mes jeunes Auteurs m'a prêté ce rare morceau. Jugez de son mérite par le cas que les Grecs sensés faisoient des *Dithyrambes*. Ce terrible mot qui m'avoit d'abord effrayée, est la plus petite chose du monde, comme vous allez voir.

Les Poësies *Dithyrambiques* étoient parmi les Anciens des Cantiques ou des Odes en l'honneur de Bacchus, appelé lui-même *Dithyrambe*, c'est-à-dire, à deux portes ; parce qu'il étoit

venu au monde par deux portes , le ventre de sa mere Semelle & la cuisse de Jupiter. Les *Dithyrambes* étoient remplis de figures extrêmement ampoulées , de grands mots , & d'un sens mystérieux & embarrassé , jusqu'à n'être pas entendu. » Les faiseurs de *Dithyrambes* , dit Suidas ; » ne parloient que de choses relevées , » comme des Nuées & des Météores , » & en des termes composés & des » façons de s'exprimer nouvelles , hardies & extraordinaires. » L'embrouillement de leurs idées donna lieu au proverbe Grec : *cela s'entend moins qu'un Dithyrambe.*

Cependant ce genre de Poësie fut estimé tant qu'il se contint dans les bornes des expressions raisonnables ; mais il fut généralement siffé , lorsque les Poëtes le poussèrent à l'excès. Aristophane les appelloient des *Charlatans* ; il prenoit plaisir à former dans ses Comédies des cadences Dithyrambiques de lambeaux tirés de Poëtes Lyriques. C'est pour les tourner en ridicule qu'il dit dans un endroit : *L'impetuofité terrible des nuées obscures & humides.* Je veux bien , Madame , vous épargner la citation Grecque.

C'est à l'imitation d'Aristophane que M. Fagan, pour berner nos Lyriques Modernes, fait dire à un Paysan dans sa Comédie de l'*Heureux Retour*, le commencement d'une Ode qu'il a entendue. Du reste le Scholiaste du Poëte Grec déclare que les *Dithyrambes*, au jugement des Anciens, n'étoient faits que pour ruiner la bonne Poësie. Ils croyoient du moins qu'ils n'étoient supportables que dans le vin. Philocore dit dans Athenée, que les Anciens ne chantoient point de *Dithyrambes* dans toutes leurs libations, mais seulement dans celles qu'ils faisoient à Bacchus, & lorsqu'ils étoient yvres. Nous avons en effet des vers d'Archiloque, où il dit agréablement, qu'il sçait une jolie *Chanson Dithyrambique pour chanter, lorsque le vin lui aura foudroyé l'esprit.* Le Poëte Epicharme ne veut pas non plus qu'il y ait de *Dithyrambes* pour les buveurs d'eau.

Puisqu'on ne composoit des *Dithyrambes* qu'en l'honneur de Bacchus, je ne vois pas trop pourquoi M. Piron appelle de ce nom une Pièce consacrée à célébrer les Conquêtes & la Convalescence de notre Monarque.

Nos anciens Poètes François ont mieux connu la destination des *Dithyrambes*. Voulant honorer Jodelle leur confrere, ils lui amenerent un Bouc entouré de lierre, dont les cornes étoient dorées, suivant l'usage des Anciens qui récompensent ainsi les Poètes Tragiques. C'étoit à l'occasion de la Tragédie de *Cléopâtre* par Jodelle, qu'on lui faisoit ce singulier présent. Cette cérémonie du Bouc fut célébrée par tous les Poètes du tems, qui composèrent à l'envi des *Dithyrambes*. Nous avons encore celui de Baif, qui est la chose du monde la plus curieuse; en voici un couplet :

C'est ce dous Dieu qui nous pousse ;

Esprits de sa fureur douce ,

'A ressusciter le joyeux mystère

De ses gayer Orgies

Par l'ignorance abolies.

O Pere Evien !

Bacche Dithyrambe ,

Qui retiré de la souffreuse flambe

Dedans l'Antre Nyfien ,

'Aux Nyfides tes Nourrices ,

Par ton deux fois Pere ,

Meurtrier de ta Mere ,

Fut bâillé jadis à nourrir

B iv.

Dieu brisé foucy !

O Nictelien !

O Semelien !

Démon aime-dance !...!

Yach , Evoë iach , ia , ha , &c.

Cet *Yach* , *Evoë* , *Jach* est le refrain de tous les couplets. Après cet échantillon du *Dithyrambe* de Baïf , je vais vous régaler , Madame , de deux strophes de celui de M. Piron , qui m'ont paru des plus *Dithyrambiques*. Il dit en parlant du Génie :

Mais pourquoi l'évoquer d'entre les Cori-
phées

Qui sur notre parnasse ont signalé leurs
noms ?

La plaine lumineuse & fertile en trophées,
Qu'assigna l'Urne Sainte aux mânes des
Bourbons ,

Ne peut rassembler trop d'Orphées.

C'en est fait : du torrent un souffle a tari
l'onde ;

Sa trace est disparue , & le fleuve est resté :
Fleuve , qui dans sa courbe & brillante &
féconde ,

Conservant à jamais toute sa majesté ,
Ne finira qu'avec le monde.

Heureusement pour M. Piron, il peut y avoir parmi nous des amateurs de *Dithyrambes*, comme du tems d'Aristophane, il se trouva un Poëte Comique nommé *Eupolis*, qui déplorait la corruption des esprits de son siècle, parce qu'ils avoient plus de goût pour les vers lascifs que pour les *Dithyrambes*. Cet *Eupolis* se noya, selon Suidas, dans un combat Naval à la guerre du Péloponnese; ce qui occasionna un decret du peuple d'Athènes, par lequel il fut défendu aux Poëtes d'aller à la guerre. Je ne crois pas qu'il faille porter un pareil decret en France. Nos Poëtes se contentent de chanter les héros, sans les imiter. Il seroit peut-être plus utile d'en faire un qui les obligeât de se taire.

Voilà bien de l'érudition, Madame; passez-la moi pour aujourd'hui. Je tomberai rarement dans ce défaut: je suis en état de tenir parole, étant fort ignorante & fort paresseuse. Vous goûterez peut-être davantage une Chançon que je vous envoie du fameux *Regnard*, notre seul Poëte vraiment comique, après Moliere. Cette Chançon, dont l'air est fort connu, est une espece de *Dithyrambe* en l'hon-

neur de Mesdemoiselles *Loison*, qui ont fait tant de bruit dans le monde par les graces de leur personne & les agrémens de leur esprit. On les appelloit dans leur société, l'une *Dogaine* & l'autre *Tontine* : celle-ci vit encore.

Pour la *Dogaine*,
 Qu'un autre se laisse enflamer ;
 Si je n'avois point vû *Tontine*,
 Je pourrois me laisser charmer
 Par la *Dogaine*.

Ou Brune ou Blonde
Tontine charme également ;
 Et pour contenter tout le monde,
 Elle est alternativement
 Ou Brune ou Blonde.

Sur son visage
 Mille petits trous pleins d'appas
 Des Amours sont le tendre ouvrage ;
 Sans compter ceux qu'on ne voit pas
 Sur son visage.

Sa belle bouche
 Est pleine de ris & d'attraits ;
 Elle ne dit rien qui ne touche ;
 L'Amour a choisi pour Palais
 Sa belle bouche.

Sa gorge ronde ,
Est de marbre à ce que je croi ;
Car mortel encor dans le monde
N'a vû que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

Qu'elle est charmante ;
Avec les accens de sa voix !
Ou quand une corde touchante
Parle tendrement sous ses doigts ;
Quelle est charmante !

Les couplets suivans sont pour la
Dogaine.

De la *Dogaine* ;
Je veux célébrer les attraits ;
Elle est digne sœur de *Tontine* ;
Ami , verse moi du vin frais
Pour la *Dogaine.*

Qu'elle est aimable ;
Quand Bacchus la tient sous ses loix !
Mais bien qu'elle triomphe à table ,
L'Amour ne perd rien de ses droits :
Qu'elle est aimable !

Tous à la ronde ,
Vuidons ce verre que voilà :
C'est à cette charmante Blonde :
Peut-être elle nous aimera
Tous à la ronde.

Il paroît par cette Chançon que *Regnard* avoit beaucoup de goût pour *Tontine*. En effet , il en étoit eperdue-ment amoureux ; & il l'auroit épou-
sée , si la mere eût voulu y consentir.
Mais elle avoit bien d'autres vûes sur
sa fille , qui par sa beauté & ses qua-
lités aimables pouvoit prétendre aux
plus grands partis. L'hommage d'un
homme tel que *Regnard* , devoit pour
le moins la flatter autant que celui
des Princes & des Marquis , dont il
est parlé dans le couplet suivant , que
notre Poëte fit encore pour elle.

Chez-vous , pour vous faire la cour ,
Prince & Marquis se range ;
N'y pourrai-je point quelque jour
Voir le Prince d'Orange ?
Le Roi , pour finir nos malheurs ,
Met la taxe par tête :
Mais vous la mettez sur les cœurs ;
L'impôt est plus honnête.

A Paris ce 15
Septemb re 1745.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

IL seroit à souhaiter, Madame ; pour les Auteurs & pour les Comédiens, que les Tragédies & les Comédies des grands hommes du dernier siècle ne fussent pas devenues si communes par la voie de l'impression. Quelle foule de spectateurs n'attire-roient-elles pas encore tous les jours, sur-tout si elles étoient jouées par les bons Acteurs ! Quel succès aussi ne pourroit pas se promettre un Poète Dramatique devant des auditeurs, qui n'auroient qu'une légère teinture de ces chefs-d'œuvres par les représentations qu'ils en auroient vûes ! Mais on peut les lire, les étudier, les apprendre par cœur, les déclamer même chez soi, & s'épargner ainsi la peine de les aller entendre ailleurs, ce qui est bien fâcheux pour les Poètes modernes. Si l'on donne une Pièce nouvelle, tout Paris y court, plein de la lecture de ces grands modèles qui l'ont rendu délicat & difficile; en sorte qu'il faut qu'un Auteur ait bien du talent pour se faire goûter aujourd'hui sur le même Théâtre,

où les Corneilles & les Molières ont paru avec tant d'éclat. Je me trompe peut-être, & je suppose dans les partisans de la scène plus d'étude & de lumières qu'il n'y en a réellement. En effet, par les applaudissemens que j'ai vû prodiguer à certaines Pièces, ne seroit-on pas en droit de penser que le commun du monde n'a qu'une foible connoissance de nos deux fameux Tragiques, & de nos deux inimitables Comiques.

Cette connoissance au reste, quand elle seroit plus étendue, bien loin de nuire, contribueroit, je crois, à la réputation de M. de Boissy, qui depuis longtems a consacré sa Muse aux jeux de Thalie. Si ses Pièces ne brillent pas toujours par la peinture fidelle de nos mœurs, & par l'expression des caracteres généraux, (ils sont peut-être épuisés) la forme en est si neuve, si variée, si ingénieuse, qu'elle doit nous rendre indulgens sur le fonds. Chez lui les portraits remplacent les tableaux, & les richesses de son esprit suppléent à l'indigence de la matière. Son stile d'ailleurs est si pur, si élégant & si fleuri, son dialogue si vif, si léger & si délicat, qu'il

gagne infiniment à la lecture, écueil fatal de presque tous les Drames Modernes.

Je me suis confirmé, Madame ; dans l'idée que j'avois déjà de cet aimable Auteur, en lisant ses deux derniers Comédies, *la Folie du jour* & *le Sage Etourdi*, toutes deux en vers ; la première en un Acte, & la seconde en trois. La Folie que M. de Boissy attaque, est celle de jouer la Comédie sur des Théâtres particuliers ; & cette Folie, qui étoit fort en vogue il y a quelques années, mais qui commençoit un peu à se passer, est devenue plus générale que jamais. Le fonds de cette petite Pièce est peu de chose.

La Scène se passe à la campagne La fo-
chez une Marquise, où l'on doit jouer lie du
le Comte d'Essex. Les Acteurs jour, princi-
paux sont le Marquis de Vagnole, le
Baron de Vagnole, fils aîné du Mar-
quis, Léandre son cadet, le Cheva-
lier Papillon, & Héloïse chargée du
rôle de la *Duchesse*, nièce de Cidalise,
qui devoit jouer *Elisabeth*. Le Marquis
& Léandre ouvrent la Scène. Le pere
surpris d'abord de trouver son fils chez
la Marquise, l'en croit amoureux. II

en est détrompé par Léandre, qui lui proteste que l'attachement qu'il a pour elle, est de raison plutôt que de goût. Tant mieux, répond le pere :

J'en suis charmé pour vous
Un commerce galant est le meilleur de
tous ;

C'est un lien tissu d'une légère soye ,
Qui sans vous attacher , vous serre douce-
ment ;

Il tient toujours votre esprit dans la joye,
Et n'empêche jamais votre établissement ;
Bien plus, il contribue à votre avancement ;
L'amitié du beau sexe en est la bonne voie :
Qui le sçait amuser , est sûr de l'obtenir ;
On peut aller à tout , dès qu'on l'a pour
son guide ,

Et la fortune est douce , autant qu'elle est
rapide ,

Quand on la tient de la main du plaisir.

Cependant le fils apprend à son pere qu'il adore une jeune personne renfermée dans un Couvent , qui n'étoit séparé que par un mur de l'Académie où il faisoit ses exercices : Qu'un jour par curiosité étant monté sur ce mur , il avoit apperçû , parmi trente pensionnaires qui se prome-

noient, une entr'autres qui l'avoit regardé, & qui avoit aussi fixé ses regards: que dans l'espérance de la revoir, il avoit le lendemain regagné le mur, au bas duquel Héloïse (c'est le nom de sa Maîtresse) étoit justement assise; qu'ils avoient lié un entretien fort tendre, & ne s'étoient quittés qu'après s'être promis de s'écrire par le moyen d'un cordon; que ce bonheur n'avoit gueres duré; qu'on les avoit surpris le troisiéme jour, & que depuis ce tems il n'avoit pû voir sa chere Héloïse. Cette Scène est interrompue par le Chevalier Papillon, qui entre en dansant & en chantant, & qui se plaint de la paresse de la Marquise, qui doit jouer un des principaux rôles. Elle arrive enfin. En attendant que les autres Acteurs viennent, Papillon les régale d'un Livre qu'il a composé pour l'instruction des jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe: ce Livre a pour titre: *Le Dictionnaire du jour, où l'on trouve tous les mots, toutes les anecdotes & tous les usages du jour, expliqués les uns par les autres: Dédié à la bonne Compagnie, & fait pour instruire singulièrement tous les jeunes Marquis qui*

n'ont pas encore le bon ton. Il y a dans ce prétendu Livre de jolis portraits : tels que celui-ci :

Arténice qui prône , & par tout est prônée,
A les dons contrastés qui donnent cette
année

De la considération.

Elle est coquette avec décence ;

Médisante , mais du bon ton ;

Et précieuse avec aisance :

Toujours fausse avec la nuance

Que demande l'occasion ,

Et quelquefois perfide avec précaution :

Elle a l'avantage commode

De plaire sans attachement ,

De s'attendrir sans sentiment ;

C'est la femme du jour , c'est la femme à
la mode.

Papillon apprend à Léandre qu'il a fait présent d'une copie de son Livre à Héloïse une de leurs Actrices. A ce nom , Léandre interdit demande à la voir. Il ne doute pas que ce ne soit la belle du Couvent ; sur quoi Papillon s'écrie :

D'une reconnoissance oh ! ceci nous menace ,

Et je la vois venir déjà.

Ces vieux coups de Théâtres ont si mauvaise grace !

On les amene à force.

LA MARQUISE.

Ah ! que dites-vous là ?

Une reconnoissance est toujours à sa place ;

Peut-on réussir sans cela ?

Paris jamais ne s'en rassasiera.

Je sçai bon gré à l'Auteur d'avoir un peu ridiculisé ces éternelles reconnoissances , que j'ai toujours regardées comme la ressource d'un génie médiocre. Il n'y en a pas une seule dans Racine , presque point dans Corneille , encore moins dans Moliere. Ce n'est pas que je les condamne absolument dans la Tragédie , quand la nécessité du sujet les exige , & qu'elles sont bien amenées. Pour dans les Comédies , il étoit réservé à notre siècle de les y voir employées avec tout le pathétique du Cothurne. Aussi , graces à quelques Auteurs comiques à la mode , les traits de la triste Melpoméne & de la riante Thalie sont tellement confondus aujourd'hui , qu'il n'est plus possible de les distinguer.

Si ces Messieurs aiment tant les reconnoissances , que n'en font-ils dans le goût de celle de Strabon & de Cléanthis , du *Démocrite* de Regnard ?

Il se fait donc aussi entre Héloïse & Léandre une reconnoissance attendrissante , où *mon cœur , mes yeux , mon ame , ma flamme , mes transports , mes sens , mon étonnement* , le Couvent , le mur & le cordon ne sont pas oubliés. Il faut avouer que cette Scène est très-comique. Un laquais vient annoncer que Cidalise a une migraine qui l'empêche de se rendre chez la Marquise. Mais elle envoie à sa place Mademoiselle Dumésnil , qui apprend à la Troupe , que le Baron de Vagnole , qui devoit jouer le *Comte d'Essex* , est de son côté retenu par une affaire. Mais il paroît tout à coup en habit de Théâtre. Il raconte une aventure qui lui est arrivée à l'Arsenal , où il étoit allé pour représenter le *Comte d'Essex* , & où il avoit trouvé un autre Acteur nommé *la Paume* , qui s'étoit emparé de son rôle : sur quoi la dispute s'étant échauffée , ils avoient pris le parti de s'avancer tous deux en même-tems sur la Scène , & de déclamer tour à tour : Que la Paume avoit

été applaudi , & que lui , pauvre Vagnole , avoit été sifflé. Il ajoute que pour comble de malheur , son pere l'a mandé chez la Marquise , pour lui faire épouser Héloïse , pour le marier ; lui qui a une antipathie invincible pour le lien conjugal :

Madame , cette nuit je serai marié ;
Jugez si mon destin est digne de pitié.
Aujourd'hui des sifflets ; & demain... Sort
 funeste !

Fait comme je le suis , vous devinez le reste.

Vous sentez , Madame , la plaisanterie de ces vers , débités par le Comédien *Poisson*.

Cependant Léandre & Héloïse craignent de se voir séparés pour jamais , & sont justement allarmés du récit de Vagnole. Sur ces entrefaites arrive le pere , à qui Léandre demande Héloïse en mariage ; ce qui embarrasse beaucoup le Marquis , qui l'avoit promise à son aîné. Mais celui-ci la cede généreusement à son frere. On remet le *Comte d'Essex* au lendemain , & l'on ne songe qu'à célébrer cet hymen. Voilà ce que l'Auteur a jugé à propos d'appeller *la Folie du*

jour. Elle a eu tout le succès qu'il pouvoit raisonnablement s'en promettre. La Pièce est terminée par un Ballet dans le goût de ceux qu'on a coutume de voir sur le Théâtre François. M. de B. en plaisante lui-même, & qui plus est, c'est dans la bouche de Mademoiselle Dumefnil qu'il met ses railleries. La Comédie du Sage étourdi, dont je vous eutretiendrai dans ma première Lettre, vous plaira davantage, & par le fonds & par le stile.

Dinias
& Dercillide.

Il me prend envie, avant de cacheter celle-ci, de vous parler d'un petit Roman de trente-trois pages, qu'on a publié, sous le titre de *Fragment traduit du Grec d'Antonius Diogenes*. *Dinias & Dercillide* en sont les Héros. C'est l'essai d'un jeune homme dans ce genre, de M. le Seurre, qui pendant que l'Opera Comique subsistoit, a contribué aux succès de ce Théâtre, conjointement avec M. Favart. On ne doit point chercher dans *Dinias* ces grands coups romanesques, ce bruyant assemblage d'aventures surprenantes, d'épisodes tragiques, & de fictions hardies, que la sage imagination de l'Auteur aban-

donne à des plumes célèbres. Il a sçu tellement imiter la simplicité des Romains Grecs, qu'on croiroit le sien traduit en effet de cette langue sçavante, si depuis longtems l'on n'étoit revenu de ces sortes de supercheries.

Dinias, après avoir tenté inutilement de se faire aimer de *Dercillide*, quitte sa Patrie & s'embarque au hazard sur le premier Vaisseau. Il y rencontre une certaine Cidippe, Ephesienne aussi galante qu'aimable, qui jette les yeux sur lui, & le trouvant à son gré, met tout en œuvre pour s'en faire aimer. Celui-ci, toujours occupé de sa *Dercillide*, répond froidement aux agaceries de l'Ephesienne, qui lui raconte chemin faisant cette historiette, dont l'allégorie m'a paru ingénieuse. » Aglaë étoit insensible aux
» charmes de l'amour ; son unique
» plaisir étoit d'attraper des oiseaux.
» Un jour qu'un jeune Berger la pres-
» soit d'aimer, & qu'elle lui juroit de
» n'en rien faire, elle entendit du
» bruit dans ses filets. Venez, venez,
» Tircis, dit elle, je ne sçai ce qui
» vient de se prendre ; cela a des aîles
» comme un oiseau, & la voix d'un
» homme. Ah ! dit le Berger, à son

» arc & à ses traits ne reconnoissez-
 » vous pas l'Amour ? C'est moi-
 » même , répond le petit Dieu ; se-
 » courez-moi ; si je restois ainsi , toute
 » la nature languiroit. Le Berger se
 » baisse déjà pour le dégager... Non ,
 » non , dit Aglaë , je m'en garderai
 » bien ; je veux le mettre en cage ;
 » c'est un petit perfide , dont il faut
 » débarrasser la terre. Mais , ô prodi-
 » ge ! elle ne fait que tourner la tête ,
 » & ce n'est plus l'Amour , c'est une
 » petite fille , les cheveux négligés ,
 » les yeux en larmes. Ah ! s'écrie
 » Aglaë , l'Amour s'est enfui ; hélas ,
 » oui , dit la fautive petite fille , j'ai
 » voulu le secourir ; mais le traître
 » qu'il est m'a laissée à sa place : je
 » suis la Pitié , ne me refusez pas vo-
 » tre assistance. Le cœur de la Ber-
 » gere s'attendrit ; elle la dégage , la
 » prend dans ses bras , essuye ses lar-
 » mes. L'Amour aussi-tôt reprend sa
 » première forme : elle le repousse &
 » veut s'enfuir ; il n'étoit plus tems ,
 » son cœur étoit déjà tout en feu ,
 » & Tircis en profita. » Cidippe
 ne pouvant attendrir le cœur de *Di-
 nias* , vouloit du moins par cette
 Fable lui inspirer la pitié. De l'hu-
 meur

meur dont l'Auteur la dépeint, elle s'en feroit contentée. Mais elle a beau faire, elle ne peut rien obtenir.

Le Vaisseau qui les portoit relâche dans l'Isle de Délos. Tout le peuple accourt sur le rivage, & demande à grands cris, si parmi les passagers il ne se trouvoit pas quelqu'un que l'Amour eût banni de sa patrie. Le Prêtre d'Apollon, qui venoit de mourir, avoit ainsi désigné son successeur. *Dinias* se présente, & se voit élevé avec surprise à cette haute dignité. Cet événement inattendu ne déconcerte pas les projets de l'amoureuse *Cidippe*. L'Auteur la fait aller fort indécement pendant la nuit dans un bois de myrthes, qui touchoit au Temple. Elle fait avertir *Dinias* qu'une inconnue a un secret important à lui révéler. Il arrive; en voyant l'Ephésienne, il dut bientôt deviner ce grand secret. Enfin, après bien des prières de sa part, très-humiliantes pour notre sexe, *Dinias*, tout Grand-Prêtre qu'il est, lui accorde par pitié tout ce qu'elle demandoit. Aussi-tôt après, elle retourne au port, où les Matelots n'atten-

doient que son retour , pour se remettre en Mer.

Pendant ce tems, *Dercillide* touchée du defefpoir de son amant , se met auffi fur un Vaisseau , résolue de le chercher. L'Auteur ne pouvoit se dispenser de faire arriver ce Vaisseau à Délos ; mais avant d'y aborder , il est assailli par une horrible tempête. *Dercillide* avec une Theffalienne se jette dans la chaloupe , & se retire dans une grotte. Elle est assez surprise de la voir ornée de coquillages , & encore plus d'y trouver sa statue. Mais quel fut son étonnement & sa douleur , lorsque jettant les yeux sur une tombe de marbre , elle y lut cette Epitaphe : *Cy gît Dinias que les rigueurs de Dercillide ont fait mourir.* *Dinias* , qui jouissoit d'une parfaite santé , avoit fait d'avance construire son mausolée , & y avoit mis cette inscription. La Theffalienne arrache *Dercillide* de cet antre fatal. Elles s'acheminent vers le Temple d'Apollon : tout le monde s'assemble autour d'elles. Le Grand-Prêtre arrive lui-même. *Dercillide* s'offre à sa vûe ; de son côté elle apperçoit *Dinias* ; ce qui occasionne une reconnoissance des plus

tragiques , puisque leur joye fut si vive , qu'ils expirerent en s'embrasant. Voilà , je vous l'avoue , une terrible catastrophe. De si parfaits Amans méritoient bien que l'Auteur eût l'humanité de les faire vivre plus longtems ensemble.

M. le Seurre a fait imprimer à la suite de son Roman quelques Poësies diverses de sa façon. Il s'est peint lui-même dans ses vers , où l'on retrouve la douceur & la molle facilité de son caractère. Ces petites pieces sont l'ouvrage d'une ame tranquille , qui n'est émuë par aucune passion violente , ni même agitée du démon de la Poësie. Je suis fâchée que l'Auteur ait poussé son respect & sa tendresse pour l'Abbé de Chaulieu , Madame Deshoulières , & M. Gresset , jusqu'à les copier quelquefois. Il y a malgré cela des morceaux qui font honneur à la muse naissante de M. le Seurre. Jugezen , Madamé. J'ai choisi une *Epître à Glycère* , où il l'invite à cultiver les Lettres. Je suis charmée que l'Auteur ne soit pas du nombre de ces hommes tristes & jaloux , qui voudroient nous réduire aux nœuds & au fuseau. Ecoutez ce qu'il dit à sa Glycere :

Dans cēt azile , où tu dois , solitaire ,
 Des aquilons attendre le retour ,
 Veux-tu sçavoir , docte & belle Glycère ;
 Par quel moyen on abrège le jour ?
 Permets-le moi , j'y conduirai l'Amour ;
 Mieux que personne il saura te l'apprendre ,
 Mais puisqu'enfin tu ne veux pas l'entendre ,
 Au Dieu du Pinde il faut faire ta cour .
 Avec Virgile , au bord d'une onde pure ,
 Grave des vers sur le tronc des ormeaux ;
 Aux laboureurs montre l'agriculture ,
 Ou de l'abeille ordonne les travaux .
 Que la naïve & tendre Deshoulière ,
 A vos accords mêlant sa voix légère ,
 Chante les fleurs, les oiseaux, les ruisseaux .
 Chaulieu la suit , & la Fare & Lucrèce ,
 Sages charmans : avec la volupté
 On voit près d'eux folatrer la sagesse ,
 Et du cahos sortir la vérité .
 Dieux quels accords ! Les échos de la Thrace
 Ont-ils jamais ouï rien de si doux ?
 Est-ce le Dieu qui préside au Parnasse
 Qui vient encore habiter parmi nous ?
 Rousseau, c'est toi ... viens ici prendre place ,
 Viens à côté du chantre de Henri :
 Laisse expirer ta haine contre lui ;
 Voltaire , on vit Virgile ami d'Horace .
 Le Pinde encore a d'autres demi-dieux
 Dont tu pourras savourer les ouvrages ;

Dans sa légende, Amour au rang des Sages
A de sa main écrit leurs noms fameux ;
Quinault , Gallus , la Fontaine , Tibulle ;
Properce , Ovide , Anacréon , Catulle :
Mais, prends-y garde, Ovide est dangereux ;
De l' *Art d'aimer* pense qu'il est le pere ,
Livre hérétique , & qu'avec fondement
L'Amour a mis à l'*index* de Cythère :
Ce n'est que l'art de tromper en aimant.

Je finis par la petite Fable qui termine ces Poësies diverses.

L'ABEILLE ET L'ENFANT ,

F A B L E .

Volant du jasmin à la rose ;
Certaine Abeille exprimoit par hazard
Ce doux parfum dont se compose
Un miel plus pur que le nectar :
Un jeune enfant d'un pas rapide
Accourt , la suit de fleurs en fleurs ;
L'attrape enfin ; mais au lieu des douceurs
Dont le flattoit son espérance avide ,
Il ne trouva qu'un aiguillon perfide ,
Dont le poison lui fit verser des pleurs ;
De cette courte allégorie
Il est aisé de pénétrer le jour ;

Nous formés cet enfant , Sylvie ;
Et cette Abeille , c'est l'Amour.

Je me suis étendue sur ce petit écrit , Madame , parce qu'il est peu connu , & que je l'ai jugé digne de l'être de vous. Le stile de l'Auteur , comme vous l'avez pû remarquer , soit en Prose , soit en Vers , ne manque pas d'une certaine délicatesse ; il deviendra parfait , s'il peut un jour rassembler les qualités de l'*Abeille*.

Epi-
gramme.

Un Abbé de votre connoissance ; Madame , s'est avisé de demander une place à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Cette sçavante Société qui tient ses séances au Louvre , dans une salle contigue à celle où s'assemble l'Académie Française , n'a pas crû devoir exaucer les vœux du postulant. Un Poëte Epigrammatique en a pris occasion de faire parler ainsi cette Académie , éclairée dans le choix de ses Membres :

L'ignare Abbé qui me lutine
Sollicite envain mes Docteurs.
Que ne va-t'il chez ma voisine ?
Elle reçoit les plats Auteurs.

Je suis , &c.

A Paris ce 22 Septembre 1745.

L E T T R E V.

JE viens de lire , Madame , dans le *Differtation*
 Mercure du mois de Septembre der- *sur trois*
 nier , une *Differtation sur les Poèmes de* *Poèmes*
Messieurs Boileau, Adiffon & de Voltaire;
 c'est-à-dire , sur l'Epitre du passage du
 Rhin , par Boileau ; sur la Campagne
 de 1704, par Adiffon ; & sur la Batail-
 le de Fontenoy , par M. de Voltaire.
 L'Auteur de cette *Differtation* paroît
 fort zelé pour la gloire de ce dernier
 Poète, dont il met l'ouvrage au-dessus
 des deux autres. Comme je ne sçai pas
 l'Anglois , je ne puis décider s'il l'em-
 porte effectivement sur celui d'Adif-
 fon. Tout ce que je puis vous dire ,
 c'est que les morceaux que le *Differtateur*
 en a rapportés , en donnent une
 magnifique idée. Quoi de plus noble
 & de plus heureux , par exemple , que
 le morceau suivant : « La Moselle en-
 » fin paroît de loin , fleuve délicieux ,
 » si la nature l'avoit fait couler loin du
 » parjure François ; mais à présent elle
 » est le prix de l'épée ; les moissons de
 « ces bords sont incertaines de leur
 » possesseur. Chaque vigne attend en-

» core un Maître , & la Vendange
 » coule pour les coupes du Vain-
 » queur. «

A l'égard de l'Epître de Boileau , elle ne peut entrer en parallele avec le Poëme de Fontenoy. Ce sont deux Ouvrages d'un genre & d'un ton différent. Ce que j'ose avancer (& je crois que M. de Voltaire en conviendra lui-même) c'est que dans notre Langue nous n'avons pas un plus beau morceau de Poësie Epique , que les cent Vers sérieux de cette Epitre , qui commencent par celui-ci :

Aux pieds du Mont Adulle entre mille ro-
 seaux.

Je suis bien révoltée , Madame , du mépris que le Differtateur affecte pour ce grand homme. Il voudroit nous persuader que Boileau ne mérite pas la haute réputation dont il jouit , & que c'étoit un versificateur ordinaire. Je sçai que cette façon de penser si bizarre , lui est commune avec quelques petits Auteurs modernes , qui regardent comme un préjugé l'admiration que nos Peres nous ont transmise pour les Ouvrages de ce fameux Ecrivain. Mais pour confondre ces espé-

ces d'esprits-forts littéraires, qu'ils écoutent M. de Voltaire lui-même, qui en parle si noblement dans son *Temple du Goût*.

Là regnoit Despréaux, leur maître en l'art
d'écrire,

Lui qu'arma la raison des traits de la Satire:
Qui donnant le précepte & l'exemple à la
fois,

Fit fleurir d'Apollon les rigoureuses Loix.

J'avouerais cependant, qu'il se rencontre dans Boileau quelques vers foibles, durs & profaïques. Mais où n'y en a-t-il pas? On en trouve dans Corneille, dans Racine même, dans Rousseau & dans M. de V. Le Poète supérieur est celui qui fait un plus grand nombre de bons Vers que de méchans, & le Poète médiocre, celui qui en produit plus de mauvais que de bons. Au reste, le Dissertateur est tombé dans le même défaut que le *Contrôleur*. Celui-ci rabaisse M. de V. pour élever son ami M. Piron; celui-là dégrade Boileau pour exalter M. de Voltaire.

La seconde Comédie de M. de Boissy n'est pas tout-à-fait nouvelle, Madame. Elle avoit déjà paru il y a trois ou quatre ans, mais en cinq Actes, & sous le titre de l'*Indépendant*.

Le Sage
étourdi.

Sur le mauvais accueil qu'elle reçut alors du Public, l'Auteur jugea à propos de la retirer, bien différent de ces Poètes Dramatiques, qui s'efforçant en vain de lutter contre la destinée, laissent traîner au Théâtre leurs Pièces foibles & languissantes, & au lieu de mourir courageusement en bonne compagnie, aiment mieux expirer quelques jours plus tard, abandonnés de tout le monde. M. de Boiffy a résuscité son défunt *Indépendant*, ou plutôt, par une espèce de métempicoïse Poétique, il l'a fait passer dans le *Sage Etourdi*; c'est l'ame d'un être ordinaire, qui anime après son trépas une tête couronnée. En effet, cette ancienne pièce, réduite en trois Actes, a été bien reçue du Parterre, qui l'a vûe avec plaisir regner pendant quelque tems sur la Scène.

Le plan en est simple. Lucinde, nièce d'Eliante, est promise à Léandre, quoique l'un & l'autre redoutent cette union. Lucinde confie ses craintes à Marron sa Suivante, & lui laisse entrevoir que son cœur panche pour Erasfe, ami de Léandre. Celui-ci de son côté aime éperdument la Tante, qui n'en sçait rien, & se soucie fort

peu de la Nièce. Il vient cependant lui apprendre avec douleur la conclusion de leur Hymen :

Je viens vous annoncer une grande nouvelle :

Nous serons mariés ce soir , Mademoiselle.

Lucinde qui ne croyoit pas que l'instant fût si proche , en paroît alarmée. Ils conviennent tous deux de le reculer. Léandre se charge lui-même de demander un délai à la Tante , qui arrive fort à propos. Il lui déclare donc que Lucinde souhaite qu'on diffère , & que lui même a de fortes raisons pour ne pas conclurre si-tôt. Il est près d'en instruire Eliante , à qui l'on vient annoncer une visite , qui l'oblige de sortir. Pendant ce tems Léandre s'informe de Frontin valet d'Erafte , de ce que fait son Maître. Frontin lui dit qu'ils vont partir pour Paris. Léandre projette d'arrêter Erafte , & fonde sur lui les espérances de sa rupture avec Lucinde. Ainsi finit le premier Acte.

Eliante revient renouer l'entretien avec Léandre. Cette Scène est dialoguée avec tant d'esprit, de finesse & de naturel , que je ne puis résister à l'en-

vie de vous la mettre en partie sous les yeux :

ELIANTE.

J'ai saisi ce moment exprès pour vous entendre :

Dites-moi vos raisons , qu'il me tarde d'appréhendre.

LEANDRE.

Vous l'exigez de moi , Madame , absolument.

ELIANTE.

Oui , j'attends votre aveu très-impatiemment ;

Parlez , nous voilà seuls.

LEANDRE.

Je vais parler , Madame.

Madame....

ELIANTE.

Eh bien , Monsieur ?

LEANDRE.

Excusez ; mais mon ame

Sent un effroi....

ELIANTE.

D'où vient ?

LEANDRE.

Ma foi , les plus hardis
Trembleroient , comme moi , dans le cas
où je suis.

ELIANTE.

Rassurez votre esprit : dites , qui vous engage

A reculer l'instant de votre mariage ?

Auriez-vous de ma Nièce à vous plaindre ,
entre nous ?

LEANDRE.

Non : mon cœur ne peut plus déguiser avec
vous :

Pour une autre en secret , Madame , je soupire.

ELIANTE.

Comment , vous en aimez une autre ! &
pour le dire ,

De votre Hymen , Monsieur , vous attendez
le jour !

LEANDRE.

J'ai de tous mes efforts combattu mon
amour ;

Mais j'ai pris pour le vaincre une inutile
peine ;

Rien n'en peut triompher , ma résistance est
vaine :

Et je sens qu'il s'accroît même dans ce
moment.

ELIANTE.

Mais quel est donc l'objet de votre attachement ?

Trouvez bon , s'il vous plaît , que je vous
interroge .

Sur un sujet pareil :

LEANDRE.

Son nom fait son éloge.

ELIANTE.

Ce discours ne dit rien : cet objet si vanté
Surpasse-t-il Lucinde en esprit , en beauté ?
Sa personne en vertus est-elle plus bril-
lante ?

LEANDRE.

Oùï, cent fois.

ELIANTE.

Nommez-la.

LEANDRE.

C'est ...

ELIANTE.

Eh bien ! c'est ?

LEANDRE.

Sa tante.

ELIANTE.

Je n'ai pas entendu : comment avez-vous
dit ?

LEANDRE.

C'est vous que j'aime :

ELIANTE.

Moi ?

LEANDRE.

Vous-même ;

ELIANTE.

Votre esprit

S'égare.... :

LEANDRE.

Non ; faut-il vous le redire encore ?

Oùi , Madame , c'est vous , vous seule que j'adore.

Eliante est fort surprise d'un pareil aveu , & le regarde comme un prétexte , pour rompre le mariage de sa nièce. Léandre fait tous ses efforts pour la persuader de la sincérité de ses sentimens, & lui fait valoir sur-tout son discernement & sa sagesse. C'est en effet dans ce choix que son *étourderie* paroît sage. Eliante cependant ne fait que rire de l'extravagance de Léandre , & sur ce qu'il lui demande sa main , elle lui répond avec pitié :

Y songez-vous , Monsieur ? Vous êtes ridicule.

J'aime beaucoup le ton de confiance avec lequel Léandre lui dit :

Madame , c'est en vain que votre ame recule ;

Je vous conduirai là ; dans peu vous y viendrez.

ELIANTE.

En vérité !

LEANDRE.

D'honneur.

ELIANTE.

Mais, . . .

LÉANDRE.

Mais, vous m'aimez ;
Je ne badine pas ; la chose est très-réelle.

ELIANTE.

Je vous aimerai, moi ? la menace est nouvelle :

LÉANDRE.

Vous m'aimez, vous dis-je, oui, malgré vos refus :

Il le faut ; je me suis arrangé là-dessus.

Cette Scène si jolie sur le papier, à eu un succès éclatant au Théâtre. Je vous y ai souhaitée bien des fois, Madame. Que vous auriez été enchantée du jeu vif & brillant de Grandval, & de l'intelligence pleine de noblesse & de graces, avec laquelle son aimable épouse a rendu le rôle d'Eliante !

Après ces propos de petit Maître ; Léandre dit à la Tante, qu'elle doit être tranquille sur l'établissement de sa nièce, à qui il a trouvé un mari, qui est Erasme. Eliante traite tous ces arrangemens de chimères, & laisse le Sage Etourdi s'abandonner à ses projets insensés. Erasme arrive ; son ami lui fait entendre que sa présence est nécessaire à son bonheur. Erasme lui avoue que la raison qui le faisoit partir pour Paris, étoit la crainte de trop aimer

Lucinde. Léandre apprend avec transport ce commencement de passion dans le cœur d'Erafte, qui demeure fort surpris, que son ami lui confeille de fe livrer à cette ardeur naiffante, & d'aimer tout - à - fait Lucinde. Là-deffus Léandre lui découvre fes fentimens pour Eliante. Arrive Lucinde avec qui il laiffe fon ami aux prises. Le caractère d'Erafte eft un goût décidé pour l'indépendance, & par conféquent une forte averfion pour les chaînes de l'Hymen. Lucinde lui témoigne qu'elle eft dans les mêmes difpofitions, & le prie de lui enfeigner les moyens de conferver fa liberté. Erafte y confent, & lui donne les premières leçons d'indépendance. La paffion du Maître pour l'Ecoliere augmente, & pour prévenir fes progrès, il la quitte brufquement.

Cette Scène qui termine le fécond Acte, a paru peu intéreffante & bien prolixé en comparaiton de la chaleur & de la vivacité qui regnent dans tout le cours de la Pièce. Cette glace vient, je crois, des maximes communes que débite Erafte fur la Philofophique indifférence, & des complimens doux-reux qu'il fait à la belle Lucinde. Des

maximes & des complimens , deux sources froides , où je conseille aux Poëtes Dramatiques de ne jamais puiser.

Oronte , pere de Léandre , se rend chez Eliante , sur une Lettre qu'il a reçue de son fils. Celui-ci lui refuse des éclairciffemens, disant qu'il ne peut lui parler qu'en présence d'Eliante même. Eraste a une nouvelle entrevue avec Lucinde , dont il devient éperduement amoureux. Il se jette à ses pieds , & lui demande sa main pour prix de sa tendresse. Léandre survient , & le surprend dans cette attitude qui l'enchanté , puisqu'elle est la baze de son bonheur. Eliante arrive. Léandre fait appeller son pere , à qui il déclare sa passion pour cette aimable veuve. Le pere , comme vous pensez bien , approuve très-fort son fils. Il ne s'agit donc plus que du consentement d'Eliante. Elle le refuse , par la raison qu'elle veut voir sa nièce pourvûe. Eraste vient lui-même la demander , & l'obtient. La Tante n'a plus d'autres retranchemens que la décence , & le prétendu ridicule d'un second mariage. Enfin , pressée par le pere , par le fils , par Lucinde , par Eraste & par

Marton, elle consent à tout. Léandre au comble de ses vœux, s'applaudit de la réussite de ses projets.

Vous y venez pourtant, en vain vous ré-

sistiez :

Je vous l'avois bien dit, que vous m'épou-

feriez.

On nous a donné, Madame, sur le même Théâtre, deux petites Comédies, à la louange du Roi, qui ont été très-mal reçues du Public. La première portoit pour titre *l'Etranger*; & en effet, le principal Héros étoit un Anglois, ennemi de la Nation, qui se voyoit forcé d'admirer notre auguste Monarque. Cet Ouvrage est d'un jeune Abbé qu'on appelle *Bonnet de Chemilin*. Quoique sa Pièce soit absolument mauvaise, les Connoisseurs n'ont pas laissé d'y entrevoir une certaine facilité dans la versification, qui leur fait espérer, qu'il pourra se venger un jour des insultes du Parterre. La seconde étoit intitulée *les Souhairs*, par M. *Dubois*, ancien Commissaire au Châtelet. Quelques Comédiens, amis de l'Auteur, comptoient beaucoup sur le succès de son œuvre comique. Le Public a été assez impoli pour en juger autrement que ces Messieurs.

Tout ce que j'en ai retenu, est que Thémis, qui d'une main tenoit une balance & de l'autre un glaive, écou-
toit les *Souhais* des Mortels qui ve-
noient la consulter. Un jeune Berger
poltron lui demandoit la bravoure en
partage, afin d'aller servir le Roi en
Flandre. La Déesse le frap-
poit de son glaive sur l'épaule, & tout-à-coup il
étoit transformé en un César. Thémis
inspirant du courage parut bien extra-
vagante ; c'est comme si Mars s'avisoit
d'inspirer la justice.

Je suis, &c.

A Paris, ce 5 Octobre 1745.

L E T T R E V I.

Les Fê-
tes de
Polym-
nie.

SI le Siècle de Louis XIV a été ;
Madame, le Siècle du génie & des
talens, vous conviendrez que le nôtre
est celui de l'esprit. Jamais peut-être
les Auteurs n'en ont tant montré.
Qu'ils sont heureux, pour la plûpart,
de n'avoir que de l'esprit ! Ils peuvent
l'exercer tour à tour dans des genres
opposés avec un succès égal ; c'est en
quelque sorte un instrument universel
propre à fabriquer toutes sortes d'ou-

vrages. Aussi voyons-nous qu'il leur est indifférent de faire des Tragédies, des Comédies, des Histoires, des Romans, ou des Opéra. Que je plains le sort de ceux que la nature favorise d'un talent unique ! Il est presque toujours acheté aux dépens des autres. Le Génie s'attache ordinairement à un seul objet; l'esprit embrasse tout. Si j'osois, je comparerois le premier à un homme qui n'est jamais sorti de sa patrie, & le second à un voyageur qui a visité d'un œil curieux toutes les contrées, & qui en a rapporté une notion légère du caractère & des mœurs des peuples différens qu'il a vûs sur son passage. Je regrette tous les jours que Virgile & Tite-Live n'ayent pas été des gens d'esprit. Le Poëte, outre ses Eclôgues, ses Georgiques & son Eneïde, nous eût laissé quelque belle Histoire, quelque Roman intéressant; & l'Historien n'eût pas manqué de transmettre à la postérité au moins un volume de Vers de sa façon. Sans aller chercher des exemples si éloignés, les Racines, les Molières, les Corneilles & les la Fontaines, qu'on nous vante avec tant d'emphase, qu'ont ils fait de si digne de notre admiration ? Nés

avec du génie à la vérité , mais pour une seule chose , ils ont été toute leur vie pesamment renfermés dans les bornes resserrées de leurs talens. Ils n'ont jamais pû rompre les entraves qui les retenoient , & quand il leur est arrivé par hazard de s'échapper de leur prison , ils ont eu lieu de s'en repentir , & y sont rentrés aussi-tôt , pour n'en sortir jamais.

Monsieur de *Cahusac* est assurément un homme d'esprit , & de beaucoup d'esprit. Sçavez-vous , Madame , qu'il a déjà fait deux Tragédies , deux Comédies , un Roman , & en dernier lieu un Ballet des *Fêtes de Polymnie* , qu'on joue actuellement à l'Opéra ? Ces Fêtes consistent en trois Sujets , tirés , l'un de la Fable , l'autre de l'Histoire , & le troisième de la Féerie. Le mariage d'Alcide avec Hebé a été choisi par l'Auteur préférablement à tant de beaux sujets , que le pays des fictions pouvoit lui fournir. On a été un peu surpris de voir le rôle d'Alcide rempli par notre divine Haute-contre. Le Public n'a pû supposer que cet Acteur fût capable d'aucun des incroyables travaux d'Hercule. Hebé dans cet Acte vante beaucoup la félicité des Immortels.

Nous ne connoissons que l'empire
De la plus douce volupté ;
Jamais le cœur n'est arrêté
Que par le plaisir qu'il desire.

Il seroit singulier qu'il fût arrêté
par le plaisir qu'il ne désireroit pas.
Hebé dit encore :

Nos momens sont dignes d'envie ,
Et nous n'avons point d'envieux.

Bien des Poètes peuvent se flatter de
jouir de la dernière partie de ce bon-
heur , du moins par rapport à leurs
talens.

Seleucus cédant Stratonice à An-
tiochus son fils , pour lui sauver la
vie , forme la seconde entrée de ce
Ballet. Il faut que M. de Cahusac ait
eu de fortes raisons pour s'attacher à
ce fait si connu , déjà traité sur tous
les Théâtres. Le champ de l'Histoire
est si vaste , qu'il pouvoit assurément y
glaner à son aise , & trouver un sujet
moins triste & moins usé. Je m'imagi-
ne que l'Auteur en a senti lui-même
la trivialité : sans cela en auroit-il
brusqué le dénouement ?

La Féerie nous représente Argelie
amoureuse de Zimès fils d'Orgiade ,
persécuté par la Fée Alcine , qui pour

l'éloigner de sa Maîtresse , lui avoit inspiré le goût de la Chasse & de la Guerre. Orgiade craint qu'Argelie ne se dégoûte d'un Amant si sauvage & si féroce. Celle-ci la rassure :

J'ai toujours vû Zimès comme un autre
moi-même ;

J'ai sçû son nom avant le mien ;

Tout vous assure que je l'aime ;

Mon cœur vole au-devant du sien.

Le moyen de ne pas aimer un
homme dont *on a sçû le nom avant le
sien ?*

Zimès arrive sur le Théâtre entou-
ré d'une bande de Chasseurs ; & après
avoir fait un vacarme horrible , il
prend le parti de s'endormir. Argelie
vient avec une foule de Nymphes.
Elle s'écrie en le regardant :

Un objet qu'on adore

Devient plus cher encore

Lorsqu'il est en proye au *malheur*.

Cependant Zimès n'est en proye
qu'au sommeil. C'est apparemment ,
selon M. de Cahusac , un *malheur* que
de dormir. Qu'il y a d'Auteurs qui
font des *malheureux* !

Les chants & les danfes des Nym-
phes réveillent Zimès , fort surpris de
se

se trouver en si gentil bercail. Il voit Argelie , l'adore & tombe à ses genoux. C'est où sa maîtresse l'attendoit; le Destin ayant déclaré , que pour qu'elle fût heureuse , il falloit que Zimès inspirât & ressentît un amour véritable ; que sa tendresse rendroit vaines toutes les méchancetés de la Fée Alcine. Zimès renonce aux exercices de la Guerre & de la Chasse ; il dépouille sa férocité aux pieds d'Argelie , qu'il épouse.

L'Auteur a hazardé dans ce dernier Acte une maxime , qu'il seroit à craindre que les jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe ne prissent trop à la Lettre :

Il ne faut point d'art pour aimer ;
Et toujours il en faut pour plaire.

Il en faut peut-être pour plaire sur la Scène Lyrique. Encore faut-il que l'art soit bien caché. Mais pour plaire dans le monde , nous ne voyons pas que les hommes & les femmes qui l'employent le plus , y réussissent le mieux. Plaire est un don , & non une acquisition. C'est pour cela que je n'ai jamais goûté tous ces Livres d'une métaphysique fausse & raffinée , qui promettent d'enseigner les moyens de

plaire. Ces choses-là ne s'apprennent point : elles se perfectionnent tout au plus. C'est comme si l'on s'avisoit d'enseigner *les moyens d'être un grand Poète Lyrique.*

N'admirez-vous pas , Madame , cette belle expression que M. de Cahufac met dans la bouche de Zinès ?

Mon cœur flêtri par la tristesse
 Me semble environné sans cesse
 Des abîmes d'un vuide affreux.

Il pouvoit dire avec autant d'élégance *des vuides d'un abîme affreux.* Quoi qu'il en soit , je crains qu'aux représentations de ses trois petits Poëmes , l'Auteur ne se plaigne à son tour d'être *environné des abîmes d'un vuide affreux.*

Je trouve cependant une rigueur excessive dans le jugement qu'on a porté de ce Ballet. La Fable a paru trop froide , l'Histoire trop triste , & la Féerie trop bizarre à quelques personnes , qui prétendent encore que ce seroit beaucoup louer les paroles , que de dire qu'elles sont médiocres. Pour moi , je suis persuadée , que M. de Cahufac est bien résolu d'étudier ce genre & le petit nombre des bons modèles que nous en avons ; il a cru devoir

commencer par s'y essayer : c'est un arrangement assez commun sur le Parnasse.

A l'égard de la Musique, qui est du célèbre Rameau, on ne peut nier qu'il n'y ait de très-belles choses. La Symphonie surtout est admirable. Le premier Acte a été généralement applaudi. C'est dommage que l'Auteur ait trop prodigué les Chœurs dans ce Ballet. On en a compté jusqu'à vingt-deux. Je vous avoue qu'à la première représentation j'avois les oreilles étourdies de tout ce fracas de Musique. Heureusement qu'on en a supprimé depuis. M. Rameau prouve tous les jours l'injustice de cette petite Epigramme, qu'on fit il y a quelques années contre lui :

Où , si le difficile est beau ,
C'est un grand homme que Rameau.
Mais si le beau par aventure
N'étoit que la simple nature ,
Dont l'art doit être le tableau ,
Le petit homme que Rameau !

Il y a tant de jolis airs, tant de morceaux touchans & sublimes dans son dernier Opéra, qu'ils suffiroient seuls pour lui acquérir le titre de grand Musicien. J'aurois cependant voulu

qu'il eût encore un peu plus résisté à l'envie de faire briller son sçavoir. Il me semble que l'érudition devroit être bannie de la Musique , comme elle l'est de la Poësie & de tous les Arts agréables.

Apologie des Fêtes Polymnie.

Il a déjà paru une critique de cet Opéra , intitulée : *Lettre de M. le Baron de . . . ou Apologie des Fêtes de Polymnie. A M. l'Abbé Desfontaines.* Ce petit écrit , où il y a tout au plus deux ou trois plaisanteries passables , est d'une plume incertaine. Mais quel qu'en soit l'Auteur , on ne lui pardonne pas sa mal-adresse d'avoir compris dans ses railleries MM. de Voltaire & Rameau. M. Cahusac ne peut qu'être très - flatté de se trouver en aussi bonne compagnie. Je ne crois pas non plus qu'il soit offensé des odieuses personnalités , semées dans cette brochure. Elles rejaillissent entièrement sur le *Baron*. Quelque chose qu'on dise de ce nouveau Ballet , je trouve que le Poëte & le Musicien , chacun de leur côté , ont parfaitement rempli l'attente du Public.

Le Théâtre Lyrique , comme vous le sçavez , Madame , a perdu son Pa-

triarche en la personne de l'Abbé *Pellegrin*. Il est mort le cinq du mois de Septembre dernier , âgé de quatre-vingt-deux ans. On n'a pas rendu assez de justice à ce second Ecrivain. Il n'étoit assurément pas sans mérite , & nous avons de lui des morceaux , tels que l'Opéra de *Jephté* , la Tragédie de *Pelopée* & la Comédie du *Nouveau Monde* , qui feroient honneur à certains Auteurs d'aujourd'hui , qui jouissent , on ne sçait trop à quel titre , d'une grande réputation d'esprit. Mais le blâme & la louange ne sont pas toujours équitablement distribués dans ce siècle. L'Abbé *Pellegrin* étoit né malheureusement sans fortune ; ce qui le mit dans la nécessité de multiplier les fruits de son travail. On jugea avec raison , qu'un homme qui faisoit tant de Vers , n'en pouvoit guères faire de bons. Une chose encore qui a pû contribuer au décri où il étoit tombé , fut sa négligence sur son extérieur. Il étoit bien éloigné du *Luxus Eruditus* , dont parle *Petrone* : ou plutôt , on l'auroit pris , à le voir , pour un véritable *Erudit* , quoiqu'il ne fût rien moins que sçavant. De plus , la nature lui avoit re-

Mort de
l'Abbé
Pelle-
grin.

fusé l'avantage mécanique de s'exprimer avec facilité, & sa langue servoit fort mal ses idées : défaut essentiel vis-à-vis des trois quarts des gens du monde. Nos beaux - esprits à la mode ont bien senti qu'il falloit se distinguer par cet endroit. Aussi sont-ils presque tous brillants, légers, subtils & décisifs dans la conversation. Du reste, notre Abbé étoit plein de droiture & de mœurs, d'une candeur & d'une simplicité, admirables dans un homme de sa profession.

Je sçai bien mauvais gré à l'Auteur des *Jugemens sur quelques Ouvrages nouveaux*, d'avoir inferé dans ses Feuilles une Epitaphe de cet Auteur, qui ne fait pas plus d'honneur à l'esprit du Poëte vivant qui l'a rimée, qu'à la mémoire du Poëte défunt qu'elle avilit. Ce n'est qu'une paraphrase languissante de ces deux Vers si connus :

Le matin Catholique, & le soir idolâtre,
Il dine de l'Autel & soupe du Théâtre.

Ou devoit plutôt mettre sur sa tombe, ce que M. de Voltaire veut qu'on grave sur celle de presque tous les gens de Lettres :

Cy, gît au bord de l'hypocréne
Un mortel longtems abusé :
Pour vivre *pauvre & méprisé*
Il se donna bien de la peine.

En effet ,

Il souffrit le mépris qui suit la pauvreté.

Comme dit encore M. de V. dans
sa *Méropé*. Mais il n'est pas donné à
tous les Poètes

De jouir comme lui d'une heureuse opu-
lence,

*Et par droit de conquête & par droit de nais-
sance.*

Un Philosophe aimable , d'un esprit
fin & délicat , rempli de connoissances
& de goût , qui voyoit tous les jours
l'Abbé Pellegrin , lui a composé une
Epitaphe plus honorable :

Prêtre , Poëte & Provençal ,

Avec une plume féconde ,

N'avoit ni fait , ni dit de mal :

Tel fut l'Auteur du *Nouveau Monde*.

Je trouve ces vers d'autant plus ju-
stes , qu'ils renferment en quelque
sorte l'Abbé Pellegrin tout entier ;

Div

son caractère de Prêtre, sa profession de Poëte, sa Patrie, la fécondité de sa Muse, la bonté de son cœur, & le meilleur ouvrage que nous ayons de lui.

J'ai rencontré quelques personnes qui dépouillent l'Abbé Pellegrin de la gloire d'avoir fait la Comédie du *Nouveau Monde*. La raison qu'ils en apportent, est qu'il n'est pas possible; selon eux, qu'un homme qui a enfanté des millions de vers détestables, soit l'Auteur d'une Piece aussi ingénieuse, écrite d'un stile si pur & si léger. Mais rien, je crois, n'est moins sûr que cette façon de juger. Car enfin, c'est comme si l'on prétendoit que M. de Cahufac n'est pas le pere de *Zéneïde*, parce qu'il a fait *Pharamond*, *Warwick*, *l'Algérien*, *Grigri*, & les *Fêtes de Polymnie*? Que penseroit-on d'un homme qui soutiendrait sérieusement que *le Glorieux* & *le Philosophe Marié* ne peuvent être de M. Destouches, parce que ce grand Auteur a fait d'autres pieces, bien éloignées du ton de ces deux excellentes Comédies? Ne me prendroit-on pas pour une extravagante, si j'allois avancer que l'Abbé *Albus* n'a pu pro-

duire *Abensaid*, quelque médiocre que soit cette Tragédie, parce qu'auparavant il avoit étourdi son Libraire de hurlemens Elegiaques, & que depuis il ne fait plus rien. Vous sentez bien, Madame, que je pourrois m'étendre dans le même goût sur tous les Auteurs, & remonter même jusqu'à ceux du dernier siècle. Mais en vérité j'ai honte de relever un raisonnement si pitoyable. J'aimerois autant qu'on s'avisât de dire, que le Roi de Suède Charles XII ne gagna point la bataille de *Narva*, parce qu'il perdit celle de *Pultova*.

Je suis, &c.

A Paris ce 16
Octobre 1745.

L E T T R E V I I.

L'Académie Française devient ;
Madame, d'une étonnante sévérité. Voudroit-elle réparer son indulgence passée ? Elle a refusé de couronner cette année les Pièces de Vers qui lui ont été présentées sur *La perfection des Jardins, sous le regne de*

Poëme.

Louis XIV., sujet proposé. Il ne m'appartient pas de pénétrer les motifs d'une Compagnie si respectable. Mais il me semble que l'intention des Fondateurs des Prix a été, qu'on les accordât aux moins mauvaises Pièces. Du moins l'Académie elle-même a-t'elle par ses jugemens accoutumé le Public à le croire ainsi. Si elle attendoit qu'on lui offrît d'excellens morceaux de Prose & de Poësie, les prix s'accumuleroient trop ; & il pourroit bien se faire qu'elle fût vingt ans sans en donner un seul.

M. Linant, * ceint déjà d'une triple couronne Académique, s'est donc vû frustré du fleuron qu'il se flattoit d'y ajouter. Il a néanmoins jugé digne du Public le Poëme que l'Académie a trouvé indigne d'elle, & apparemment de l'Auteur. Je puis me tromper ; mais je crois que ce cadet ne le cede en rien à ses heureux aînés. C'est le même goût de versification, la même exactitude, la même tournure. Le Poëte fait parler la Nymphé de la Seine aux autres Nymphes qui

* Il mourut en 1749, le 11 Décembre, âgé de 45 ans. C'étoit un très-médiocre esprit, qui avoit un peu de goût.

l'entourent. Elle leur décrit les beaux lieux que son onde embellit. En général toute fiction est froide; & des peintures vraies, fortes, riantes & naturelles plairont toujours beaucoup plus que ces prolixes discours qu'on met dans la bouche d'un Dieu, d'une Déesse ou d'une Nymphe. On prétend qu'un des Académiciens a deviné l'Auteur à la lecture du Poëme, & s'est écrié: *Ah, toujours des fictions!* Malgré ce petit défaut, qui n'en est pas un aux yeux de quelques Lecteurs, il y a des Vers heureux dans cet ouvrage, tels que ceux-ci:

Superbe Euphrate admis en des jardins pompeux

Qu'une Reine autrefois scût aprocher des Cieux;

Tibre encore aujourd'hui fier d'avoir vû votre onde

Arroser les Palais des Souverains du monde;

Vous n'avez point coulé dans des lieux si charmans.

L'art de la Greffe ma paru ingénieusement exprimé par le Poëte, qui rappelle à ce sujet les amours de

Vertumne & de Pomone ; & qui
fait honneur au célèbre *la Quintinie* ,
de la perfection de cet art :

Sa main enrichissant nos plaines fortunées
Forme entre vos sujets de nouveaux hym-
nées ;
Pour un fruit étranger prodigue de ses
biens ,
Ce Pere adopte un fils plus heureux que les
siens.

Enfin l'Auteur fait une charmante
peinture du Jardin des Thuilleries ,

Où l'heureux Citoyen , même au sein de
Paris ,
Conduit la liberté , la décence & les
Ris :
Lieux dont ont sent le charme à chaque
instant renaître ,
Et qui semblent toujours redemander leur
Maître.

La pierre inanimée en ces lieux est vi-
vante ;

Elle agit , elle pense aux yeux du Specta-
teur

Trompé par les efforts du ciseau Créateur.

M. Linant a par devers lui des suc-

cès qui doivent le consoler de sa petite disgrâce. Quand de quatre Batailles un Général d'Armée en gagne trois, sa gloire est hors d'atteinte. Doit-il être piqué d'un refus, que les deux plus beaux esprits de notre Siècle, MM. de Fontenelle & Voltaire, ont autrefois effuyé? Il est d'ailleurs trop raisonnable pour fonder sa réputation sur ces bagatelles. On va jouer incessamment une Tragédie de sa façon, intitulée *Alzäide*. C'est à cette époque qu'il rapportera lui-même un jour ses premiers succès littéraires, si sa Pièce a le bonheur de réussir. On peut prédire d'avance qu'elle sera écrite avec beaucoup de sagesse. Mais la correction nuit souvent à la chaleur, & des Vers assez bien faits ne sont pas toujours de beaux Vers.

Dans le tems que M. Linant travailloit pour le prix de Poësie, son élève, âgé de dix-sept ans, M. de Chasteldom, fils de M. Hébert, Ancien Introduceur des Ambassadeurs, composoit pour le prix de Prose. Le Disciple n'a pas été plus heureux que le Maître. Vous avez lû son Discours dans les feuilles de M. l'Abbé Desfon-

La Duchesse de
Londre-
ro.

taines. Il avoit fait auparavant un petit Roman de cent pages, dont il a distribué les exemplaires à ses amis, sans permettre qu'il en parût un seul dans le Public. C'est une Nouvelle Espagnole, dont l'Héroïne est la *Duchesse de Mondéro*, enlevée par des Maures qui avoient tué son mari. Devenue Esclave de *Musäim* leur chef, à qui elle avoit inspiré le plus violent amour, elle ne peut voir qu'avec horreur la passion d'un homme qu'elle croyoit l'assassin de son époux. Elle en fut détrompée dans la suite. Il a plu à l'Auteur de donner à la Duchesse une confidente, que ni les larmes, ni les promesses, ni les présents du Maure ne peuvent corrompre. De pareilles suivantes ne se trouvent que dans des Romans. Cependant la persévérance & le respect de *Musäim* le font estimer de la Duchesse. C'est déjà beaucoup pour un homme qu'elle haïssoit mortellement; mais elle se flattoit de ne point passer les bornes de l'estime. Dans ces circonstances, elle reçoit une lettre d'un oncle qu'elle avoit en Espagne. Il lui mandoit que dans quinze jours il iroit à la tête de trente Espagnols la délivrer. Son projet échoua; il fut pris

lui-même en débarquant à Tunis, & vendu à *Malès*, dont la maison touchoit celle de *Mufaïm*. Ce *Malès* avoit apperçu la Duchesse, & comme il avoit du crédit à la Cour, il étoit venu à bout d'y faire appeller son rival, afin de pouvoir déclarer librement sa passion pendant son absence. C'étoit un Maure qui remplissoit parfaitement l'idée qu'on s'en forme communément; brutal, impérieux & capable des dernières violences. Son caractère contraste parfaitement avec celui du tendre & respectueux *Mufaïm*. Jugez si un pareil amant dut plaire à la Duchesse. Il ne servit qu'à faire redoubler son estime pour *Mufaïm*. *Malès* employa toutes les ruses imaginables pour venir à son but, jusqu'à feindre qu'il vouloit se faire Chrétien. Il envoya même son esclave l'annoncer à la Duchesse. Quelle fut la surprise de celle-ci, de voir un oncle qu'elle aimoit, & qu'elle croyoit perdu! Elle rejetta cependant les offres dont il étoit chargé. *Mufaïm* revient, & informé des desseins de *Malès*, il eut lieu de s'appercevoir que si la Duchesse ne l'aimoit pas encore autant qu'il le souhaitoit, du moins elle

n'avoit pas pour lui le même éloignement que pour *Malès*. Sa passion augmenta peu à peu, & elle ne s'aperçut de ses progrès que dans l'instant qu'elle alloit perdre son amant. Une femme de la Cour le sollicitoit depuis longtems de l'épouser. Comme elle avoit un grand crédit auprès du Roi, l'ambition conseilloit à *Musaïm* d'accepter sa main. Rebuté d'ailleurs des résistances de sa captive, il étoit près de se décider, lorsque la Duchesse qui avoit pénétré ses desseins, tomba dans une langueur qui fit désespérer de ses jours. *Musaïm* la vint voir.

» A sa vue, dit l'Auteur, les trans-
 » ports de son amante reprirent avec
 » violence: Tu m'es donc infidelle, per-
 » fide, s'écria-t'elle; retire-toi promptement;
 » accorde-moi au moins cette
 » grace au moment de ma mort. *Musaïm*
 » frappé d'un tel aveu & pénétré
 » d'une vive reconnoissance, lui dit:
 » Non, je ne vous ai jamais été infidelle,
 » belle Chrétienne; quelles
 » preuves en voulez-vous à l'instant
 » même? Je vous fais le sacrifice de
 » tous les honneurs & de l'espérance
 » même d'un trône. Plus le sacrifice
 » est grand, plus il est digne de vous;

» toute ambition disparoît ; tout inté-
» rêt propre cesse , dès que vous souf-
» frez que je vous aime ; c'est à vous
» à reconnoître un amour si pur & si
» constant. » Elle le reconnut en effet,
puisqu'elle consentit à l'épouser. Il ne
manquoit au bonheur de la Duchesse
que de voir son mari Chrétien. Il lui
donna cette satisfaction. Ils passerent
en Espagne , où ils vécurent heureux
avec l'Oncle , qui y étoit déjà re-
tourné.

Il y a dans ce petit Roman de l'i-
magination , de l'intérêt , & même
assez de stile pour une plume aussi
peu exercée que celle d'un écrivain
de dix-sept ans. Il a fait l'hommage
de ce coup d'essai à Madame la Com-
tesse d'*Obrien* , Dame d'Honneur de
la Reine d'Espagne. Son Epître dédi-
catoire est bien tournée. Tous ceux
qui ont le bonheur de connoître Ma-
dame d'*Obrien* , souscrivent aux élo-
ges délicats que le jeune Romancier
lui donne.

Un Anonyme vient de publier une
Eclogue à la louange de Mademoiselle
Clairon , célèbre Actrice du Théâtre
François. Il ne la loue que sur son rôle

La Ber-
gere en
chantée.
Eclogue.

d'*Ariane* ; comme si c'étoit le seul qu'elle jouât avec applaudissement. Le Poëte feint qu'une Bergere a passé dix jours à Paris ; qu'elle a été à la Comédie , où elle a admiré le jeu noble & touchant de Mademoiselle Clairon dans la Tragédie d'*Ariane* de Thomas Corneille ; que revenue au village , elle raconte à son amant les merveilles théâtrales dont ses yeux ont été témoins. Pour vous donner une idée de la Poësie de cette Eclogue , je n'en citerai que ces deux vers, modèles de tous les autres :

Elle avoit l'air divin, le port majestueux,
Le cœur noble, sensible & des plus généreux.

Il eût été plus naturel & plus flatteur pour Mademoiselle Clairon que notre Poëte Bucolique eût introduit, au lieu de la Bergere , un galant Pasteur , qui enchanté de cette aimable Actrice , eût renoncé pour elle à la vie champêtre & à sa Maîtresse. Mais apparemment qu'il n'a pas voulu se donner un rival ; car il se déclare dans un *Envoi* passionément épris des charmes de son Héroïne. S'il n'en est pas plus favorisé que des Muses , il m'a tout l'air d'être aussi malheureux

à Cithère que sur le Parnasse.

Je connois une jolie Piece de vers
sur les talens de la même Actrice.
Jugez en, Madame, par cet échantillon :

Eleve de Cypris, souveraine maitresse

Dans l'art de peindre un sentiment,

Dieux ! qu'elle exprime fortement

Et la fureur & la tendresse

De nos fatales passions !

On ressent les afflictions ;

On éprouve la joie, on partage ses craintes ;

Enfin, avec mille douceurs,

A ses disgrâces, à ses plaintes

Nous payons un tribut de pleurs :

Heureux ! quand ces tragiques feintes

N'ont point sçû porter en nos cœurs

De trop véritables atteintes !

Pourquoi faut-il, hélas, que ces dons si
charmans

Qui nous enchantent dans l'Actrice,

Nous fassent soupçonner l'amante d'artifice,

Et douter de tous ses sermens !

Je consens que toujours une forme nouvelle,

Adorable Clairon, relève tes appas ;

Pourvu que tu me sois fidelle,

Et que ton cœur ne change pas.

M. l'Abbé Pérau vient de faire présent Recueil
au Public d'une compilation sous le ti- A.
tre de *Recueil A*. Il compte sans doute
nous donner successivement tou-

tes les lettres de l'Alphabet. Je souhaite qu'il trouve assez de pièces rares & curieuses, pour en former vingt-quatre recüeils. Il y en a dans celui-ci que tout le monde connoît. Ce que j'y ai lû avec plaisir est la réponse de M. l'Abbé de Caumartin au Discours de M. l'Evêque de Noyon, le jour que ce dernier fut reçû à l'Académie Françoisé. Les louanges fines & délicates ont cet inconvénient, qu'elles présentent quelquefois à l'esprit deux sens opposés, & que la malignité du Lecteur ne manque jamais de saisir celui qui est désavantageux. La Réponse de l'Abbé de Caumartin est dans ce goût. Chaque louange qu'il donne au Prélat, est un trait de satyre ingénieusement enveloppé. Tout le monde sçait que cet Evêque de Noyon, Clermont-Tonnerre, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit & de sçavoir, s'étoit rendu ridiculement célèbre par son faste bruyant, par le galimathias de ses Sermons, par la singularité de ses Mandemens & de ses Lettres Pastorales, par la puérilité de ses Antithésés & par l'enflure de ses expressions. Sa vanité éclatoit jusque dans la Chaire d'humilité, où il n'apostrohoit jamais ses Auditeurs que du nom de

Canaille Chrétienne. Au reste ce que l'Abbé de Caumartin fit à l'égard de M. de Noyon, un sçavant Prélat de nos jours a eu le courage de le faire ; mais sans équivoque, à la reception d'un des derniers Académiciens, a qui il a reproché apoîtoliquement ses petites Brochures, ses Pièces de la Foire & des Marionettes.

Le morceau le plus curieux de ce *Recueil A*, est le *Mémoire au sujet des Pairs, présenté en 1716. à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume.* On y voit l'origine obscure de plusieurs grandes Maisons de France.

Ce *Recueil* est terminé par une bien mauvaise plaisanterie. Il s'agit d'un plan d'Opera qu'on propose d'exécuter sous le titre des *Supplices*, dont la premiere entrée seroit les *Pendus*, la seconde les *Ecartelés*, & la troisiéme les *Brulés*. C'est à l'Orphée de nos jours qu'on offre ce Balet Tragico-galant à mettre en musique, & l'on fait entendre que ces trois Sujets conviennent parfaitement au caractère de son génie. Quelle pitoyable satire contre un homme qui sçait si bien exprimer le sublime des idées, le pathé-

tique des passions, & la délicatesse des sentimens!

A Paris ce Je suis, &c.
24 Octobre 1745.

L E T T R E V I I I.

Penelope **L**A petite troupe des Comédiens François s'est distinguée, Madame, pendant l'absence de leurs camarades occupés à Fontaine-bleau. Ils ont remis au Théâtre un ouvrage peu vanté, que le Public a cependant vû avec plaisir. C'est la Tragédie de *Penelope*, par l'Abbé *Genest*, de l'Académie Francoise, mort en 1719. Cette Piece qui fut jouée pour la premiere fois sur le Théâtre de Guénégaud en Janvier 1684, n'eut alors que huit représentations. Elle eut plus de succès dans la reprise de 1703, & davantage encore en 1722. Enfin elle vient d'être extrêmement goûtée; ce qui me feroit croire qu'il en est en quelque sorte des Pieces de Théâtre comme des familles. Les unes, après avoir eu des commencemens foibles & obscurs, s'élevent avec le tems à une fortune brillante; tandis que les autres qui

ont paru d'abord avec éclat , tombent insensiblement dans le mépris & dans l'oubli. Que de Tragédies aujourd'hui ignorées , qui ont fait l'admiration de nos ancêtres !

Le sujet de *Penelope* est tiré de l'*Odyssée* d'Homere: preuve nouvelle qu'un beau Poëme Epique peut fournir mille actions , aisées à ajuster au Théâtre. Il n'y a que *la Henriade* , où je crois qu'il seroit difficile à un Poëte Dramatique de trouver la matière d'une Tragédie ; à moins qu'il ne voulût prendre le massacre de la saint Barthelemi. On trouve dans celle de l'Abbé Genest le gout de la belle & simple antiquité. Il ne s'est presque pas écarté de la Fable connue d'*Ulysse*. C'est dommage que les deux premiers Actes soient languissants. *Penelope* s'y plaint de son funeste sort ; elle craint Antinoüs , & Eurymaque Roi de Samos. Le premier en veut à sa couronne & l'autre à sa main. Elle n'est pas moins inquiète du voyage de son fils *Télémaque* , qu'elle a envoyé à la recherche d'*Ulysse*. On vient annoncer aux deux Tyrans , que ce jeune Prince est de retour ; ce qui les étonne beaucoup , après les mesures qu'ils avoient prises pour le faire

périr dans le Port. Il entre ; & surpris de trouver une Garde étrangere dans son Palais, il parle fiérement aux Usurpateurs. Je suis fâchée qu'il gâte un peu ses beaux sentimens par l'amour qu'il porte à Iphise, fille d'Eurymaque. On pouvoit supprimer ce personnage, sans faire tort au fond de la Pièce. Il ne sert qu'à affoiblir l'action principale, & à rendre Télémaque moins digne de son pere. Rien n'est plus froid qu'un amour subalterne dans une Tragédie. Penelope apprend de son fils que le bruit qui avoit couru de la mort de son Epoux, est partout confirmé.

L'interêt commence au troisiéme Acte. Ulyffe, après vingt ans d'absence, revoit sa chere Ithaque. Sauvé d'un naufrage qu'il vient d'essuyer proche de l'Isle de Corcyre, désarmé, sans secours, il n'ose se découvrir à personne. Il apperçoit Eumée, son ancien confident, à qui il demande des nouvelles de sa femme, de son fils, & de la situation de son Royaume. Eumée, qui ne le reconnoît pas, lui raconte les malheurs qui ont affligé sa patrie, au rang desquels il met la mort d'Ulisse son cher Maître. Celui-ci, après avoir éprouvé son zele &

sa fidélité, lui dit d'ouvrir les yeux. Eumée tombe à ses pieds ; ce qui forme une reconnoissance très-touchante. Ulyffe cependant lui ordonne de cacher son arrivée à sa femme & à son fils, de peur que leurs transports ne le découvrent aux Tyrans, qu'il veut combattre, avant de revoir ces tendres objets de son amour. Télémaque survient ; on lui dit que son pere est vivant ; qu'il est dans l'Isle de Corcyre, & qu'il doit débarquer au plutôt en Ithaque. Le pere est enchanté de la joie que fait éclater son fils à cette nouvelle ; il est prêt à l'embrasser : il s'arrête, & se retire avec Eumée.

Télémaque annonce à sa mere le retour prochain d'Ulyffe ; elle veut voir l'Etranger ; mais on lui fait entendre qu'il a de fortes raisons pour se tenir caché. Il vient retrouver le fils, & dans la crainte que Penelope ne soit forcée d'épouser Eurymaque, il lui déclare qu'il est tems d'agir ; qu'il le secondera dans son entreprise, & qu'il est prêt à verser tout son sang pour lui & pour sa mere. Télémaque frappé de tant de générosité, fait paroître à son tour le même courage. Le pere ne peut

plus tenir contre la douceur de voir tant de vertu dans son fils; il se jette dans ses bras, & se découvre à lui; ce qui fait la reconnoissance du quatrième Acte, mais foible & moins frappante que la premiere.

Dans le cinquième, Penelope veut absolument parler à l'Etranger, & l'interroger sur le destin de son mari. Eumée va le chercher, & l'amene malgré lui. Rien n'est si attendrissant que cette entrevue. Quoique le spectateur ait déjà vu deux reconnoissances, il ne peut s'empêcher d'applaudir à celle-ci; elle est faite de main de maître. Quand l'Etranger paroît, Penelope lui adresse ainsi la parole :

Ulyffe est donc vivant ? suis-je en son souvenir ?

Vous parloit-il de moi ? quand doit-il revenir ?

Me cachant qu'il vivoit, étoit-ce son envie
Que mes longues douleurs terminassent ma
vie ?

Ne m'aime-t-il donc plus ?

U L Y S S E.

Ah, jamais votre époux

Ne pouvoit rien aimer , n'aimera rien que
vous.

Vivez, & d'un amour si parfait , si fidelle,
Voyez-le confirmer la durée immortelle.

P E N E L O P E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! quelle
touchante voix !

Ulyffe... c'est ainsi qu'il parloit autrefois.
Quel doux charme s'oppose à ma douleur
extrême !

Plus je regarde , plus ... ah, Seigneur, c'est
vous-même !

U L Y S S E.

Oui, Madame, c'est moi ; c'est cet époux
heureux

De qui l'éloignement vous coûte tant de
vœux.

P E N E L O P E.

Je doute d'un bonheur que je ne puis com-
prendre.

Est-il bien vrai ? mes yeux craignent de se
méprendre :

Oui, c'est vous ; & mon cœur vous avoit
reconnu.

Mais, hélas, mon esprit par l'erreur pré-
venu ,

Et mes pleurs répandus comme un épais
nuage ,

De mes regards troublés m'avoient ôté l'u-
sage.

Ulyffe !

U L Y S S E.

Pénélope !

P E N E L O P E.

O favorable jour !

Pour bien juger , Madame , de l'ef-
fet de cette reconnoissance , il faut
avoir vû Mlle Clairon , qui l'a ren-
due avec une vivacité , une expression
& une vérité inimitables. L'étonne-
ment , la crainte , la joie & les justes
gradations de ces differens sentimens ;
tout étoit peint , tout parloit dans ses
regards éloquens. J'ai entendu dire à
plusieurs personnes , que la célèbre le
Couvreur n'auroit pas mieux joué
cette scène. Mlle Clairon fait tous
les jours des progrès sensibles dans
l'art de la déclamation. Je ne ferois
pas étonnée qu'elle parvint à égaler
les plus fameuses Actrices , si elle pou-
voit prendre sur elle de moins forcer
sa voix , & de modérer la fréquence
de ses soupirs monotones.

Eurymaque & Antinoüs sont défaits par Ulyffe, qui reste paisible poffeffeur de son Royaume & de fa femme. Eurymaque en fuyant à Samos, périt fur la mer. Le récit de cette victoire a beaucoup plû dans la bouche de M. *Rofely*, * jeune Comédien, qui donne de grandes efpérances. Les applaudiffemens redoublés du Parterre lui ont témoigné la fatisfaction avec laquelle on l'a vû s'acquitter du rôle de Télémaque. Il est à préfumer qu'ils ne ferviront qu'à l'encourager. L'intelligence de M. *de la Noüe*, qui a joué le personnage d'Ulyffe, n'a pas moins réuni les fuffrages; enforte que c'est à Mlle Clairon & à ces deux Acteurs que la piece doit en partie fa brillante réuffite.

Le grand Evêque de Meaux, M. Boffuet, qui a écrit contre le Théâtre, trouvoit cette Tragédie de Penelope fi remplie de fentimens de vertu, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas à tolérer, ni même à approuver les spectacles, fi l'on y donnoit toujours des Pieces auffi épurées. En jugeant ainfi, le docte Prélat n'avoit en vûe que le fond de

* Il est mort le 22 Décembre de l'année dernière 1750, -extrêmement regretté.

cette Tragédie ; car il étoit trop connoisseur pour l'admirer du côté du stile. A l'exception de deux ou trois endroits , elle est très-mal écrite d'un bout à l'autre. La versification , si vous voulez , est assez coulante ; mais lâche , foible & profaïque. Connoissez-vous , par exemple , deux vers aussi plats que ceux-ci :

Mais enfin vous devez me laisser en repos,
Et faire célébrer ces fêtes à Samos.

Je crains bien que le succès de cette Pièce ne fournisse un nouvel argument aux mauvais Auteurs , qui prétendent que le langage pur & élégant , le stile noble & correct , & la beauté des vers sont inutiles sur le Théâtre. Il est vrai que notre Parterre a singulièrement dégénéré. Il n'y a pas douze ans qu'il fisoit encore des expressions basses , des solécismes , & les vers à la Brébeuf : aujourd'hui il pardonne tout en faveur du touchant. Au reste , je lui passe son indulgence pour les Pièces anciennes , telles que celle-ci ; mais je lui recommande les nouvelles.

Outre la foiblesse du stile , les caracteres d'Eurymaque & d'Antinoïs sont totalement manqués.

En général on néglige de peindre avec force les Tyrans des Tragédies, & de donner des motifs raisonnables de leur barbarie ; ils sont presque tous extravagans, & bizarrement cruels. A l'égard de la multiplicité des reconnoissances que quelques personnes ont blâmées dans Penelope, comme elles sortent du sujet, je me garderai de les condamner. N'est-il pas naturel & même nécessaire, qu'Ulysse, absent depuis tant d'années, se fasse reconnoître à son fidelle Eumée, à son fils, & à sa femme ?

Des Auteurs, jaloux de la gloire de M. de Voltaire, ont prétendu qu'il y avoit beaucoup de rapport entre cette Tragédie & sa *Méropé*. Mais à quelle Piece celle-ci ne ressemble-t-elle pas ? Il faut convenir que les deux Tragédies sont dégagées des ridiculités d'un amour Romanesque. Dans Penelope, l'Auteur fait briller le vertueux attachement d'une chaste épouse pour son mari. Dans *Méropé*, la tendresse d'une mere pour son fils paroît dans tout son jour. Il y a aussi dans l'une & l'autre piece un Etranger que les deux Héroïnes desirent d'entretenir. Mais en

vérité de si légers rapports méritent-ils la peine d'être saisis ?

Un reproche plus grave que j'ai entendu faire au Poëte moderne , est qu'il avoit dérobé plusieurs vers à l'Abbé Genest. J'ai lû exprès les deux Pieces , & je vous assure que je n'y ai pas découvert la moindre trace de ressemblance à cet égard , si ce n'est une pensée commune aux deux Auteurs , mais si différente par l'expression , qu'on ne peut soupçonner M. de Voltaire d'en avoir eu connoissance. Penelope dit en parlant de l'Etranger.

Ah ciel, gardons qu'on ne l'outrage.

Sur des bords étrangers Ulyffe sans appui
Peut-être en même état se rencontre au-
jourd'hui.

Pour vous faire sentir la difference
des stiles , écoutez Merope :

Tendons à sa jeunesse une main bienfai-
sante ;

C'est un infortuné que le ciel me présente.

Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit mal-
heureux,

Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.

Il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge :

Peut-être , comme lui , de rivage en rivage ,

Inconnu , fugitif , & par tout rebuté ,

Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.

Je pardonnerois à tous les Poètes d'être plagiaires dans le même goût.

On nous a donné aussi pendant le voyage de Fontainebleau une Piece nouvelle, en un Acte , en Prose , qui n'a survécu que d'un jour à celui de sa naissance. Elle avoit pour titre : *la Tarentule*. Auriez-vous jamais crû, Madame , que ce petit animal du Royaume de Naples , dont on ne guérit la piquûre qu'à force de Danse & de Musique , pût devenir le sujet d'une Comédie. Il s'agissoit dans celle-ci de deux Amans , qui ne pouvant se voir en liberté , feignoient d'être piqués de la Tarentule. Un joueur de violon , érigé en Medecin , déclaroit au pere de la belle qu'il falloit la marier au jeune homme ; sans quoi ils couroient risque de mourir.

La Ta.
rentule.

l'un & l'autre. Le bon homme y consentoit. Il y avoit en verité sur cette piquûre des plaisanteries très-plattes & très-indécentes. La Piece n'étoit cependant pas absolument mal écrite ; les premieres scènes surtout promettoient quelque chose. L'Auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître. Il se tient toujours derriere le rideau. Je ne crois pas que la curiosité de le lever puisse prendre à qui que ce soit.

Epître
d'un Me-
decin.

Vous ressouvenez-vous, Madame, d'un Livre Italien que nous avons lû autrefois ensemble, intitulé : *le Medecin Poete, ou la Medecine en Prose & en Vers, avec une satyre contre ceux qui trouvent mauvais que les Médecins fassent des vers.* On ne sçauroit assurément leur interdire la Poësie. Puisqu'Apollon le Dieu des vers se fait honneur d'être Medecin, n'est-il pas juste que par reconnoissance les Medecins fassent des vers ? C'est ce qui m'autorise à vous envoyer une Epître d'un disciple d'Esculape, sur une maladie qu'il a effuyée dans sa jeunesse. Vous serez enchantée de la gayeté qu'il a sçû répandre sur le sujet du monde le plus triste.

N'en foyez point étonnée : ces Mef-
fieurs là font accoûtumés à traiter ca-
valierement la Mort , avec laquelle ils
fe familiarifent tous les jours.

C'est à la feule Mort que je fuis redevable
D'avoir recouvré ma fanté.

Peut-être prendrez-vous ceci pour une
Fable ?

La Mort n'a pas renom d'être fi chari-
table :

J'en conviens : cependant , graces à fa
bonté ,

Vous me voyez reffuscité.

Apprenez, cher ami, le myftere incroyable
Qui dérobe ma tête à fa févérité.

Ce monftre pourfuivant fa fatale tournée
S'avifa de paffer chez moi.

Il y trouva la fièvre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après foi.

J'étois dans un grand defarroi,
Pâle, défait, la face décharnée,
Les yeux éteints; enfin prêt à partir.

Un Moine à mon chevet tâchoit de me ré-
foudre

A lui donner lieu de m'absoudre
Par un fincere repentir.

J'é contendois fon zèle, & d'une voix mou-
rante

Je disois *peccavi* , lorsque la Mort parut.

En cet état elle me méconnut ;

Et me croyant la victime innocente

De la salubre Faculté ,

D'un coup de sa faux menaçante

Elle alloit avancer le moment redouté ;

Quand (juste ciel , que je l'échapai
belle !)

Je tournai par hazard les yeux de son côté.

Mon corps fut inondé d'une sueur mor-
telle :

Mais j'éprouvai bientôt qu'une extrême
frayeur

Nous sert à prévenir quelquefois le mal-
heur.

Je puisai dans ma crainte une force nou-
velle ,

Et rappelant un reste de vigueur :

Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle;

Je suis de ton Empire un apprentif soutien :

A me prendre sitôt il y va trop du tien ;

Je suis un Medecin. Toi Medecin, dit-elle !

Oui , dis-je , & de Paris. . . Le pays n'y fait
rien :

Tu t'appelles ? . . . *Procope*. . . Il ne me
souvient guères

D'avoir ouï ce nom là-bas.

Et pourquoi , s'il est vrai , ne te connois-je pas ,

Comme je fais tous tes confrères ?

A l'envi chaque jour ils peuplent mes Etats :

Mais de toi rien ne vient. Le moyen , re-
pliquai-je !

Je suis si jeune ! A peine ai-je atteint vingt-
cinq ans :

Je n'ai pas encore eu le tems

De jouir de mon privilége.

Jusqu'aujourd'hui par moi peu se sont fait
soigner ;

Et les premiers , j'ai crû les devoir épar-
gner

Pour attirer la confiance.

Mais à présent la pratique commence ;

Vous entendrez dans peu parler de moi.

Laissez-moi donc le jour ; il doit vous être
utile :

Pour ma rançon je vous en offre mille.

Mille ! soit , dit la Mort , guéris ; mais sou-
viens-toi

A quel prix je te laisse vivre.

Pour me tenir parole il est divers moyens :

Pour le plus sûr tu n'as qu'à suivre

Les leçons de tes anciens.

Saigne , purge beaucoup ; c'est la plus
courte voie

Adieu , le ciel te tienne en joie !

Grace à ma qualité je me porte fort bien ;
Mais comme j'ai promis, la Mort n'y per-
dra rien.

Vous , pour qui j'eus toujours une amitié
sincere ,

Cher ami , profitez d'un conseil salutaire :

Pour échaper à la commune loi ,

S'il se peut , passez-vous toujours du mi-
nistère

De mes pareils , surtout de moi.

Le conseil étoit fort bon. Mais je ne
crois pas , pour des raisons que vous
sçavez , que l'Auteur ait pû tenir sa
parole , & payer à la Mort la rançon
qu'il lui avoit promise.

J'ai avancé , Madame , dans une de
mes Lettres que l'Abbé *Le Blanc* n'a-
voit rien fait depuis ses *Elegies* si
bassouées , & sa mauvaise Tragédie
d'*Abensaid*. Je ne me crois pas obli-
gée de me dédire , quoiqu'il vienne
de publier trois épais volumes , inti-
tulés : *Lettres d'un François*. Je vous
avoue cependant que j'ai pris à les
lire autant de plaisir que la lecture
d'un bon livre auroit pû m'en donner.
Vous devinerez aisément la nature de
ce plaisir , quand je vous entretien-

drai de cet ouvrage. Il paroît beaucoup d'autres livres, dont je me dispose à vous rendre compte. Nous touchons à la saison des nouveautés en tout genre de littérature. Les Libraires, qui font pendant l'été leurs provisions de manuscrits, imitent la prévoyance de la fourmi ; avec cette différence, qu'ils voudroient bien que leurs magasins ne fussent pas si pleins pendant l'hyver.

Je suis, &c.

A Paris ce 4
Novembre 1745.

L E T T R E I X.

JE suis extrêmement flattée, Madame, que vous jugiez mes Lettres dignes des honneurs de la presse. Mais je tremble que dans la liberté qu'autorise le genre Epistolaire, il ne me soit déjà échappé quelque trait qui ait indisposé contre moi des écrivains que j'ai pourtant ménagés. J'étois d'ailleurs presque sûre d'être lue de vous : qui me répondra que les autres auront la même complaisance ? Pensez-vous que je sois femme à souffrir

patiemment qu'on dédaigne mes productions ? Je ne suis pas encore aguerrie , comme certains Auteurs , contre les mépris du Public. Les raisons que vous m'alleguez rassurent un peu mon amour propre. Les Journaux qu'on publie actuellement en France , quoique la plûpart composés par de très-habiles gens , ont en effet , comme vous le dites , des défauts essentiels , qu'il me suffira d'éviter , pour obtenir quelques suffrages. Les uns sont d'une fécheresse qui n'est dédommée par aucun mélange d'éloge ni de critique ; les autres d'une partialité capable d'enfler d'un sot orgueil l'incurable médiocrité , & de décourager les vrais talens ; ceux-ci d'une érudition ; pour ne pas dire d'une pédanterie qui rebute les trois quarts des lecteurs ; ceux-là enfin n'ont que le mérite de la malignité ; & par malheur , c'est un titre pour se faire lire. Ce qui nuit le plus à tous ces écrits périodiques , est qu'ils roulent en général sur des matières sérieuses : on n'y dit pas un mot d'une foule de petits ouvrages qui n'ont qu'une fleur passagere de nouveauté. Je vengerai les Auteurs de ces brochures du mépris qu'affec-

rent pour eux nos sévères Journalistes. Tel de ces opuscules fastueusement rebutés a plus de mérite à mes yeux qu'un gros livre, dont ils font de pe-
sants extraits. Ainsi, qu'ils ne s'allar-
ment point de mon projet. Je me gar-
derai de porter un pied téméraire dans
leur domaine. Je prétends me former
un petit Etat indépendant, sans usur-
per un seul pouce de terre sur mes
voisins. Je ne parlerai le plus souvent
que des livres dont ils auront oublié
ou dédaigné de faire mention ; sans
négliger cependant les autres ouvra-
ges, lorsqu'ils me fourniront des re-
flexions différentes des leurs.

Au reste, je tâcherai de conserver
toujours cet esprit de modération &
d'équité qu'on demande depuis si
longtems dans ces sortes d'écrits. S'il
m'arrive même d'enfanter quelque
autre ouvrage, je ne profiterai point
de *l'incognitò* ni de la commodité de
mon Journal, pour me louer avec
une ridicule emphase. Je laisserai au
Public la liberté d'en décider, & je
rapporterai modestement ce qu'il en
pense. En un mot, je ferai taire la
voix de l'orgueil littéraire. Mais aussi
je me dépouillerai de tous les égards,

en parlant du commun des écrivains ; que je jugerai comme s'ils étoient déjà morts ; ce que je pourrai me figurer sans un pénible effort d'imagination.

Ils trouveront peut-être singulier qu'une *Comtesse* se charge du soin laborieux de lire leurs productions , & d'en démêler le fort & le foible. Mais comme c'est spécialement à mon sexe que ces Messieurs se proposent de plaire , n'est-il pas naturel que ce soit une femme qui leur en indique les moyens, & qui les éclaire sur leurs fautes. Je suis même persuadée qu'ils auront plus de déférence pour mes avis, qu'ils n'en ont pour les jugemens des autres critiques. Leur petite vanité est blessée de se voir soumis à la férule d'un homme , dont le discernement est souvent inférieur à leurs talens : au lieu qu'ils ne se formaliseront pas de la liberté d'une femme, qui dans l'examen de leurs écrits, ne consultera que les sentimens de son cœur, & les simples lumieres de la raison, aussi sûrs en fait de goût que les préceptes des Cicerons, des Quintiliens & des Boileaux ; puisque ces préceptes n'ont été formés que d'après ces

Lumieres mêmes & ces sentimens.

Quoiqu'il en soit, si cet ouvrage me suscite des inimitiés & des satyres de la part de quelques Ecrivains, peut-être m'attirera-t-il par dédommagement des politeffes galantes en vers & en prose de la part de quelques autres. J'avertis ceux-ci d'avance, qu'ils n'éprouveront pas le sort des grands Poètes qui louèrent de bonne foi M. *Desforges Maillard*, déguisé sous le nom de Mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Je suis véritablement une femme, & ils n'ont point à redouter le ridicule de chanter une *Iris* en l'air, comme l'illustre M. *Néricault*, qui sans avoir jamais vû ni entendu la fausse *Malcrais*, s'écrioit à son sujet dans un enthousiasme plus amoureux que poétique :

De ses beaux yeux le feu charmant
Pénètre jusqu'au fond de l'ame :
Qu'il la voit, l'entend un moment,
Reffent la plus ardente flamme.

De tous les genres de littérature, le Romanesque est, Madame, celui qu'on cultive le plus en France. Presque tous les jeunes gens qui se croient

Memoi-
res d'un
honnête
homme.

destinés à tenir un rang sur le Parnasse, débutent par des Romans. La facilité d'en faire & de s'en défaire est apparemment ce qui les détermine. En effet, une Histoire, un Poëme, une Piece de Théâtre demandent un soin & une application, dont leur paresse & leur vivacité ne s'accommodent pas. Le genre Romanesque a néanmoins ses regles & ses difficultés, bien capables de les rebuter, pour peu qu'ils les connussent. Mais ils n'y regardent pas de si près. Après tout, nous ne sommes pas en droit de nous en plaindre. Tout le tort est de notre côté, puisque c'est nous qui, par la bonté que nous avons de les lire, les encourageons à mettre au jour les informes productions de leur bizarre cerveau. Je dis informes; & ce nom me paroît encore bien doux. Car si parmi les Romans modernes l'on excepte *Tantzai*, *le Siege de Calais*, *les Confessions du Comte de* * * * & quelques autres en très-petit nombre, qu'est-ce que ce déluge de Contes de Fées, d'Historiettes, d'avantures misérables, d'insipides recueils, & de puériles fictions, dont Paris est inondé tous les ans?

Je ne mets pas absolument au rang de ces frivoles écrits les *Memoires d'un honnête homme*. Ils sont d'une plume, dont la célébrité heureusement établie sur des succès antérieurs, doit inviter à leur lecture. Je vous avoue pourtant que sans les prolixes moralités & le ton de la chaire qui regnent dans ces *Memoires*, je n'y aurois pas reconnu l'Auteur de *Cleveland*. Vous sçavez, Madame, il y a longtems, que les personnages de ses Romans sont toujours sérieux & babillards. La Philosophie les suit dans les plaisirs, qu'ils goûtent moins en voluptueux délicats, qu'en rigides observateurs. Tout sous leur main se convertit en reflexions. Le plus petit incident leur rappelle les plus grandes verités, & l'aventure la plus folle fait éclore les plus graves maximes. L'Abbé *Prévôt* écrit le Roman à peu près comme M. *Rollin* a écrit l'Histoire. Tous deux sont prodigues de leçons de sagesse, de probité, d'honneur & de religion. On ne sçauroit assurément trop louer leur zèle pour le bien public. Mais en verité un trait de morale vit, précis & placé à propos, ne produiroit-il pas plus d'effet sur l'esprit d'un lecteur,

que cette éternité de pensées Philosophiques & Chrétiennes ?

Le héros de ces *Memoires* est le Comte de *** Capitaine dans le Régiment des Dragons du Roi. C'est lui-même qui raconte ses aventures. Il instruit d'abord le Public qu'il est actuellement prisonnier au Château d'Inspruck , où il s'applique à lire quelques bons Livres , & à mettre par écrit les circonstances de sa vie. Il pouvoit s'en tenir à sa premiere occupation. Il nous apprend qu'il entra dans le monde avec tous les avantages de la naissance & de la fortune. Il quitta la maison paternelle , pour venir à Paris. A son arrivée , il soupa chez la femme de l'Intendant de sa Province. Le lendemain ayant rendu visite à cette Dame , elle lui fit le portrait de tous les convives de la veille , avec des couleurs qui ne donnerent pas envie au jeune Comte de cultiver leur connoissance. » Quelque idée , dit-il , » qu'elle m'eût fait prendre du caractère d'autrui , je ne pouvois être incertain sur le sien. Son pinceau étoit » dur , s'il étoit fidelle. » Il est vrai que Madame l'Intendante n'avoit pas mis beaucoup de finesse dans ses por-

traits : mais il dépendoit du Roman-
cier de lui prêter un pinceau moins
dur & plus ingénieux. Il me semble
que sans choquer la vrai-semblance,
il pouvoit donner de l'esprit à une
Intendante. Du reste, la médifance &
la malignité, qui sont l'ame des con-
versations du grand monde, m'ont
paru passablement peintes par l'Au-
teur. Il exagere seulement un peu les
miseres qui s'y débitent, & les con-
damne avec trop de sévérité. Si l'in-
nocente raillerie, les nouvelles du
jour, les lieux communs des modes
& des spectacles, les propos même
les plus frivoles étoient proscrits des
souters, ils deviendroient bien insi-
pides. L'Abbé P. voudroit peut-être
qu'ils ressemblassent à ses Romans, &
qu'on y dogmatisât depuis le com-
mencement jusqu'à la fin.

Notre jeune Comte se lie avec un
vieux Marquis débauché qui l'engage
à souper dans la petite maison d'un
de ses amis. Il y trouve trois Da-
mes d'une figure charmante, qu'il
prend même à leur air & à leurs aju-
stemens pour des femmes de condi-
tion. Il fut bien surpris de les enten-
dre appeller *Fanchon*, *Lifette*, *Catin*.

C'étoit trois nouvelles débutantes dans la carrière du libertinage. Quand le tour de notre *honnête homme* fut venu de passer dans une chambre voisine avec une des trois Déeses , il choisit *Fanchon* , dont la physionomie douce & spirituelle l'avoit frappé. Mais au lieu de ce qu'elle devoit naturellement en attendre, il se met à la prêcher sur l'infamie de sa conduite. *Fanchon* verse des larmes , & laisse entrevoir un sincere desir de renoncer à ce misérable état. Le Comte lui conseille de s'occuper à des ouvrages de main , lui promettant de suppléer par pure générosité aux non-valeurs de son petit travail. *Fanchon* y consent , & ils rentrent dans la Salle , fort contents en apparence l'un de l'autre. Je n'entrerais point dans le détail de ce souper , où les plaisanteries les plus grossieres , sur des objets même respectables , tinrent lieu d'esprit. Le jeune Comte, plein d'une solide pieté , eut le courage de prendre le parti de la Religion insultée. Le souper fini , on se retira dans un cabinet , où l'on fit faire aux trois filles des culbutes fort indécentes. L'*honnête homme* , accablé de lassitude & de dégoût , ouvre
une

une fenêtre. Il faisoit déjà grand jour. Il voit le plus beau jardin du monde, dont il juge à propos de faire la description.

S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face;

Il me promène après de terrasse en terrasse.

Il prend heureusement le parti de s'en aller.

Quelques jours après, on lui annonce une Marchande de Modes, que *Fanchon* lui envoyoit pour régler sa pension. Cette femme, dont elle avoit parlé au Comte comme d'une personne très-vertueuse, étoit l'Intendante la plus renommée des plaisirs de la jeunesse. Elle sçut tirer habilement de lui quinze-cens francs, pour acheter, disoit-elle, des meubles à sa petite pénitente. Elle voulut encore lui excroquer un millier d'écus, sous prétexte de procurer à *Fanchon* un établissement solide, en la mariant à un Commis qui la recherchoit. Avant de les lui donner, l'honnête homme s'avise d'aller un beau matin chez la nouvelle Convertie, qui ne s'attendoit pas à

une pareille visite. Son air déconcerté fait naître au Comte quelques soupçons. Il entre par hazard dans sa chambre à coucher, où il voit un homme qui achevoit de s'habiller. Il sort furieux, comme vous pensez bien, & ne veut plus entendre parler de ces deux créatures. Pour peu qu'il eût eu d'expérience, il se seroit défié de la Marchande de Modes, sur le nom seul de sa profession.

Le Comte cède encore une fois aux sollicitations du vieux Marquis, & va souper dans la petite maison, mais en meilleure compagnie, avec quatre *honnêtes* femmes de condition. De la maniere dont l'Auteur peint cette seconde partie, elle dut être des plus ennuyeuses. Tous les convives furent d'une mélancolie que rien ne put égayer; les femmes surtout d'une réserve qui ne permit pas la plus légère équivoque. On se retira de fort bonne heure, le vieux Marquis pestant de tout son cœur, & regrettant *Fanchon, Lisette & Catin*.

Enfin, le troisième souper que fait notre *honnête homme* dans cette petite maison, est avec deux Actrices de l'Opera, & deux filles entretenues.

Il fut enchanté de la gayeté décente qui anima ce souper. Jamais, si on l'en croit, il n'avoit eu tant de plaisir. » On dansa, on chanta, on conta des » histoires, on joua à mille petits jeux, » aux Proverbes, à l'Alphabet d'a- » mour, aux propos interrompus, au » petit bonhomme vit-il, à la bonne » mere Angotte, à vendez-vous du » ruban, au petit sifflet. » L'agréable amusement ! Ces Demoiselles, surtout les Divinités de l'Opera, doivent des remerciemens à l'Abbé P. d'avoir parlé avec tant d'avantage de leurs charmes & de leur enjouement. Elles devoient s'y attendre, & elles auroient été en droit de s'offenser, qu'il ne leur eût pas donné la préférence.

Pour vous dire entre nous ce que je pense de ces trois soupers, qui forment les trois quarts de ces *Memoires*, je m'imagine qu'on pourroit appliquer à l'Auteur ce que M. de Voltaire dit du Chantre d'Enée :

Virgile orne mieux la raison,
Est plus juste, a plus d'harmonie :
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

Certainement l'Abbé P. orne mieux la raison que la plûpart des Romançiers : il y a auffi plus de juſteſſe dans ſes penſées , & plus d'harmonie dans ſon ſtile. Mais on peut lui reprocher qu'en cette occaſion il s'eſt épuifé avec les filles du monde & celles du Magazin , & qu'il nous a malheureuſement traités comme le Poëte Latin a fait Lavinie.

Ce que je vous ai dit juſqu'ici n'a pas dû vous donner , Madame , une idée fort avantageuſe des nouveaux *Memoires*. Je crois que l'Auteur y eſt un peu forti de ſon genre. Il n'eſt pas heureux dans les ficçons qui exigent la connoiſſance des uſages & des intrigues d'un certain monde. Le ſuccès brillant des *Confessions du Comte de**** ne l'auroit-il pas piqué d'émulation ? Je croirois aſſez que ſon deſſein a été de faire des portraits dans le goût de ceux qu'on a lûs dans ce livre charmant. Mais notre Abbé doit s'en tenir à ce qui regarde les ſentimens. Il eſt ſi admirable , lorsqu'il s'agit d'exprimer la forte paſſion , les tragiques cataſtrophes , & les vertus d'un cœur généreux ! Auffi la fin de la ſeconde partie de ſon *honnête homme*

est-elle plus intéressante que tout le reste. On sent que l'Auteur rentre dans son caractère. J'y ai retrouvé mon Abbé P. après l'avoir cherché assez longtems.

Le Comte devient éperdument amoureux d'une Madame de B***, femme très-sage d'un très-infirmes & très-vieux Conseiller. On lui en avoit dit beaucoup de mal, jusqu'à lui faire entendre qu'elle étoit éprise d'une belle passion pour le Clerc de son mari. Ce Clerc se laisse par hazard engager dans la Compagnie du Comte, à qui Madame de B*** écrit pour obtenir sa liberté. Il se rend sur le champ chez elle, & lui remet le billet d'engagement. Il lui fait depuis assiduellement sa cour, & reconnoît que sa prétendue intrigue étoit une calomnie. Sensible aux bonnes façons du mari, il s'établit en quelque sorte dans sa maison, & ne manque pas un jour sans lui rendre visite. Son amour s'accroît au point que pour prévenir les suites d'une passion qui bleffoit l'honnête homme, il feint d'être malade, & reste trois semaines sans approcher du Palais de sa Déesse. Le Conseiller, qui avoit pénétré les motifs de cet éloigne-

ment, l'envoie prier de passer chez lui. Il s'y rend, & trouve M. de B*** seul, qui lui parle ainsi : » Vous m'ai-
» mez, j'en suis sûr ; vous êtes sensi-
» ble à l'amitié que j'ai pour vous. Je
» ne puis croire que vous haïssiez ma
» femme. Que faut-il donc que je
» pense de trois semaines d'absence
» & d'oubli ? Me pardonneriez-
» vous, si je devine une partie de
» vos sentimens ? Vous êtes amou-
» reux, & je l'ai découvert depuis
» longtems : vous êtes amoureux de
» ma femme. » Jugez de la surprise
du Comte ; mais ce qui dut l'étonner
encore davantage, fut la suite de ce
discours. » Mon cher Comte, j'atte-
» ste le ciel que dans la confiance que
» j'ai à votre *honnêteté*, & à la vertu
» de ma femme, je ne condamne
» point votre amour. Elle est char-
» mante ; vous ne vous y trompez
» pas : fiez-vous au témoignage d'un
» mari. » Il faut en effet qu'une fem-
me soit parfaite, pour que son mari en
dise tant de bien. » Aimez-la donc,
» ajouta-t-il, & ne refusez rien à votre
» cœur. » Voilà ce qui s'appelle la
perle des maris. S'ils pensoient tous
de même, ils auroient peut-être moins

à redouter ce qu'ils s'attirent par leur mauvaise humeur & leur jalousie déplacée.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces *Memoires*, est un acte de générosité du Comte envers un Avocat de mérite, dont les biens avoient été saisis, & devoient être vendus selon la forme établie. Notre *honnête homme* charge trois personnes de les acheter en son nom, & il envoie à l'Avocat les contrats de vente, avec la quittance de tous ses créanciers. L'entrevue de cet Avocat avec son bienfaicteur, ses trois enfans qui tombent aux pieds du Comte, les pleurs de joie qui se répandent de part & d'autre : tout cela forme un tableau des plus touchans. On ne sçauroit lire cet endroit sans être attendri jusqu'aux larmes. Je crains cependant qu'un procédé si généreux ne paroisse trop romanesque dans ce siècle, aussi-bien que la confiance du vieux Conseiller. L'Abbé P. n'en est pas moins louable de rappeler ces vertus fugitives. Quel bonheur si ces deux exemples pouvoient rendre les maris plus traitables, & les riches plus généreux !

Un jour, en sortant de chez Ma-

dame de B***, le Comte se voit at-
taqué par un homme qu'il reconnoît
pour le frere de Mlle de S. V. à qui il
avoit fait sa cour en Province. Le pere
de *l'honnête homme* avoit du goût pour
cette Demoiselle, & vouloit même
l'épouser. Celle-ci, pour s'en débaras-
ser, lui avoit déclaré qu'elle avoit eu
pour son fils des complaisances qui ne
lui permettoient pas de lui donner sa
main. On en avoit écrit plusieurs let-
tres au Comte, qui avoit répondu
qu'il ne comprenoit rien à ces com-
plaisances, & qu'il n'avoit jamais été
question entre eux ni d'amour ni d'hy-
men. La S. V. qui en étoit folle, en-
voya son frere à Paris, pour tirer rai-
son de cette prétendue injure. Ils se
battirent & se blessèrent tous deux.
L'honnête homme, pour éviter les
poursuites, s'enfuit à Sedan. Les fa-
tigues du voyage le mettent à deux
doigts de la mort. Son pere arrive
avec la Demoiselle. Il exhorte son
fils à laisser son nom à cette malheu-
reuse, qui pour toute sa vie étoit con-
damnée à l'opprobre, s'il ne lui accor-
doit cette grace. Le Comte y con-
sent, & d'une voix mourante pronon-
ce le terrible *oui*. Ici finit la seconde

partie de ses *Memoires*. Il ressuscitera sans doute, pour nous en donner la suite. Quelque peu de vrai-semblance qu'il y ait à supposer un Capitaine de Dragons si sage, si vertueux & si raisonnable à vingt ans, je souhaite que l'Auteur continue, & lui fasse faire encore quelques jolies parties dans la petite Maison. Je voudrois, par exemple, qu'il le fît souper avec les beaux-esprits les plus en vogue, & que d'un pinceau leger & badin il crayonnât le ridicule jargon de quelques-uns de ces *Messieurs*, l'air de suffisance & de bonne opinion d'eux-mêmes de ceux-ci, le ton dur & caustique de ceux-là, l'épais bon sens des uns, les gentillesses & les prétendus bons mots des autres, l'ingénieuse & bruyante volubilité de tel Poëte, les raffinemens métaphysiques & le langage affecté d'un certain Auteur doucereux: que sçai-je enfin? Si notre Abbé veut s'en donner la peine, il les peindra beaucoup mieux que moi, qui ne les connois qu'imparfaitement. Il peut assaisonner ses portraits de reflexions neuves & délicates, & d'historiettes agréables. Son stile est si pur & si élégant, que nous ne pouvons rien desirer,

finon qu'il dédaigne de s'appesantir sur de vains détails, & de s'attacher à des circonstances puériles.

Je suis, &c.

A Paris ce 18
Novembre 1745.

L E T T R E X.

Les Ma-
chabées.

LES Comédiens François, Madame, n'ont pas été heureux dans le choix des *Machabées*, qu'ils ont fait succéder à *Penelope*. Je les plains de s'être donné la peine d'apprendre une Tragédie, absolument vuide d'intérêt. On ne peut assurément trop admirer la courageuse fermeté de *Salmonée*, mere des *Machabées*, qui entend sans frémir le récit du martyre de ses enfans. Mais quand une Pièce de Théâtre n'excite que l'admiration, sans attendrir le cœur, on peut dire hardiment que c'est une mauvaise Pièce. Le premier mouvement de la nature nous révolte même contre une mere qui voit d'un œil sec expirer ses fils sous les coups des bourreaux. Pour

que les vertus qu'inspire la Religion puissent plaire sur la scène, il faut en tempérer l'héroïsme par les sentimens de l'humanité, comme dans *Polieucte*. Il en est ainsi des vertus farouches des anciens Romains. *Brutus* condamnant ses fils à la mort, ne devoit pas plus réussir que les *Machabées*.

Cette Tragédie est de feu M. de la Mothe Houdart, de l'Académie Française. Les trois premiers Actes sont si bien écrits, contre l'ordinaire de ce Poëte, qu'ayant jugé à propos de garder pendant quelque tems l'*incognito*, des connoisseurs s'imaginèrent qu'ils étoient de Racine. Malgré cette heureuse prévention, la Piece dans sa naissance en 1722, ne fut jouée que huit fois. A peine a-t-on pu cette année en supporter deux représentations. Le plus bel endroit, sans contredit, de ces trois premiers Actes, est le serment que fait *Misael*, le plus jeune des *Machabées*, par lequel il engage sa foi à *Antigone* :

Dieu puissant, qui jadis donnas ta loi suprême

Aux deux premiers époux qu'unissoit ta main même.

Qui benissant un feu par toi même inspiré ;
 D'un amour naturel fis un lien sacré :
 Nous n'avons plus de Temple, & de superbes
 Maîtres
 Font languir dans les fers nos Pontifes, nos
 Prêtres ;
 C'est à toi seul, Seigneur, de nous en tenir
 lieu :
 Sois ici le témoin, le Ministre & le Dieu :
 Préside à mes sermens, & sois pour Anti-
 gone
 Le garant de la foi que Misaël lui donne ;
 Grave au fond de mon cœur l'irrévocable
 loi
 De vivre & de mourir & pour elle & pour
 toi.

Le personnage de cette *Antigone*
 est équivoque dans la Pièce. On ne
 sçait si c'est la fille ou la maitresse
 d'*Antiochus*, dont le rôle est aussi
 mal dessiné. Je n'ai jamais vû de si
 sot tyran.

Les
 Dehors
 trom-
 peurs.

Les grands Comédiens, de retour
 de Fontainebleau, ont réparé le petit
 defastre de leurs Camarades. Ils nous
 ont donné une Pièce charmante, qu'ils
 avoient jouée avec applaudissement à
 la Cour, *Les Dehors trompeurs ou*
l'Homme du jour, le chef-d'œuvre de
 M. de Boissy. Cette Comédie en Vers

& en cinq Actes fut représentée pour la première fois le 18 Février 1740. Elle eut alors la plus brillante réussite. Les mœurs du grand monde y parurent peintes avec tant de finesse & de vérité qu'on fit au Poëte l'honneur d'attribuer sa Pièce à un Seigneur de la Cour. Je suis persuadée qu'elle auroit eu le même succès à cette reprise, si le Spectateur, trop difficile sur ses plaisirs, n'y avoit pas apporté le malheureux souvenir de Mlle. *Quinault*, de *Dufresne* & de *Duchemin*, qui jouoient si supérieurement les premiers rôles. Comme je sçai que vous aimez tous les Ouvrages de M. de *Boissy*, & que vous ne connoissez pas celui-ci, je vais tâcher de vous en donner une idée.

Le Baron, héros de la Pièce, est un de ces hommes qui se font une grave occupation des plus frivoles amusemens; qui gâtés par le désir immodéré de se voir à la mode, négligent les plus importantes affaires pour courir après la bagatelle; qui souples, liants & polis au-dehors, sont intraitables, durs & grossiers dans le sein de leur famille; qui s'étudient surtout à plaire aux Femmes, & qui par

malheur en viennent fort aisément à bout ; de ces hommes enfin qu'on recherche beaucoup , qu'on estime peu , & dont le caractère aprofondi fait gémir la raison & rougir l'humanité. Dans la Comédie dont il s'agit , le Baron aime une jeune Personne qu'il a connue au Couvent. *Lucile*, c'est son nom , unit à la beauté la plus touchante une aimable ingénuité, que le Baron prend pour de la bêtise ; en sorte qu'attiré d'un côté par ses charmes , il est rebuté de l'autre par son apparente imbecillité. C'est sur ce ton qu'il en parle au Marquis son ami , à qui , après l'éloge de la figure de sa Maîtresse , il ajoute :

Vous croyez sur les dons que je viens de
décrire ,

Qu'il ne manque plus rien au bonheur où
j'aspire.

Détrompez-vous , Marquis : aprenez qu'un
seul trait

En corrompt la douceur , & gâte le por-
trait.

Cet objet si charmant , dont mon ame est
éprise ,

Sous un dehors flatteur cache un fond de
bêtise :

Je ne sçai de quel nom je le dois appeller.

C'est un être qui sçait à peine articuler :

Triste sans sentiment , rêveuse sans idée ,

C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.

Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur ,

Un silence stupide en dément la douceur.

D'aucune impression son ame n'est émuë ;

Et je vais épouser une belle Statuë.

Le Marquis paye la confiance du Baron de celle de son amour pour une jeune personne qu'il avoit aussi vuë dans un Parloir , mais dont l'esprit égale la beauté. Il lui avoue pourtant qu'il est malheureux , parce qu'ayant été obligé de faire un voyage en Angleterre , sa Maîtresse pendant son absence étoit sortie du Couvent , & qu'il ne sçavoit ce qu'elle étoit devenue. Un de ses gens , après que le Baron l'a quitté , vient lui apprendre qu'elle demeure avec *Celiante* sœur de *l'Homme du jour* , avec qui on doit la marier dès le soir même : que *M. de Forlis* , Pere de la belle , arrive pour terminer cette affaire. Vous vous figurez aisément , Madame , la surprise

du Marquis. Quel parti prendre dans une situation si critique ? Il craint de blesser la probité , en enlevant Lucile à son meilleur ami , qui heureusement vient le tirer d'embarras. Sur ce qu'il le trouve rêveur & mélancolique , il veut en sçavoir la cause. Le Marquis s'obstine à la lui cacher : il est enfin obligé de lui dire qu'il a découvert la demeure de l'objet qui l'enflamme ; mais qu'il voudroit l'ignorer encore :

J'ai sçû que sa famille au plutôt la marie :
Pour comble de chagrin je vais la voir
unie

Au destin d'un Ami qui m'enchaîne le
bras.

L'Homme du jour , qui n'a garde de se croire cet ami , s'efforce de lui ôter ses scrupules. En vain le Marquis lui représente que l'honneur & le devoir le forcent de renoncer pour jamais à sa Maîtresse :

Eh , quoi ! voulez-vous donc que je trompe
en ce jour

Un homme que j'estime , & qui m'aime à
son tour ?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup : trompez-le ;
c'est l'usage.

Le Baron, après avoir débité sa morale commode, voit arriver Lucile, qu'il étoit curieux de montrer au Marquis, qui ne la connoît que trop bien. Il paroît un peu interdit, & rejette son étonnement sur ce qu'il avoit vû Lucile dans le même Couvent, où il alloit voir l'objet de sa tendresse. Le Baron lui fait entendre que rien n'est plus heureux pour son amour, & qu'elle le servira auprès de son amie. Le Marquis l'interroge ; elle répond par monosyllables : ce qui échauffe la bile de l'*Homme du jour*. Il lui dit des choses fort dures en présence même de son ami : il ne la traiteroit pas plus mal, s'ils étoient déjà mariés. Je vous avoue que cette étrange passion du Baron m'a toujours choqué. Car enfin comment peut-il être

amoureux d'une fille, dont l'esprit lui paroît si méprisable? Ou comment, s'il l'aime à la fureur, ainsi qu'il l'assure, ne lui trouve-t-il pas beaucoup d'esprit? Que de Femmes de ma connoissance seroient à plaindre, si l'amour n'aveugloit les hommes sur la médiocrité de leur génie! D'ailleurs, quand il se pourroit que le Baron aimât véritablement Lucile, quoique persuadé de sa bêtise, il me semble qu'ayant intérêt de lui plaire, il ne devoit pas lui reprocher en termes formels sa stupidité. Si l'on a des *dehors trompeurs*, c'est surtout vis-à-vis de sa Maîtresse.

Le pere arrive de Bretagne. C'est un fort honnête-homme, mais qui a des manières un peu trop provinciales. Il comptoit sur le crédit de son gendre futur pour un Gouvernement plus honorable & plus lucratif que celui dont il étoit déjà pourvû. Il trouve que le Baron n'a pas fait le premier pas auprès du Ministre: bien plus, le logement qui lui étoit destiné, est occupé. Je n'aime pas que ce Monsieur de Forlis nous parle sans cesse de la faim & de la soif qui le dévorent, & qu'il finisse par demander

qu'on le loge dans la Salle à manger. Cependant, comme l'Auteur en fait un *Breton*, le trait peut passer. Voilà à peu près, Madame, le fond des deux premiers Actes.

Le Marquis a un entretien avec le Baron, & lui renouvelle ses craintes & ses doutes, que celui-ci détruit. On ne s'apperçoit pas de la prolixité de cette Scène, quoique dénuée d'action, tant les portraits & les moralités qu'elle contient sont ingénieusement exprimés ! Si je ne craignois d'allonger ma Lettre, je vous la mettrois en entier sous les yeux. Qu'il vous fuffit de sçavoir que l'*Homme du jour*, en s'y peignant lui-même, trace au naturel le caractère de bien des gens de la Cour & de la Ville, & que le Marquis oppose à ses faux principes les plus sages maximes sur la manie du jeu & sur la probité en affaires de cœur. Il ne doit cependant pas être fâché de la façon de penser du Baron, qui lui conseille de sacrifier l'amitié à l'amour. Aussi en profite-t-il pour conduire son intrigue à une heureuse fin. Il lui insinue qu'il voudroit faire tenir une Lettre à sa Maîtresse. L'*Homme du jour* en trouve

sur le champ le moyen. Il fait venir Lucile qui reçoit elle-même le billet. Le Baron lui recommande de le remettre à son amie. Il est un peu étonnant que ce Baron, homme d'esprit, prenne toujours le change, & tombe dans une continuelle méprise. Il me semble que le Marquis parle assez clairement de sa Maîtresse, pour faire naître au moins quelques soupçons à son Rival.

Forlis veut arrêter l'*Homme du jour*, prêt à partir, ayant besoin de lui pour parler au Ministre. Une Comtesse extravagante, modèle de bien d'autres, vient de son côté l'enlever pour le mener entendre un fameux Violon d'Italie. Il cède aux instances de la Comtesse. *Forlis* le suit, & lui voit perdre une grande somme au jeu. Après avoir fait des démarches inutiles pour trouver de l'argent, le Baron rentre. *Forlis* a pitié de sa situation. Il lui prête généreusement huit cens Louis. J'aurais voulu que dans ce moment il n'eût pas diminué le prix de ce bienfait, en pressant le Baron de solliciter pour son Gouvernement. L'*Homme du jour* lui promet de se trouver à six

heures précises, pour aller ensemble chez le Ministre.

Lucile vient lire la Lettre qu'elle a reçue du Marquis, & lui faire réponse sur le champ. Le Baron rentre, & ne peut concevoir en la voyant qu'elle ait l'esprit occupé :

Elle ne pense pas ; comment peut-elle écrire ?

Lucile l'apperçoit, & jette un cri de surprise. L'Homme du jour demande à voir le billet, elle le refuse ; enfin après bien des façons il le lui arrache. Il est enchanté de cette Lettre pleine d'esprit & de sentiment, & prend pour lui tout ce qu'elle contient. Il tombe aux genoux de sa Maîtresse, lui demande pardon de l'idée peu avantageuse qu'il avoit de son esprit ; & lui dit : *c'est moi qui suis vraiment un sot*. Il l'est effectivement dans cette occasion. Lucile charmée de son erreur, répond modestement à tous ses complimens. Le Marquis lui-même qui arrive, comprend que la Lettre étoit pour lui. Le Baron sort, & laisse le champ libre à son ri-

val. Il temoigne à la belle Lucile la crainte qu'il a que l'*Homme du jour* ne vienne à bout de lui plaire. Elle le rassure , en lui déclarant ses sentimens d'indifférence, de haine même pour le Baron :

Jugez combien il perd dans le fond de
mon ame ,

Par la comparaison que je fais de sa flamme

Avec le feu constant , tendre & respectueux
D'un amant jeune & sage , aimable & vertueux.

Vous possédez , Marquis, le mérite solide ;
Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;

Il ne songe qu'à plaire , & ne veut qu'éblouir :

Vous seul sçavez aimer & vous faire chérir.

De tout Paris son art veut faire la conquête :

A regner sur mon cœur votre gloire s'arrête.

Il est par ses dehors & par son entretien

Le Héros du grand monde, & vous êtes
le mien.

Ferlis arrive , dans l'espérance de

trouver le Baron qui lui avoit donné parole. Mais la folle Comtesse & une Duchesse indolente l'avoient enlevé. Le Marquis forme le dessein d'agir pour le gouvernement. Telle est la matière des troisième & quatrième Actes.

La Comtesse qui apprend que le Baron songe à se marier, le badine à ce sujet. Elle lui déclare qu'il est un homme noyé, s'il fait cette folie :

Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,

Fera votre épitaphe au lieu d'épithalame.

A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur; & les passans li-
ront :

Cy gît dans son hôtel, sans avoir rendu
l'ame,

Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

La place que *Forlis* briguoit est donnée à un autre. Il reproche à l'*Homme du jour* sa négligence. Le Marquis le détrompe, & lui annonce que par le crédit de son oncle il obtient le Gouvernement. *Forlis* n'en est pas moins outré des procédés du Baron, à qui il signifie qu'il ne doit plus

compter sur son amitié, ni sur l'espoir d'être son Gendre. L'Homme du jour lui fait entendre qu'il est aimé de Lucile; sur quoi le pere, plein de raison & de probité, lui promet de donner les mains à ce mariage, si sa fille a véritablement de l'inclination pour lui. On l'interroge; elle hésite à se déclarer, se contentant de dire qu'elle souhaite pour époux celui à qui s'adresse la lettre que garde le Baron. Il ne doute pas que ce ne soit lui-même. Mais la Comtesse, après l'avoir lûe, lui fait voir clairement qu'elle n'est pas pour lui. Lucile se trouble & le Marquis aussi. La Comtesse gage qu'il est l'Amant heureux; Lucile s'écrie: *Madame a deviné*; ce qui forme un des plus heureux dénouemens que je connoisse au Théâtre. La Pièce n'en seroit que plus parfaite, si l'Auteur avoit pû ménager les portraits, les maximes & les définitions qu'il prodigue un peu trop dans tous ses Ouvrages. Mais bien des gens lui pardonnent ses ingénieux détails en faveur des graces du stile. Je ne connois aucun Poëte dramatique qui verifie avec plus d'élégance & de naturel. Ses expressions sont choisies, sans être

être recherchées ; ses moralités fines , sans être métaphysiques ; son dialogue léger & rapide , sans être décousu. Je voudrois que M. de Boissy pût compter trois ou quatre Pièces dans le goût de ses *Dehors Trompeurs* , pour enhardir ses Partisans à le placer immédiatement après Molière & Regnard ; comme M. de Crébillon est après Corneille & Racine. On doit du moins rendre cette justice à notre Auteur , qu'il n'a jamais dénaturé la Comédie , ni donné de ces Drames hermaphrodites , qui participent des deux genres , sans le mérite de l'un ni de l'autre. Mais ce qui redouble mon estime pour lui , c'est qu'il a connu son talent , qu'il s'y est constamment attaché , sans avoir jamais risqué de téméraires incursions sur le territoire d'autrui.

Vous avez goûté , Madame , l'ingénieuse Pièce de Vers que je vous ai envoyée d'un agréable membre de la Faculté. En voici une nouvelle du même Auteur , dont je crois que l'idée ne vous plaira pas moins. C'est une *Épître* à Mlle de P*** , si digne d'être chantée pour les charmes de son esprit & de sa figure.

» Vous allez me regarder , Made-
 » moiselle , comme le plus ridicule de
 » tous les hommes, quand vous sçau-
 » rez que j'ai disposé de vous ainsi
 » que d'une maison , dont je serois
 » propriétaire. En un mot , je vous
 » ai louée. Avant que de vous mettre
 » en colére , sçachez quels sont les
 » Hôtes que je vous ai donnés.

Ces jours passés dans un bois écarté ,
 Où je vais quelque fois rêver à mes disgraces ,

Je trouvai la Vertu , Minervé & les trois
 Graces

Conduites par la Verité.

Ce spectacle attira ma curiosité ;
 Avec empressement je vole sur leurs tra-
 ces ,

Juste Ciel ? est-ce vous que je vois en ces
 lieux ,

Dis-je , en parlant à la Déesse ?

(Car nous autres gens du Permesse
 Nous parlons librement aux Dieux.)

Oui , c'est moi , dit Pallas ; le souverain
 des Cieux

Nous envoie ici-bas inspirer la sagesse ,
 Et corriger les mœurs des Mortels vicieux.

Te te trouve à propos ; tu peux nous être utile.

Depuis long-tems j'ai quitté cette Ville ;
Je ne m'y connois plus & crains de m'égarer :

Indique nous un domicile

Où toutes nous puissions ensemble demeurer.

J'ai votre affaire en main , répondis-je sur
l'heure ;

Vous connoissez la charmante P*** ;
Chez elle vous devez fixer votre demeure ;
Pour vous y recevoir tout est bien disposé.

Dans son cerveau Minerve & la Science
Pourront loger commodément ;
Elles y trouveront gens de leur connoissance ,

La Mémoire & le Jugement.

De la Vertu son cœur sera le temple :

Et c'est-là que tous les Mortels

Animés chaque jour par son puissant exemple ,

Viendront lui dresser des Autels.

C'est dans sa bouche , ô Verité fidelle ;
Que je veux vous placer : elle est formée ex-
près

Pour vous prêter une beauté nouvelle ,
Et faire mieux sentir vos traits.

Les Graces auront lieu de vanter leur fortune ;

Car de la tête aux pieds elles pourront choisir ,

Et pour se loger à plaisir ,

Elles rencontreront mille niches pour une.

La Déesse fut satisfaite de ce récit ;
quoique succinct , & m'a ordonné de
passer le Bail.

Belle P*** , j'ai fait le bail à vie ;

Et je me suis même engagé ,

Qu'il ne vous prendroit point envie

De leur donner jamais congé.

C'est demain , Madame , un grand
jour pour l'Architecte du *Temple du
Goût*. On doit jouer sur le magnifi-
que Théâtre de Versailles son *Temple
de la Gloire*. Ses Partisans se flattent
d'avance qu'on ne fera pas en droit
de rappeler à son sujet ce Vers de
Boileau :

Une chute toujours attire une autre chute.

Je suis , &c.

A Paris ce 26

Novembre 1745.

LETTRE XI.

LE fardeau que je me suis imposé est trop pénible, Madame, pour que je ne bronche pas quelquefois dans la carrière. Je n'ai qu'un trait de plume comme l'immortelle *Seigné*. Il n'est donc pas surprenant que dans des Lettres aussi rapidement écrites que les miennes il se glisse quelques négligences de stile & quelques fautes de langage. Quelques Critiques me les ont reprochées en général. Mais j'aurois voulu qu'ils me les eussent indiquées, afin de m'en corriger à l'avenir. Leurs remarques m'auroient fait pour le moins autant de plaisir que les éloges qu'ils ont daigné prodiguer à mes foibles essais. Vous me connoissez trop, Madame, pour me confondre avec ces Ecrivains sensibles & délicats qui s'effarouchent de la plus légère censure. Je suis si satisfaite, lorsqu'on m'honore assez pour relever mes défauts, que je ne conçois pas qu'un Auteur puisse s'offenser des critiques justes, ni même

des innocentes railleries qu'on fait de son Livre. Pourquoi tous les gens de Lettres ne pensent-ils pas aussi noblement que Monsieur de Cahusac, qui m'a remerciée en galant homme, de ce que je n'avois pas dit de son Ballet des *Fêtes de Polymnie* autant de mal que je pouvois en dire.

Lettre
de M.
Roy.

M. Roy, si célèbre par son talent Lyrique & par la glorieuse récompense de la Cour, a bien voulu lire mes premières Lettres, sur lesquelles même il a fait des réflexions qui méritent de vous être communiquées. C'est lui marquer ma reconnaissance & lui demander de nouveaux bienfaits, que de rendre publique l'ingenieuse missive qu'il s'est donné la peine de m'écrire.

M A D A M E,

» J'entre dans un âge, où il ne sied
» plus de se présenter aux Dames
» à titre de nouvelle connoissance.
» Aussi n'aurois-je pas osé m'annoncer
» à vous ; mais je dois vous remercier
» de l'envoi dont vous m'avez hono-

» ré. Vous me donnez même quel-
 » que confiance , quand vous déclara-
 » rez avec un courage au - dessus de
 » votre Sexe , que vous ne vous pi-
 » quez point de cet avantage passa-
 » ger que les Beautés veulent tou-
 » jours retenir & disputer au tems.
 » Vous m'épargnez donc le ridicu-
 » le d'écrire à une Hebé naissante.
 » Je crois encore appercevoir dans
 » votre stile la maturité & les cou-
 » leurs mâles qui appartiennent au
 » nôtre. Vous vous souvenez , Ma-
 » dame , du petit Héros de la *Métro-*
 » *manie* , qui sous le masque de la
 » Bretonne , idole de son cœur , dé-
 » couvre un homme fait & d'une
 » double majorité : surprise aussi risi-
 » ble que celle de Pan amoureux
 » d'Omphale , lorsque sous l'habit
 » de la Nymphé il trouve le robuste
 » Hercule. J'évite un pareil piège ;
 » vous m'avez indiqué votre Corres-
 » pondant : apparemment il ouvrira
 » ma Lettre en votre présence.

» Mais en me gratifiant de vos ai-
 » mables *Lettres* , vous m'ordonnez
 » de vous en dire mon avis. Mes Ju-
 » gemens n'ont point assez de poids
 » pour m'acquitter de votre présent.

„ Tels qu'ils font , je vous les offre ;
 „ ou plutôt je les soumetts à vos lu-
 „ mières. Il me paroît que l'adula-
 „ tion vous feroit mal fa cour.

„ Vous attachez d'abord les yeux
 „ du Lecteur sur un grand objet , &
 „ vous ne pouviez, Madame, réussir
 „ mieux à nous intéresser. Vous avez
 „ peint sous divers aspects le Doyen
 „ & le Chef de nos beaux Esprits,
 „ ses premières armes sous les Eten-
 „ darts de *Perrault*, l'ennemi de l'An-
 „ tiquité , sa seconde lutte qui fut sur
 „ la Scène Tragique. Je suis étonné ,
 „ que vous n'avez rien dit de son
 „ vol rapide vers les sciences publi-
 „ mes , auxquelles il s'est adonné
 „ sans renoncer tout-à-fait aux Muses
 „ galantes : transfuge en apparence,
 „ mais toujours citoyen du Parnasse.
 „ Vous pouviez nous montrer de loin
 „ son tombeau chargé d'instrumens
 „ de Mathématiques , & enjolivé
 „ de mirtes & de roses , de pannetie-
 „ res & de houlettes. Comment
 „ peindriez-vous une Coquette , qui
 „ élevée dans une école suspecte , au-
 „ roit , pour dépaïser , pris l'affiche
 „ & les occupations d'une Prude ,
 „ sans étouffer l'inclination favorite ,

„ & sous la clauté de s'y livrer à pe-
„ tit bruit ? Me préserve Apollon de
„ condamner un Auteur qui sçait con-
„ soler sa vieillesse avec les objets
„ qui ont charmé son adolescence !
„ Je ne veux point me faire par avan-
„ ce mon procès.

„ J'aurois souhaité, Madame, que
„ dans la balance où vous avez mis
„ *Aspar*, vous eussiez placé pour con-
„ trepoids l'Opéra de *Thetis & Pelée*,
„ qui consola le Public de la perte de
„ Quinault. N'oublions pas encore
„ qu'il a sçû prêter une langue au
„ Chimiste, au Géometre, à l'A-
„ stronome, au Botaniste ; qu'il
„ n'appartenoit qu'à lui d'éclairer les
„ matières les plus obscures, & d'at-
„ tacher de l'agrément à celles qui en
„ ont le moins.

„ Vous me dispenserez, Madame,
„ de faire autant de réflexions sur le
„ Portrait d'un second Illustre, tracé
„ dans une autre de vos Lettres.
„ Comme le zèle pour le Roi nous a
„ fait traiter les mêmes sujets, la
„ Convalescence, les Triomphes, le
„ mariage de M. le Dauphin, & que
„ sur le théâtre de la Cour cet Au-
„ teur remplit mon exercice quatri-

„ ennal , je dois plus que jamais gar-
 „ der le silence sur ses heureuses
 „ productions. Vous lui attribuez
 „ l'ambition d'envahir tout le terrain
 „ du Parnasse , de n'en souffrir aucun
 „ coin exempt de ses incursions : c'est
 „ dites-vous , l'Alexandre des Poë-
 „ tes. Un de ses plus affidés n'est pas
 „ aussi content que vous croyez de
 „ cette dénomination. Il a lû Boi-
 „ leau , qui appelle le Conquérant de
 „ l'Asie , l'écervelé , le fougueux
 „ *Langely* : or ce *Langely* étoit le fou
 „ de M. le Prince.

„ A l'égard de la Personne je ne la
 „ connois qu'avec le Parterre &
 „ les Loges , lorsqu'il s'est présen-
 „ té à découvert aux acclamations
 „ des Spectateurs ; je ne crois pas
 „ avoir eu de ma vie aucun entretien
 „ avec lui , & je ne sçai par quel ha-
 „ zard je ne l'ai jamais rencontré
 „ dans les maisons où j'ai quelque
 „ accès.

„ Vous marquez avec beaucoup
 „ de précision , Madame , les diffé-
 „ rences entre la correction du Des-
 „ sein , l'élégance & la légéreté du
 „ Pinceau. Mais les Peintres n'ont-
 „ ils pas chacun leur mérite ? L'éco-

» le de Venise brille par le coloris ,
» celle de Rome par le dessein , &
» toutes deux ont leur place chez les
» Amateurs. Horace pouffoit loin sa
» sévérité. Il vouloit dans la texture
» des Pièces une justesse qui paroît
» trop onéreuse à notre Siècle. Aussi
» s'en relâche-t-on volontiers. Eh !
» sans cet adoucissement qui voudroit
» écrire ? Si notre Horace rit du
» composé monstrueux de membres
» mal assortis , mais couverts d'un
» éclatant plumage , je sçai tels Lec-
» teurs qui regarderoient avec res-
» pe ct tel Poëte , prédit par Horace
» 2000 ans avant que de naître. La
» singularité ne manque pas de Par-
» tisans.

» Vous parlez , Madame , dans vo-
» tre troisième Lettre , d'un Auteur
» que l'on connoît dès la première
» vûe , & qu'on a toujours envie de
» revoir. Son caractère frappe. Ses
» ressources sont toujours nouvelles.
» Prodigue de saillies , doué d'une
» imagination vaste , d'un enjoue-
» ment de toutes les heures , sa con-
» versation est un feu d'artifice bien
» servi & sans interruption de lu-
» mières. J'étois présent à un entre-

» tien qu'il eut avec quelques Aca-
 » démiciens de nos amis. Il vouloit
 » devenir leur Confrère ; il ne ram-
 » poit point , il dominoit. Ses avan-
 » ces , loin d'être fades , étoient re-
 » levées de railleries. La scène fut
 » charmante pour les Spectateurs de-
 » s'intereffés. Il recherchoit l'Acadé-
 » mie avec un langage , moitié cajo-
 » lerie , moitié satire. Il en exaltoit
 » la dignité , il reprochoit les jettons.
 » Il justifioit sa déclaration par un
 » prétendu besoin. Le *Misanthrope* ,
 » qui pour ses pechés aime *Célimene* ,
 » n'est pas si réjouissant.

» Vous ne pouvez pas , Madame ;
 » refuser à sa verve le feu & l'effor ,
 » à ses expressions l'énergie , & à
 » tous ses ouvrages le caractère de
 » nouveauté. J'ai de tout mon cœur
 » applaudi à ses succès au Théâtre ,
 » & si j'en avois le crédit je le ferois
 » asseoir sur un des quarante trônes
 » du Bel-Esprit. Sa Harangue n'au-
 » roit pas le vice des redites , & je
 » l'attendrois comme un morceau
 » curieux.

» Vous êtes un peu en colére
 » contre le *Dithyrambe* ; mais votre
 » érudition vous a dû familiariser

» avec le terme & le genre . Le ridi-
» cule *Dithyrambe* est celui où l'en-
» thousiasme va jusqu'au délire , ou
» celui qui est totalement déplacé.
» Une Hymne *Dithyrambique* à la sa-
» ge Minerve seroit indécente. Mais
» elle est bien adressée à Bacchus ,
» & nous en avons une très- vive &
» très- raisonnable dans l'*Œdipe* de
» Sénèque ; elle commence par ces
» mots. »

Effusam redimite comam nutante corymbo:

» La miraculeuse naissance de Bac-
» chus , son éducation , ses voyages ,
» ses bienfaits , ses exploits , sa re-
» ception au Ciel , son culte , ses so-
» lemnités : tout y est placé & assorti
» sous un desordre apparent, avec des
» transitions inattendues , avec une
» variété infinie dans la mesure des
» Vers , enfin avec tout ce qui peut
» caractériser la joie & la liberté que
» Bacchus inspire. Indiquez, Mada-
» me , cette source à tout Auteur Ly-
» rique qui mettra des Bacchanales
» à l'Opéra. Pour moi je risquerois
» le *Dithyrambe* , & je m'efforce-
» rois de vous le faire agréer avec des
» précautions

» Vous paroissez souhaiter , Ma-
 » dame, qu'on fût plus réservé sur
 » l'impression des ouvrages Dra-
 » matiques, soit pour laisser toujours
 » un nouveau charme à la représen-
 » tation , soit pour sauver les Au-
 » teurs du danger de perdre sur le pa-
 » pier ce que leur a valu le prestige
 » de la Scène. Vous voulez, Mada-
 » me, que j'aie l'honneur de disputer
 » avec vous : voici donc mes objec-
 » tions. Les Auteurs du Théâtre
 » François, à la différence des Ly-
 » riques, à qui l'Edition n'appartient
 » point, sont en possession d'ajouter
 » le tribut des Libraires au produit
 » des bonnes Chambrées. Pourquoi
 » leur envier ce double droit acquis?
 » Le Public même, votre objet prin-
 » cipal, se plaindroit de votre sévé-
 » rité. Tel qui ne peut aller tous les
 » jours à la Comédie, est flatté de se
 » la donner le livre à la main. D'ail-
 » leurs, on juge plus sûrement dans le
 » cabinet, que dans le tumulte de
 » l'assemblée. Vous sentez, Mada-
 » me, combien le Public profiteroit
 » aux critiques judicieuses des ou-
 » vrages Dramatiques, soit à leur
 » naissance, soit à leur reprise, té-

„ moïn votre examen de *Penelope* :
„ examen si solide , qu'il est sans re-
„ plique. De pareilles observations
„ seroient autant d'exposés ou de mé-
„ moires sur lesquels l'Académie
„ pourroit statuer , pour former une
„ Poétique de notre Théâtre , qui est
„ attendue depuis le temps du Car-
„ dinal de Richelieu. Continuez ;
„ Madame , de remplir votre projet ;
„ évaluez le Genre & l'Art ; condui-
„ fez nos Ecrivains à la perfection.
„ Elle est le Rameau d'or , dont parle
„ Virgile. La branche résiste aux ef-
„ forts du vulgaire ; elle suit la main
„ de celui qui est né pour la cueillir.
„ Soyez la divine Prophétesse , qui
„ annonce leur sort aux génies privi-
„ légiés , & à ceux qui croient l'être :
„ excitez l'émulation ; détrompez la
„ présomption.

„ Je ne finirai point ma Réponse ;
„ sans vous féliciter sur votre atten-
„ tion à joindre l'éloge de la probité
„ à celui des écrits. C'est ainsi que
„ vous couronnez l'homme célèbre ;
„ dont vous avez mis le portrait à la
„ tête des autres. Ainsi pensoit Boi-
„ leau , qui avoit cultivé sa vertu par
„ une heureuse éducation & par un

„ commerce avec les plus illustres
 „ Magistrats , auxquels il tenoit par
 „ le sang ou par l'amitié.

Envain l'esprit est plein d'une noble vi-
 gueur :

Le vers se sent toujours des bassesses du
 cœur.

„ Que la Poësie soit donc distin-
 „ guée de ces talens vils auxquels
 „ on accorde l'odieuse dispense de
 „ mœurs , & dont la Societé s'amu-
 „ se , sans retour sur ceux qui les
 „ exercent. Ovide , tout voluptueux
 „ qu'il étoit , a prononcé pour l'al-
 „ liance éternelle du génie & de la
 „ sagesse :

Sed probitas magnos ingeniumque facit.

Je suis avec bien du respect , Ma-
 dame , Votre très-humble & très-
 obéissant Serviteur ROY.

Ce 8 Décembre 1745]

L E T T R E X I I .

LE même esprit de discorde qui Lettres d'un François. parmi nous defunit, Madame, les Médecins & les Chirurgiens, divise nos Auteurs & nos Libraires. L'intérêt est la source & l'ame de tous ces démêlés. Les Chirurgiens font fortune aux dépens des Membres de la Faculté. Les Libraires vivent des sottises ou des bons Ouvrages des Ecrivains. On en voit même qui mollement enfoncés dans un pompeux équipage, éclabouffent en passant l'infanterie des Auteurs qui les ont enrichis. Je ne crois pas que Messieurs les Médecins, pour se tirer d'affaire, prennent jamais le parti d'exercer la profession de Chirurgiens. Il s'en faut bien que les Auteurs s'assujettissent à ces fausses délicatesses. Quelques-uns d'entr'eux ont trouvé depuis quelque temps le moyen de se passer des Libraires, en vendant eux-mêmes leurs Ouvrages. Pour leur procurer un sûr débit, ils ont eu recours à un artifice innocent. C'est d'en placer un certain nombre d'Exemplaires chez

des hommes & des femmes de condition ou d'un autre état, qui veulent bien se prêter aux projets de fortune d'un indigent Citoyen du Parnasse. Leurs maisons étant le rendez-vous de la meilleure compagnie de Paris, ils en font acheter à tous ceux qui leur rendent visite; enforte que par la généreuse médiation de ses amis & des amis de ses amis, un Auteur voit prospérer son Livre, qui sans doute auroit languï dans la poudreuse arriere-boutique d'un mal-à-droit Libraire. Eh ! comment résister aux sollicitations d'une jolie femme, qui parée de toutes ses graces, vous persécute galamment, & vous fait une douce violence pour vous munir d'un Exemplaire. Il est vrai que les grands hommes du dernier siècle & de celui-ci n'ont jamais employé ces petites ruses. Mais le ridicule orgueil produisoit en eux ce dédain. Les modernes écrivains que j'ai en vûë font bien plus estimables d'en user comme je viens de le dire. C'est en même tems un hommage qu'ils rendent au pouvoir de nos charmes, & un témoignage de leur foiblesse. On doit toujours tenir compte à un Auteur de l'aveu de modestie qui lui

échape , public ou tacite. D'ailleurs , si le Livre dont nous nous chargeons a du succès , nous en partageons infailliblement la gloire avec l'Ecrivain ; au lieu que s'il est sifflé , j'aime à me persuader que la honte est pour lui seul.

Les *Lettres d'un François* sur la Nation Angloise, par M. l'Abbé *Le Blanc*, n'ont été communiquées au public que par cette charmante voye. J'en ai vendu pour ma part une cinquantaine d'exemplaires. Jugez du nombre qu'en auront débité des femmes aimables, si propres à donner du prix à un Ouvrage tel que celui ci. J'en connois qui ont la gloire d'en avoir fait prendre jusqu'à trois Exemplaires à un seul homme , au risque de les lui faire garder toute sa vie. Il faut convenir , Madame , que le Public est trop injuste. Je ne sçai ce que l'Abbé *Le Blanc* lui a fait , si ce n'est de mechans Vers & de mauvaise Prose. Mais de bonne-foi est ce un titre pour ne pas estimer un citoyen ? Il est si doux, si poli, si modeste, que charitablement on devoit oublier qu'il est Auteur. Après tout , ses *Lettres* qu'on décrie tant , sont-elles donc si pitoyables ? Il est vrai qu'il

ne nous apprend presque rien de nouveau ; que par mégarde il est tombé dans une foule de contradictions ; que quelques faits ignorés qu'il avance sont convaincus de fausseté , & que son stile n'a pas cette délicatesse & cette légereté que nous exigeons aussi avec trop de rigueur. Mais en revanche , c'est un Ouvrage solide & des plus solides. Le sens commun , dépouillé de tous les frivoles ornemens qui l'étouffent quelquefois , y brille de son propre éclat. Faut-il que la raison soit toujours assaisonnée pour nous plaire ; & l'Abbé *Le Blanc* a-t-il tort de lui rendre sa simplicité primitive ? C'est l'idée avantageuse qu'il a de ses Lecteurs , qui lui a fait présumer que la vérité toute nuë trouveroit grace à leurs yeux. On ne peut nier encore qu'il n'y ait dans ses Lettres quelques anecdotes , dont un Lecteur curieux est charmé de rafraîchir sa mémoire. Il y a de plus un si grand nombre de passages de Sénèque , de Montagne , de Charon & de Bayle , qu'on ne peut que gagner à la lecture de ces trois Volumes.

Quelques personnes ont dit fort méchamment , que si l'Abbé *Le Blanc*

eût été le premier François qui eût écrit sur les Anglois , MM. de *Muralt* & de *Voltaire* n'auroient pas été accusés de témérité , en traitant après lui la même matiere , mais qu'il étoit singulier que ces deux illustres Ecrivains ayant pris les devants , notre Abbé n'eût pas laissé de hazarder ses réflexions. Jusqu'ou ne va pas la malignité humaine ! Parce que parmi ces Lettres , il y en a quelques-unes à M. le Duc de Nivernois , à M. de Crébillon pere , à M. le Président de Montesquieu , & à d'autres personnes d'un merite distingué , des gens de mauvaise humeur se sont imaginé voir *Bavius* adressant des Lettres aux *Horaces* , aux *Ovides* & aux *Virgiles* : Au reste , Madame , le plus grand nombre de ceux à qui l'Abbé *Le Blanc* a eu l'honneur d'écrire , sont *Académiciens* ou destinés à l'être. Ainsi il n'y a point de missives pour MM. des Fontaines , Roi , Piron , Racine , de Boissy , le Franc , Prévot , La Bletterie : ils ne sont , ni ne seront de l'Académie.

Il ne m'est pas possible , Madame , d'entrer dans de grands détails sur l'ouvrage de notre Abbé. Je me con-

tenterai de vous en citer quelques traits, pour vous en faire saisir l'esprit & le caractère. Encore me bornerai-je aujourd'hui au premier Volume. Je n'ai pas toujours des Livres de cette espèce sous la main. L'interêt de votre amusement exige que je ménage la matière, & qu'en habile œconome je la prolonge autant que je pourrai. L'Auteur, qui durant trois mois qu'il a vécu à Londres, a profondément étudié les Anglois, promène sa plume sur leurs usages, leurs mœurs, leurs habillemens, sur la forme de leur gouvernement, sur leur littérature, & sur mille autres objets qui l'ont frappé. Dans sa cinquième Lettre il nous dit, qu'en Angleterre comme ailleurs, *il est du peuple dans tous les états*. Je le crois aisément, & surtout parmi les Auteurs, je le parierois. Sur ce que M. Adisson a mis *Gui Patin* au rang de nos bons Ecrivains, l'Abbé *Le Blanc* entre dans une noble fureur, & nous assure que *Gui Patin est tombé parmi nous dans un juste mépris*. Cependant tous les Sçavans & les beaux-esprits de son tems, particulier ment le Pere *Petau*, en faisoient un cas singulier. M. de Fonte-

nelle lui-même parle avec distinction de ce Médecin Philosophe dans l'éloge de M. *Dotart*. Des méchans diront encore , qu'il est tout simple que l'Abbé *Le Blanc* méprise ce que le Pere *Petau* , MM. *Adisson* & de *Fontenelle* estiment.

Il dit des Dames Angloises, » qu'elles ne reçoivent aucune des modes » qui peuvent le *moindrement* blesser » la modestie. » *Le moindrement* ! le beau mot de nouvelle fabrique ! Quel génie ne suppose-t-il pas dans l'inventeur ! L'Académie ne manquera pas sans doute d'incorporer le pere dans son sein, & l'enfant dans son Dictionnaire. Mais ce mot, tout divin qu'il est, n'est encore rien en comparaison des jolies choses que l'aimable Abbé *Le Blanc* prodigue dans sa septième Lettre. Avec quelle délicatesse de pinceau , avec quel enjouement il trace les ridicules de nos petits-Maîtres. « A » Paris, dit-il, un petit-Maître, qui » n'est pas tout-à-fait un homme, suffit » pour faire remuer à une douzaine de » nos belles tout à la fois ce gentil instrument . . . » Oh ! devinez quel est ce gentil instrument : c'est l'instrument qu'on appelle la langue.

Je serois assez flattée de ce que l'Auteur dit du commerce des femmes, qu'il polit & qu'il adoucit les mœurs, & que par l'habitude que prennent les hommes de chercher à nous plaire, ils acquièrent un ton qui plaît également à l'un & à l'autre sexe. Mais malheureusement quelques lignes plus bas, il avance que les jeunes gens que nous formons sont quittes à bon marché, lorsqu'ils ne contractent avec nous que des ridicules. Le petit ingrat ! Nous traiter ainsi, après les services que nous lui avons rendus ! Je suis bien piquée de ce procédé, & j'aurois envie de lui répondre que si nous avons quelque ridicule, c'est celui de vanter & de débiter de ridicules Ouvrages.

» On n'est plus étonné, dit-il dans
 » sa huitième Lettre, de voir des en-
 » fans de dix ans danser sur des théâ-
 » tres ou jouer de quelques instru-
 » mens ; on ne doit pas l'être davan-
 » tage d'en voir d'autres de même
 » âge résoudre des problêmes. « C'est
 à M. Clairault, de l'Académie des
 Sciences, à refuter ce hardi paradoxe ; sa gloire y est intéressée. Voici
 la

la conclusion que l'Abbé *le Blanc* en tire : » Dussions-nous paroître téméraires à ceux-mêmes que nous voulons éclairer , osons de près examiner la plûpart de ces hommes qui nous paroissent si grands : ils ne se sont peut-être tellement élevés au dessus des autres, que parce qu'ils ont été plus laborieux. La nature est plus égale qu'on ne se l'imagine dans le partage de ses dons. Le travail fait souvent toute la différence qui se trouve entre l'homme d'esprit & le grand homme. » Ainsi M. de Voltaire & l'Abbé *le Blanc* (car celui-ci est *homme d'esprit*) sont nés avec le même génie & les mêmes talens. Toute la différence, est que M. de Voltaire travaille, & que l'Abbé *le Blanc* est sans doute paresseux.

Notre Auteur dit dans une autre Lettre. » Qu'à l'exemple des femmes jalouses de leur beauté, qui ont soin de se choisir des compagnes, dont la laideur puisse faire valoir davantage leurs attraits, ceux qu'on appelle beaux-esprits, ont eux-mêmes cette sorte de coquetterie : ils ont communément à leur suite un sot, qu'ils appellent leur ami, & qui

» n'est que leur complaisant. » C'est peut-être par esprit de coquetterie que l'Académie Française fait souvent des choix qui étonnent le Public. Quoiqu'il en soit, l'Abbé *le Blanc* est ami de MM. *de la Chaussée*, *Duclos* & *Crébillon* fils.

Sa Lettre dix-neuvième roule sur la gayeté, dont il exalte les charmes. Il en fait l'apologie; il la recommande à tout le monde. Il me semble voir Sénèque prêcher la pauvreté au sein des richesses. L'Auteur n'appelle point gayeté les plaisanteries qu'on fait sur les ridicules, & il adopte la pensée d'un de nos Ecrivains qui a dit, que celui qui par un bon mot accable son homme, ne mérite guère plus de louanges que celui qui le tue à coups de pistolet. Cependant l'Abbé *le Blanc* avoit dit dans une autre Lettre, que *celui qui attaque les ridicules de son siècle, est un Citoyen vertueux qui combat pour la cause publique*. Qu'il s'accorde donc avec lui-même : pour moi je m'en tiens à ce dernier axiome, & je crois véritablement *combattre pour la cause publique*, en attaquant les ridicules des Auteurs. Dussai-je *les tuer à coups de pistolet*, il me paroît nécessaire de les

sacrifier à l'intérêt de la société.

Vous voyez, Madame, que dans ces Lettres non-seulement il est question des Anglois, mais aussi des François, dont les mœurs contrastent avec celles des Anglois. L'Auteur en fait à chaque instant le parallèle; en sorte que son Livre peut-être regardé comme une satyre de ce Pays-ci par les Anglois eux-mêmes. A l'égard des faits qui y sont répandus, en voici un qui me paroît assez singulier. Une Angloise a-t-elle envie d'épouser un jeune homme qu'elle n'est pas à portée de voir? Elle lui en fait faire la proposition sans autre détour. Une autre fois elle aura pris du goût pour quelqu'un qu'elle aura vû dans une promenade ou dans une Eglise. Si elle ne sçait où le retrouver, elle lui fera l'aveu de sa passion dans les Gazettes, le peindra de la tête aux pieds, afin qu'il puisse se reconnoître, & lui enseignera les moyens de la revoir. L'Abbé *le Blanc* cite un de ces papiers publics, où se trouve l'avertissement suivant :

» Ceci est pour donner avis à qui il
» appartiendra, qu'une Veuve d'entre
» trente & quarante ans, dont la con-
» dition est honnête & les biens assez

» considérables , d'une constitution
» forte, quoique blonde, & pour la
» figure, du moins passable, veut dans
» le courant du mois rendre possesseur
» de sa personne & de ses biens, en
» qualité de vrai & légitime & mari,
» un homme en qui se trouvent les
» qualités suivantes : 1°. On veut qu'il
» soit d'un âge mûr ; c'est-à-dire,
» d'entre vingt & vingt-cinq ans. 2°.
» Qu'il soit d'un bon tempéramment,
» qui n'ait point été altéré par la dé-
» bauche, & qui ne soit sujet ni aux
» vapeurs, ni à aucune autre affection
» mélancolique ou maladie de la ratte.
» 3°. Qu'il soit de poil brun & d'une
» taille moyenne ; on a des raisons pour
» ne pas vouloir d'un homme trop
» grand, & l'on croit qu'il ne faut pas
» toujours se fier aux petits. Pour le
» visage, on se contente qu'il ne soit
» pas difforme ; mais on ne veut point
» absolument d'Adonis, parce qu'on
» ne veut un mari que pour soi. 4°. A
» l'égard des biens, on ne lui en de-
» mande point, pourvû qu'il ait toutes
» les autres qualités requises. On
» n'exige pas même qu'il ait voyagé
» en France, si d'ailleurs il a été bien
» élevé, s'il est doux, complaisant &

» ſçait comme on doit vivre avec les
» femmes. Toutes chofes égales ce-
» pendant , s'il s'en trouvoit quel-
» qu'un qui eût vécu deux ans à Paris ,
» il auroit la préférence. Ceux qui au-
» ront quelques prétentions , n'auront
» qu'à écrire leurs noms & celui des
» perſonnes , auprès deſquelles on
» pourra ſ'informer de leurs qualités ,
» dans un billet cacheté, adreſſé ſous
» double enveloppe à M. *Tomp-Son*
» *Banquier*. On avertit tout Eccléſiaſ-
» tique , quelque jeune & quelque
» prévenu de ſa figure qu'il puiſſe
» être , de ne prendre pas cette peine.
» Ceux de cette robe ſont exclus du
» concours , à cauſe de la triſteſſe qu'ils
» répandent toujours dans les famil-
» les. » Il n'y a perſonne , qui à l'af-
» pect de cet avertiſſement , ne voye
d'abord que c'eſt un jeu d'eſprit & le
fruit badin d'une imagination oifive.
Nous en avons vûs ici dans le même
goût , & ſans remonter plus haut ,
l'hyver dernier il courut un petit pa-
pier manuſcrit , où l'on enſeignoit la
demeure d'une prétendue veuve , âgée
de dix-huit ans. Le portrait de la bel-
le , l'heure à laquelle elle étoit viſible ,
le prix auquel elle avoit mis ſes char-

mes : rien n'y étoit oublié. Il étoit réservé à notre bon Abbé de prendre de pareilles plaifanteries à la lettre. Peut-être que s'il n'eût pas été Ecclésiastique, il auroit envoyé son nom & ses brillantes qualités chez M. *Tompson*. Mais admirez, Madame, la judicieuse réflexion qu'il fait à ce sujet :

» Ne condamnons point, dit-il, les
 » mœurs de nos voisins. Si notre po-
 » lice permettoit de donner de pareils
 » avis au Public, combien de femmes
 » profiteroient de cette voye ? Com-
 » bien trouveroit-on à Paris d'*Ecri-
 » vains assez bas*, pour se faire les entre-
 » metteurs de pareilles négociations. »

Je ne vois pas qu'il y eût de la *bassesse* à s'entremettre pour des mariages légitimes. L'Abbé *le Blanc* lui-même a commencé par nous avertir, qu'il ne falloit point condamner les mœurs de nos voisins. Il ne les trouve donc pas condamnables.

L'Auteur dans sa vingt-cinquième Lettre, parle des souscriptions si communes en Angleterre, & prétend qu'elles avilissent les Auteurs. » Au-
 » tant, dit-il, elles flattent l'amour-
 » propre des Grands qui se distinguent
 » par leurs libéralités, autant elles

» mortifient celui de l'Auteur qui les
» reçoit, à moins qu'il n'ait le malheur
» d'avoir *les sentimens bas* Il faut
» qu'une jolie femme mette pour lui
» à contribution toute la Cour. Quoi
» de plus humiliant que de faire soi-
» même une pareille quête ! Et ne
» l'est-il pas presque autant de la devoir
» à un autre ! » Est-ce donc l'Abbé *le Blanc*,
direz-vous, qui parle ainsi ?
Oui, Madame, c'est lui-même. Il se
condamne, comme vous voyez avec
bien de la rigueur. Pour moi, je n'ai
garde de lui croire des *sentimens bas*.
Cependant nous avons *quêté* pour lui.

Les vapeurs, maladie réelle que
notre Abbé est heureux de ne pas con-
noître, sont l'objet de ses ingénieuses
plaisanteries. » Tous les états, dit-il,
» tous les rangs en sont infectés ; du
» Courtisan, elles ont gagné jusqu'au
» Bourgeois, & du bel-esprit jusqu'au
» Libraire. » Si l'on doit excuser les
vapeurs, c'est en vérité dans les Li-
braires. Ils sont environnés de tant de
Livres, si capables d'en donner ! Je
ne pousserai pas plus loin, Madame,
cet examen du premier Volume de
l'Abbé *le Blanc* : il m'en sçaura gré,
j'en suis sûr.

Mort de M. Fourmont. La Nation des Erudits regrette beaucoup, Madame, M. *Fourmont* l'aîné, mort à Paris le 18 Décembre dernier. Il étoit Professeur Royal en Langue Arabe, Interprête & Sous-Bibliothécaire du Roi dans les Langues Orientales, Pensionnaire de l'Académie des Inscriptions & belles-Lettres, Membre des Sociétés Royales de Londres & de Berlin, & Secrétaire ordinaire de Monseigneur le Duc d'Orléans.

Que de titres brillans que la tombe dévore!

M. *Fourmont*, doué d'un talent & d'un courage peu communs, a passé toute sa vie à écrire sur les Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Rabbinique, Samaritaine, Thalmudique, Arabe, Ethiopienne, Cophte, Turque, Persanne, Armenienne, Thibetienne, Allemande, Italienne & Chinoise. Cette dernière surtout l'a extrêmement occupé. Elle étoit en quelque sorte sa passion favorite. Quelle perte pour les Chinois, qui avoient trouvé dans ce Sçavant un ardent Apologiste de leurs usages, un infatigable Inter-

prête de leurs pensées, un adorateur jaloux de tout ce qui portoit leur empreinte ! Il regardoit Paris comme un hameau au prix de Peking ; & les immortels écrits des siècles d'Auguste & de Louis XIV, n'étoient rien à ses yeux en comparaison de la littérature Chinoise.

Le nombre de ses Manuscrits est immense. Mais comme il fut toujours assez malheureux pour ne point trouver de Libraires qui voulussent se charger de les donner au Public, il prit en 1731 le parti d'en composer le Catalogue, qui forme un Volume in-12. imprimé à Amsterdam. Il y a dans cette liste des traits singuliers & des anecdotes réjouissantes. On y voit que M. Fourmont, ayant porté à un Censeur Royal la traduction latine du Commentaire d'un Rabbin sur l'*Ecclésiaste*, ce Censeur lui dit bonnement que ces sortes d'études n'étoient plus du goût de ce Pays-ci, & qu'il feroit beaucoup mieux de composer des Romans. Le Catalogue commence par les Dissertations lûes à l'Académie des Belles-Lettres. Il y en a vingt-huit sur différentes matières. Mais il paroît que l'Académie n'a

pas eu une idée bien sublime de la vaste érudition de notre Professeur : à peine a-t-elle daigné admettre dans ses Mémoires des extraits de quelques Dissertations. La Grammaire Chinoise, plusieurs Dictionnaires Chinois, surtout le Dictionnaire par clefs, occupent le premier rang dans ce Catalogue.

Je suis, &c.

A Paris, ce 17
Janvier 1746.

L E T T R E X I I I .

Le
Tem-
ple de
laGloi-
re.

CE n'est pas seulement, Madame; par l'élévation de son génie que Corneille a mérité le surnom de Grand. La droiture & la noble simplicité de son cœur, sa modestie, compagne ordinaire du vrai mérite, son aversion pour les vils manéges, son indifférence pour les honneurs & les bienfaits de la Cour, son attachement à la Religion, son zèle aussi vif que sincère pour le progrès des Lettres :

Tout concouroit dans sa personne à lui acquérir ce titre glorieux. Il étoit si jaloux de la perfection de son art, qu'il lui sacrifioit jusqu'à son amour propre : effort sublime dans tout homme, particulièrement dans un Auteur. Ce Poëte, le seul digne peut-être de remplir l'étendue de ce nom, se citoit au tribunal de sa propre raison, & se jugeoit avec toute la rigueur, dont auroit pû s'armer l'envieuse rivalité. Il imprimoit à la tête de ses Ouvrages, & découvroit au Public les fautes qui lui étoient échapées, soit dans le dessein, soit dans l'exécution. Qu'il seroit heureux, pour le maintien du bon goût, que tous les Auteurs célèbres eussent le desintéressement & la bonne foi de Corneille ! Il ne manque aux talens de M. de Voltaire, que de rendre ce service important à la Littérature. Si au lieu de songer à de nouvelles productions, il prenoit la peine de revoir ses premiers enfans avec un œil sévère, & d'en relever héroïquement les défauts, n'auroit-il pas assez d'occupation pour le reste de sa vie ? En attendant qu'il se détermine à ce noble travail, je vais risquer mon sentiment sur son *Temple de la Gloire*, re-

présenté d'abord à la Cour, ensuite à la Ville, avec le même succès. L'estime singulière que j'ai conçue depuis long-tems pour cet illustre Ecrivain m'inspirera dans cet examen autant d'indulgence, que l'amour paternel pourroit lui en donner à lui-même, s'il entreprenoit de se critiquer.

Il y a quelques années, Madame, qu'on joua sur le Théâtre de la Foire un Opéra comique, dont la fiction étoit ingénieuse. Il s'y agissoit aussi de *la Gloire*, qui avoit fait publier qu'elle vouloit se marier, & que les Aspirans pouvoient se présenter. Parmi le grand nombre d'adorateurs de toute sorte de professions, qui venoient rendre hommage à ses attraits, le rôle qui parut le plus plaisant fut celui d'un Monsieur *Prônevers*, qui s'annonçoit pour l'Éphestion de l'Alexandre des Poètes. Il vouloit épouser *la Gloire*, au nom de son maître, dont il étoit l'Ambassadeur. La Déesse rassemblait ses Amans à la fin de la Pièce, & leur déclaroit que son cœur ne panchoit pour aucun d'eux, mais qu'elle donneroit sa main à celui qui voudroit d'elle, après qu'elle auroit ôté son masque. Il se trouvoit que sous le masque c'étoit la

Folie. Tous les ioupirans dispa-rois-soient, & la pauvre *Gloire* restoit sans époux.

Le Temple de la Gloire est fondé à peu de chose près sur la même idée. La différence consiste en ce que l'Au-teur lui donne en quelque sorte un mari, sans faire sentir, comme vous jugez bien, qu'il prend pour femme la *Folie*. *Trajan* est cet heureux mor-tel que la *Gloire* admet à l'honneur de sa couche, & qu'elle introduit dans son *Temple*. Il n'a que deux concur-rens, *Bélus* & *Bacchus*, qui sont dure-ment éconduits.

Dans le Prologue, qui est honoré du titre de *premier Aëte*, l'Envie & ses suivans paroissent une torche à la main. Son antre se découvre entre le *Temple de la Gloire* & le séjour des Muses. On ne peut qu'applaudir en général à cette belle invention; mais je crains qu'on ne trouve cette caver-ne de l'Envie assez mal placée pro-che de ce Temple, tel qu'il est bâti par M. de Voltaire. Quoiqu'il en soit, le début du Monstre est admirable. La force de la Musique répond au sublime fracas des paroles. Apollon vient pour désarmer l'Envie. Le Spec-

tateur est heureusement prévenu de son arrivée. Par les Vers qu'il débite, on ne l'auroit jamais soupçonné d'être le Dieu de la Poësie.

Que du bonheur du monde il soit infortuné :

C'est ainsi qu'il parle du Démon de l'Envie, qu'on enchaîne aux pieds de la Gloire.

Le second Acte offre à nos yeux *Lidie*, Amante de *Bélus*, sans en être aimée. Elle se console de ses rigueurs par ces Vers :

Oui, parmi ces Bergers aux Muses consacrés,
Loin d'un Tiran superbe & d'un Amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes sens déchirés.

Cette expression de *sens déchirés* a révolté quelques auditeurs délicats. Je ne crois pas en effet qu'on puisse l'appliquer à tous les *sens* : mais elle convient à celui de l'ouïe ; car ne dit-on pas tous les jours, ces Vers durs & escarpés, ces sons difficiles & travaillés en pure perte *déchirent* les oreilles ? *Lidie* se flatte que *Bélus* ne pourra

soutenir sa présence sans rougir. Sa
Confidente l'en defabuse par cette
belle maxime :

Les Tirans ne rougissent pas.

Bélus paroît, entouré de ses Guerriers:
Il est sur un trône porté par huit Rois
enchaînés. On ne conçoit pas trop
comment des Rois *enchaînés*, sans dou-
te par les pieds & par les mains, peu-
vent être les porteurs de *Bélus*. *Lidie*
veut lui reprocher ses cruautés, qu'il
justifie ainsi :

Ne condamnez point mes exploits,
Quand on veut se rendre le maître,
On est, malgré soi, quelquefois,
Plus cruel qu'on ne voudroit être.

Un des Partisans du poëte ordinaire
de la Cour, a heureusement parodié
ce quatrain :

Quand du Quinault moderne on usurpe les
droits,
Et qu'on veut se rendre le maître ;
On est, malgré soi, quelquefois
Plus mauvais qu'on ne voudroit être.

Bélus est renvoyé par Apollon au Temple de la fureur. Le Dieu des Vers est ici érigé en Suisse du Temple de la Gloire. Il y a bien de l'adresse à lui avoir donné ce noble emploi. N'est-ce pas faire entendre clairement, que ce sont les Poètes qui distribuent la gloire & les passe-ports pour l'immortalité? Le beau Poème de Fontenoy en est un exemple.

Ce que je trouve de plus blamable dans cet Acte, est que la vérité historique y est étrangement blessée. L'Auteur représente *Bélus* comme un Monarque cruel, l'effroi de ses sujets & le fleau de l'humanité; tandis que c'étoit un des meilleurs Rois qui eussent gouverné l'Assyrie, l'inventeur de plusieurs arts utiles à la Société, l'amour & les délices de ses Peuples, qui même lui décernerent des honneurs divins. Eh, qu'a fait ce bon Prince à M. de Voltaire, pour en être si cruellement maltraité! Au reste, ses mânes ne murmureront point contre cette injustice. Le Temple réel, que les Historiens assurent qu'on lui bâtit après sa mort à Babylone, doit le consoler d'être chassé du Temple imaginaire de notre Poète.

On ne s'attendoit guère à voir *Bacchus* figurer dans ce Ballet, dont il forme la troisième entrée. N'admirez-vous pas, Madame, cet heureux mélange des Dieux de la Fable & des Héros de l'Histoire ? Il y a là-dessous quelque fine Allégorie, qui échappe à notre intelligence. Attendez ; je crois l'avoir pénétrée. Le but de l'Auteur ne seroit-il pas de nous apprendre, que quoiqu'un Mortel soit regardé comme un Dieu, il n'en est pas pour cela plus digne d'être admis au Temple de la Gloire ? Mais non, je me trompe : seroit-il probable que M. de Voltaire eût été assez mal adroit pour s'en exclure lui-même ?

Bacchus, après avoir dit beaucoup de douceurs à *Erigone*, apperçoit un Temple solitaire ; il demande fort à propos ce que c'est : on lui répond que c'est le *Temple de la Gloire*. Sa Maîtresse ajoute :

L'Amour seul me guidoit sur cet heureux rivage ;

Mais on peut détourner ses pas,
Quand la Gloire est sur le passage.

J'aime assez le caractère sensé de cet-

te Erigone , qui fait un voyage exprès au Temple de l'Amour , & qui ne veut de celui de la Gloire , qu'autant qu'il se trouve sur sa route. Nos Erigones modernes pensent bien de même. Le Grand Prêtre repousse *Bacchus* , en lui débitant cette grande maxime :

Il est une vaste distance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

Proposition incontestable , dont nous avons pourtant besoin pour distinguer la célébrité des *Mirivis* & des *Cartouches* , de celle des *Alexandres* & des *Césars* , & les noms connus des derniers Lyriques , des noms glorieux des *Quinaults* , des *la Mothes* & des *Roys*.

Plautine , Maîtresse de *Trajan* , ouvre le quatrième Acte par ces belles paroles :

Revien , divin *Trajan* , vainqueur doux & terrible :

Le monde est mon Rival ; tous les cœurs sont à toi.

Junie, sa Suivante, lui annonce une bonne nouvelle :

Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paroître.

Trajan paroît en effet. Mais pour bien des raisons, autant valoit qu'il ne vînt pas sitôt :

Je reviens un moment *pour* m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand *Mars* m'appelle,
D'être Empereur de Rome & d'être votre Epoux.

Trajan quitte donc *Plautine*, & va combattre les ennemis. L'affaire est décidée en un clin d'œil. Il revient avec six Rois enchainés, à qui son grand cœur pardonne. La Gloire descend d'un vol précipité, & lui pose la couronne sur la tête. Il entre dans son Temple, qui se métamorphose tout-à coup en *Temple du bonheur*, imaginé pour servir d'épilogue ou de cinquième Acte. Une Romaine y chante cette ariette :

Le Printems volage ,
 L'Eté plein d'ardeur ,
 L'Automne plus sage,
 Raison , badinage,
 Retraite, grandeur ;
 Tout rang , tout Sexe , tout âge
 Doit aspirer au bonheur.

Sentez-vous, Madame, la délicatesse & la construction régulière de ces petits Vers ? Je suis au desespoir que dans l'énumération des Saisons le Poëte ait oublié l'hyver. Mais quelle finesse dans ces quatre substantifs, *raison*, *badinage*, *retraite*, *grandeur* ! *badinage* désigne sans doute le printemps, *raison* l'été, *grandeur* l'automne, *retraite* l'hyver. Quelle foule de pensées renfermées en quatre mots ! Admirez encore l'harmonie Lyrique de ce Vers :

Tout rang , tout Sexe , tout âge.

Il a paru si beau au Musicien, qu'il a cru ne pouvoir se dispenser d'en faire un Chœur.

Qu'on ne dise donc plus que les paroles de ce Ballet sont d'autant plus

consolantes pour M. de Cahusac, qu'elles viennent du premier génie du siècle. Quand même elles seroient indignes de M. de Voltaire, n'a-t-il donc pas la prérogative des Héros, qui par la multitude de leurs hauts faits, ont acquis le droit de faillir ? Quoique notre Poëte ne soit pas encore introduit dans le Temple privilégié des immortels Beaux-Esprits, ses succès brillans & ses nombreux lauriers lui donnent assurément le droit de faire désormais de mauvais Ouvrages. On sçait d'ailleurs qu'il n'a jamais été heureux dans la structure de ses *Temples*. Je lui en connois quatre ; sçavoir, les Temples du *Gôût*, de la *Gloire*, du *Bonheur* & de l'*Amitié*. Le dessein de ce dernier est plus régulier ; l'architecture en est même légère & délicate. Si j'osois, je proposerois à l'Auteur d'en construire un cinquième, le *Temple de l'Amour propre*. Il est vrai que cette idée a déjà été employée dans un petit Roman, dont j'ai oublié le nom : mais qu'importe ; ce ne seroit pas là un obstacle pour M. de Voltaire.

Je me rappelle confusément que la Fée qui veilloit à l'éducation d'un

jeune Prince , conduisoit son élève dans ce Temple , qui paroissoit toujours bâti dans le goût que l'auroit fait construire celui même qui le contemploit. On feignoit que la statue de l'Amour-Propre étoit placée au fond du Temple , & qu'elle représentoit exactement les vertus, les talens , & les succès dont chaque Spectateur se croyoit pourvû. Un Géomètre , par exemple , qui , après avoir travaillé long-tems sur la figure de la terre , venoit enfin de la trouver quarrée , voyoit dans la statue de l'amour propre son système si clairement démontré , qu'il ne doutoit pas que tout le monde n'en convint. Un Poète disoit tout haut que ce Temple ne retentissoit que de sa gloire , & n'étoit paré que de ses lauriers. Il faisoit remarquer aux assistans les Sciences abstraites sur lesquelles il avoit écrit avec la plus grande facilité , sans leur avoir jamais accordé que des momens dérobés à ses plaisirs , ou à ses autres occupations. Il exaltoit sur tout une Histoire , où l'exaëtitude des faits répondoit à la bonté du stile. Il n'avoit garde d'oublier ses brillants portraits , le tour

heureux de ses expressions , l'ordre & le plan judicieux de ses pièces de Théâtre. Enfin , il faisoit entendre , avec une confiance fort humiliante pour ceux qui l'entouroient , que son esprit contenoit tous les esprits. Il terminoit son éloge par protester qu'il étoit aussi bon Citoyen que Philosophe.

Je ne crois pas , Madame , qu'il y ait sur la terre un Peuple plus imitateur que le François. Un beau Marquis paroît-il aux Spectacles ou dans un Cercle avec un habit d'un goût nouveau ? Il a la gloire de se voir bientôt copié par tous les petits Maîtres de la Cour & de la Ville. La Mode étend aussi son empire sur les Lettres. Un ouvrage orné d'un titre singulier ou fondé sur une idée heureuse, a-t-il quelque succès ? Aussi-tôt la nation fervile des Auteurs profite de la découverte , & fait éclore ses rhapsodies à l'abri du même titre ou de la même fiction. Nous ne l'avons que trop éprouvé à l'occasion de la mémorable Victoire remportée par Sa Majesté. A peine l'ingénieuse *Requête du Curé de Fontenoy* eut vû le jour ,

Recueil
de ces
Dames:

que tous les Rimailleurs firent parler à l'envi le Vicaire, le Marguillier, le Sacristain, le Porte-Croix, l'Enfant de chœur, les Filles, le Carillonneur, & même le Fossoyeur : en un mot, il nous fallut essuyer les mauvais propos de toute la Paroisse.

Quoique le *Recueil de ces Messieurs*, qui a paru cet Été, n'ait pas eu un cours favorable, un jeune Auteur, qui croit apparemment ne pouvoir mieux faire que de marcher sur les glorieuses traces de *ces Messieurs*, vient de publier, à leur exemple, une brochure intitulée : *Recueil de ces Dames*. J'en ai fait acheter avec empressement un exemplaire, dans l'espérance d'y trouver de jolies aventures, des historiettes galantes & des réflexions délicates. Mais en vérité *ces Dames*, à la honte de notre Sexe, ne valent pas même *ces Messieurs*. Il n'y a que le petit conte de *l'aimable indiscret*, qui m'ait amusée. La narration en est vive & légère. On y peint un homme à bonnes fortunes, qui entrant chez une Duchesse, pour y souper, apperçoit sept autres femmes. A leur aspect il recule en arrière. Toutes veulent sçavoir la cause de ce mouve-

ment;

ment. Il les regarde l'une après l'autre , & demande d'un air mystérieux si elles sont seules. Leur curiosité redouble : enfin , après bien des questions & des prières , il leur déclare qu'il a été heureux avec elles toutes. Les Dames rougissent d'abord , & baissent les yeux. Une d'entre-elles prend généreusement son parti , & convient du fait , en riant : les autres l'imitent.

A la tête de sa brochure , l'Auteur a voulu s'égayer au sujet de quelques Ecrivains , dont il trace les portraits. Son pinceau est dur & même indécant. N'est-il pas honteux , par exemple , qu'il reproche à l'Abbé *le Blanc* d'être le fils du Concierge de la prison de Dijon ? Eh ! depuis quand relève-t-on ainsi la naissance des gens de Lettres ? Le génie , le goût & les talens , voilà leurs titres de noblesse. Rousseau en est-il moins illustre , pour être né d'un père Cordonnier ? Que l'Abbé *le Blanc* nous donne de bons ouvrages , peu nous importera qu'il soit issu du sang des Dieux ou des Geoliers.

Malgré ces traits peu délicats , il y a quelques faillies dans ce *Recueil*,

& il feroit injuste d'appliquer à l'Auteur , ce qu'il dit lui-même d'un personnage inconnu : » B*** rêva un » jour qu'il avoit de l'esprit. Com- » bien de fots en sang froid pensent de » même ! A son réveil il prit la plume, » & quoiqu'il ne sçût encore que » bégayer notre Langue , il compo- » sa sa vie. Boileau l'a dit : un mau- » vais Livre trouve des acheteurs. » Je souhaite de tout mon cœur que le *Recueil de ces Dames* ait un heureux débit : il est imprimé aux dépens de l'Auteur.

Les
Epoux
malheu-
reux.

Que la lecture des *Epoux Malheureux* m'a bien dédommagée, Madame , de cette foule de ridicules Romans , dont des Ecrivains subalternes nous ont accablés coup sur coup ! Ce ne sont point ici de ces fictions vagues , de ces bizarres aventures qu'une médiocre imagination peut enfanter & conduire de parties en parties jusqu'à un nombre infini de volumes. C'est une histoire véritable & récente , dont toute la France a retenti , & qui vient de se passer sous nos yeux : *l'Histoire de Monsieur & de Madame de la Bedoyère*. On vous a

ſans doute entretenue , Madame , de la forte paſſion qu'avoit; inſpirée au Héros de ces Mémoires *Agathe Sticcotti* , Actrice du Théâtre Italien , des oppoſitions du père de l'Amant à l'union de deux cœurs auſſi tendres que vertueux , de la concluſion de l'hymen ſans ſon aveu , des efforts de la famille pour faire rompre cette alliance , de la Cauſe portée au Parlement , du beau plaidoyer du jeune & conſtant époux , des pleurs qu'il fit couler par ſon éloquence des yeux de toute l'aſſemblée ; enfin du terrible Arrêt qui a caſſé le mariage. Voilà les principaux faits qui ont fourni la matière de cet écrit. Quels talens ne doit-on pas accorder à l'Auteur , qui a ſçû nous attendrir encore ſur le fort de deux tristes victimes , qui ſembloient avoir épuisé notre ſenſibilité ? Je connois peu de Livres , où le ſentiment ſoit exprimé avec autant d'énergie & de vérité que dans celui-ci. Les commencemens de l'amour , ſes progrès inſenſibles & rapides , les inquiétudes , les agitations , la force & la foibleſſe qu'il inſpire , les égaremens de la raiſon , les déchiremens du cœur , les tranſ-

ports de la jalousie , la crainte & l'espérance , les tendres émotions , les doux frémiffemens , l'oubli de soi-même & de toute la nature , l'inexprimable volupté qu'on goûte à voir l'objet aimé , l'empire de ses regards , le pouvoir de ses larmes : en un mot , tout ce qui caractérise une grande passion est peint dans cet ouvrage avec les plus vives couleurs. La seconde Partie surtout doit échauffer & remuer le Lecteur le plus léthargique.

Outre les tendres Dialogues , dont cette histoire est semée , elle offre de tems en tems des traits hardis , qui partent d'un esprit ferme & dégagé des erreurs populaires. Telles sont ses réflexions sur le misérable préjugé qui flétrit à nos yeux la profession de Comédien , source de nos plaisirs , de la politesse de nos mœurs , & peut-être de nos vertus. Tout ce qu'on peut reprendre dans les *Epoux malheureux* , est le retour fréquent des mêmes situations , & quelquefois des mêmes termes. Mais le langage du cœur n'est pas à beaucoup près aussi abondant que celui de l'esprit : peut-être n'a-t-il qu'un certain nombre

d'expressions parasites qui reviennent toujours quand le sentiment reparoit. Au reste, l'Auteur gêné par son sujet, connu de tout le monde, a cru devoir le traiter en conversations & en monologues, plutôt qu'en action. J'aurois souhaité qu'il en eût banni quelques métaphores outrées, quelques phrases louches, quelques détails inutiles, & des comparaisons un peu recherchées. *M. de la Bedoyère* y paroît *accablé d'un orage de réflexions*. Il se compare dans un endroit à ces voyageurs, qui séduits par leur imagination croient entrevoir de loin *des châteaux, des terrasses, des jardins merveilleux, & qui de près ne découvrent que de viles mazures, des rochers escarpés*. Dans un autre, il ressemble encore à des voyageurs, qui découvrent toujours de nouveaux monstres, de nouveaux rochers. Il nous apprend qu'il lui en coûta *six Louis* pour revenir de la Queue à Paris dans un méchant Fourgon : circonstance tout-à-fait intéressante ! Ailleurs, en parlant du départ d'*Agathe*, qui alloit se faire Religieuse : « Ce ne fut, dit-il, qu'au » moment qu'on partit, qu'elle jetta » un cri, comme si ç'eût été son der-

» nier soupir , le dernier élan vers l'a-
 » mour de son ame expirante. «

L'Auteur de ces Mémoires est M. d'Arnaud , dont les talens étoient peu connus jusqu'ici , quoiqu'il eût fait une Tragédie de *Coligny* , imprimée sans avoir été jouée , & quelques petites pièces de Vers éparfés dans l'insipide compilation des *Amusemens du cœur & de l'esprit*. Le plaisir que son dernier ouvrage procure en général, fait disparoître les petits défauts qu'on y a remarqués. Pour moi j'y ai trouvé le même intérêt que dans la touchante Tragédie d'*Inès de Castro*. Il ne reste à Madame de la Bédoyère , pour ressembler encore plus à *Inès*, que d'aller se jeter aux genoux de son Beau-père , avec l'enfant qu'elle porte dans son sein , dès qu'il aura vû le jour. Ce Spectacle attendrissant fera peut-être sur lui la même impression que sur le bon Roi *Alphonse*.

Zenzoli. Notre Sexe , Madame , joue un trop grand rôle dans *Zenzoli & Bellina* , ou *le triomphe de la nature* , pour que je ne vous en dise pas un mot. L'Auteur de ce petit Roman a ima-

giné une Isle, qu'il appelle *Zemerie*, habitée par des hommes seuls. C'est ainsi que les Amazones, sur les bords du *Thermodon*, se passoient de la compagnie des hommes. Mais ils venoient de tems en tems leur rendre des visites; au lieu que les *Zemeriens* ne pouvoient souffrir aucune femme. Il n'est pas possible de vous expliquer comment ils s'y prenoient, pour que l'Isle fut toujours peuplée. Je vous renvoye au Livre même. Il suffit de vous dire qu'on jettoit dans la Mer toutes les Filles qui naissoient. Une d'elles tendit un jour ses petits bras au jeune *Zenzoli* qui alloit la précipiter dans les flots. Il en eut pitié, & l'éleva dans une grotte souterraine. Il en fit sa femme, dès qu'elle fut en âge de le devenir. Les *Zemeriens* découvrirent ce commerce : ils alloient en punir le malheureux *Zenzoli*, quand *Bellina*, par les charmes de sa beauté & de son éloquence, fléchit ces malhonnêtes Insulaires. Ils tomberent à ses pieds, & la reconnurent pour leur Souveraine. Ainsi toute l'Isle rentra sous les loix de la nature. L'Auteur a négligé d'embellir cette fiction de quelques portraits, que je m'attendois à

y trouver , & surtout des graces du
 stile , qui font le principal mérite de
 ces fortes d'écrits.

Je suis , &c.

A Paris ce 18
 Janvier 1746.

L E T T R E XIV.

JE me hâte , Madame , de vous
 faire part d'une Lettre que M.
 Roy m'a adressée sur la mort de M.
 l'Abbé *Desfontaines*. Les éloges qu'on
 donne à la mémoire d'un Ecrivain
 honorent également le cœur du Pa-
 négyriste & la cendre du Défunt ,
 quand ce n'est ni la flatterie , ni l'u-
 sage , ni l'amour propre qui fournit
 l'encens qu'on brûle sur son tombeau.

M A D A M E ,

» **L**'Académie vient de perdre
 » dans la personne de M. l'Abbé *Des-*
 » *fontaines* , non pas un Confrère ,
 » mais un Surveillant zélé jusqu'à

» l'excès pour cette célèbre Compa-
» gnie, dont il étoit toutes les dé-
» marches. Elections, Distributions
» de Prix, Harangues de Récep-
» tions, Complimens à la Cour, rien
» ne lui échappoit. Il auroit peut-être
» souhaité que ces Messieurs n'euf-
» sent jamais commis l'honneur de leurs
» suffrages, qu'ils eussent toujours
» déferé au mérite, & résisté au cré-
» dit : rigorisme au dessus de l'huma-
» nité. On a cru que notre Censeur
» l'exigeoit par des motifs étrangers
» à l'utilité publique. Il n'est plus,
» & vous pensez bien, Madame,
» qu'il faut interpréter favorablement
» l'intention des Défunts. Ici la pré-
» somption même n'est pas tout-à-fait
» sans fondement. Voici une particu-
» larité assez marquée. Un Ecrivain
» authentique & très mesuré avoit
» publié des remarques sur notre
» Langue, dont il possède toute la
» délicatesse. Il avoit relevé quelques
» fautes, quelques inadvertances de
» stile échappées au grand Racine, le
» plus correct de nos Poëtes, & l'un
» de ceux qui a fait le plus d'honneur
» à l'Académie. La Critique étoit
» accompagnée des ménagemens les

» plus respectueux. Elle ne blessa pas
 » moins M. l'Abbé. Il la regarda
 » comme un attentat , il entreprit
 » avec chaleur de la confondre. Il
 » dresse donc une réponse un peu
 » amère, & la présente aux *Succes-*
 » *seurs* de M. Racine. Le croiriez-
 » vous , Madame ? Ils craignirent
 » d'être, comme les Troyens, trahis
 » par l'offrande destinée à Minerve ;
 » ils dénierent toute audience au nou-
 » vel Apologiste :

L'inéxorable Académie

Refusa tous les dons d'une main ennemie.

» Mais pourquoi cette aversion si dé-
 » clarée pour un homme sçavant, la-
 » borieux, à qui on ne pouvoit con-
 » tester un plume légère, élégante,
 » facile, & propre à tant de sujets dif-
 » férens ? Car enfin ne lui doit-on pas
 » l'histoire de M. de Thou, ornement
 » qui manquoit à notre Bibliothè-
 » que Françoisise, l'*Histoire Romaine*
 », d'*Echard*, bonne prise sur les An-
 » glois ; *Gulliver*, tant de Pièces po-
 » lémiques lors du démêlé de M. de
 » la Motte avec Homere, tant de dé-
 » couvertes sur le Néologisme, &

» tant de préservatifs offerts contre
» cette contagion; enfin, une traduc-
» tion de Virgile, dont il faut bien
» que nos délicats se contentent, jus-
» qu'à ce qu'il en paroisse une plus
» parfaite. Elevé dans une Société
» respectable, qui a souvent recruté
» le Corps des beaux-Esprits, dans
» une Société puissante qui lui eût
» prêté main forte contre des Con-
» currens d'un mérite inférieur, son
» nom cependant, son nom n'est pas
» sur la liste des immortels : titre
» qu'on leur accorde plus volontiers
» qu'aux frères *Rosécroix*.

» Je ne puis, Madame, éclaircir
» sur ce point votre curiosité : mais
» je ne serois pas étonné qu'à la pre-
» miere réception, l'on s'avisât de
» jeter quelques fleurs sur le tom-
» beau de l'Abbé. N'a-t-on pas loué
» en pleine Assemblée tel Poëme
» d'un Auteur, qui n'est pas *de gre-*
» *mio*? Je crois que ce tribunal peut
» juger au-delà de son territoire, &
» qu'il ne refuse pas ses louanges aux
» illustres qui lui sont le plus étran-
» gers.

» La mort va fixer les jugemens du
» public sur les feuilles de notre Ari-

» starque. C'est le genre que vous
 » semblez adopter , Madame , &
 » vous allez réparer notre perte.
 » Vous joindrez à la force de son sti-
 » le les agrémens & la finesse que
 » les Dames mêlent dans tout ce
 » qu'elles écrivent. Vous en avez le
 » caractère , ou vous sçavez bien l'i-
 » miter.

» L'Abbé *Desfontaines* ne travail-
 » loit pas toutes ses *Observations* avec
 » le même soin : c'est l'inconvenient
 » des ouvrages périodiques. Quel-
 » quefois il recueilloit les opinions
 » des connoisseurs , quelquefois il les
 » prévenoit. Le succès d'une pié-
 » ce ne lui pouvoit imposer : il accu-
 » soit les Juges indulgens : il appel-
 » loit à *minima*. Tout Journaliste est
 » la partie publique qui tient en res-
 » pect le Parnasse ; mais les conclu-
 » sions ne sont pas immanquablement
 » suivies ; & quand elles entraîneroient
 » la multitude , les pièces du procès
 » subsistent toujours pour opérer une
 » révision.

» Je crois qu'il ne s'éloignoit pas
 » de rendre justice au beau ; il avoit
 » assez de perspicacité pour le saisir.
 » Dans les divers morceaux d'un

„ Ouvrage , il manquoit rarement au
„ choix. Il avoit , ce me semble , l'es-
„ prit analytique , ennemi des lueurs
„ & des beautés déplacées & décou-
„ suës , cherchant en tout le mérite
„ de l'*Ensemble*. Il étoit imbu de bon-
„ nes lectures , partisan de l'antiqui-
„ té , qui a perdu bien des amis , qui
„ n'en recouvre plus guère : c'est ce
„ que nous reprochent nos voisins
„ jaloux.

„ Il n'étoit pas aimé de tout le
„ monde. L'emploi qu'il s'étoit fait
„ est chatouilleux. Jamais le bon Ecri-
„ vain ne se croit assez encensé , &
„ le mauvais Scribe assez menagé. Il
„ faut convenir aussi que notre Ob-
„ servateur s'égayoit quelquefois sur
„ le compte des Orateurs ou des
„ Poètes qu'il estimoit sincèrement.
„ En louant un bon Ouvrage , il ne
„ se refusoit pas un trait badin con-
„ tre l'Ouvrage même , apparemment
„ pour offrir une sorte de dédom-
„ magement & de consolation aux
„ médiocres Compositeurs , qu'il
„ avoit traités de Turc à Maure ;
„ peut-être aussi pour piquer un peu
„ le goût malin des Lecteurs : c'étoit
„ autant de ressources qu'il trouvoit

„ pour le débit de ses feuilles. Pour
 „ moi , qui ne fais pas grand bruit
 „ dans le monde littéraire , il m'a tan-
 „ tôt loué , tantôt critiqué. Les élo-
 „ ges ne m'enorgueillissent point ;
 „ les critiques , loin de me blesser ,
 „ m'éclairent. Je les recevois avec
 „ docilité , quand même la malignité
 „ les inspireroit , je ne dis pas l'envie ;
 „ je ne m'en crois pas digne. Il m'en-
 „ voyoit ce qu'il imprimoit ; il me
 „ demandoit les Pièces qui m'écha-
 „ pent en différentes occasions , & que
 „ j'abandonne à la censure.

„ A l'égard de sa personne , je ne
 „ vous en dirai rien. Je n'ai jamais eu
 „ avec lui de ces liaisons qui dévelo-
 „ pent les hommes. J'apprens que sa
 „ fin a été édifiante. La Religion a
 „ toujours raison avec les gens d'es-
 „ prit , & les pénètre tôt ou tard. Je
 „ ne puis vous alléguer qu'un fait
 „ dont j'ai été témoin , & sur lequel
 „ vous pourrez asséoir un jugement.

„ Un Magistrat illustre m'invita
 „ de dîner chez lui avec M. l'Abbé ,
 „ que je ne connoissois que de répu-
 „ tation. Dans ce tems-là un joli Poë-
 „ me , qui n'est pas encore imprimé ,
 „ gaignoit beaucoup de célébrité à

», être lû dans les bonnes maisons.
», C'est un nouvel *Art d'aimer*. L'Ab-
», bé s'écria : Quoi , Rome Payenne a
», relégué dans les glaces de la Scy-
», thie l'Auteur d'un Ouvrage pareil!
», Ovide , malgré sa dignité de Che-
», valier Romain , ses alliances avec
», Mécène , ses Vers qui ont immor-
», talisé Auguste , fut sacrifié à la se-
», vérité de la Loi Julia ; & parmi
», nous on accueille un précepteur de
», volupté , qui enseigne l'art de fé-
», duire l'innocence , de tromper les
», mères & les maris , de troubler la
», paix des familles ! Le moderne
», Ovide avoit cependant été pro-
», duit dans le monde par M. l'Abbé ;
», mais depuis sa fortune , il avoit per-
», du de vûe son ancien Maître. L'Ab-
», bé ne laissa pas que de louer la fa-
», cilité du jeune homme , la liberté
», de son stile ; mais rien ne put adou-
», cir son indignation contre le scan-
», dale de l'*Art d'aimer*. Voilà l'hom-
», mage éclatant qu'il a rendu à la
», vertu de votre sexe.

Je suis avec bien du respect ;

Madame ,

Votre très-humble & très-obéissant

Serviteur. RO I.

Poëme Il paroît chez *Lottin*, Impr. Libraire , ruë Saint Jacques , une pièce d'environ trois cens Vers intitulée *L'Origine & les progrès des Gardes du Corps*. Peut-être que ce sujet demandoit à être traité dans une Differtation plutôt que dans un Poëme. L'Auteur, *M. Mauger*, Garde du Corps lui-même , attribue l'institution des illustres Défenseurs du trône & des jours de nos Souverains à *Gontran*, Roi d'Orléans, qui commença à regner en 562 Il prétend que ce fut pour échaper aux meurtres de la cruelle *Fredegonde*, qu'il prit le parti de se composer une garde considérable de la fleur de la Noblesse. Quelques Historiens placent leur établissement sous des regnes postérieurs. Le P. Daniel se contente de dire, que *Philippe-Auguste* & *Saint Louis*, pour dérober leurs têtes aux assassins du vieux de la Montagne, doublèrent leurs Gardes ; ce qui prouve qu'ils existoient auparavant. *M. le Président de Montesquieu*, dans une de ses *Lettres Persannes*, décide la chose plus hardiment : » Il n'y a, dit-il, que quatre ou cinq siècles qu'un Roi de

» France prit des Gardes contre l'u-
» sage de ces tems-là , pour se garan-
» tir des assassins qu'un petit Prince
» d'Asie avoit envoyés pour le faire
» périr. Jusques-là les Rois avoient
» vécu tranquillement au milieu de
» leurs sujets , comme des peres au
» milieu de leurs enfans. » Quoiqu'il
en soit , M. *Mauger* a sans doute des
autorités respectables , dont il peut
appuyer son sentiment ; & quand ce-
la ne seroit pas , il est pardonnable à un
Poëte , qui écrit sur un Corps dont il
a l'honneur d'être membre , d'en faire
remonter l'origine jusqu'aux tems les
plus reculés. D'ailleurs , dans un Poë-
me , c'est moins l'exactitude des faits
qu'il faut chercher , que la grandeur
des images , la noblesse des pensées
& des expressions. Voici le discours
que notre Auteur fait adresser à *Gon-
tran* par un de ses Favoris , pour l'en-
gager à mettre sa vie en sureté :

Grand Roi , dit-il , envain tes fertiles Pro-
vinces

Respirent sous les loix du plus juste des
Princes ;

Envain ta main propice , après tant de
hauts faits ,

Entretient en ces lieux l'abondance & la
paix ,

Si le soin de tes jours , qu'un coup affreux
menace ,

N'écarte les dangers que brave ton audace.

Chaque jour , j'en frémis , Fredegonde en
fureur

Répand autour de toi le massacre & l'hor-
reur.

Sigebert, Chilperic, malheureuses victimes,
Puisse être votre mort le dernier de ses cri-
mes !

Mais qu'attends-tu d'un cœur né pour la
cruauté ?

Sa barbarie , hélas , surpasse sa beauté :

Préviens ses noirs complots , il en est tems
encore.

Jouis pour nous d'un rang que ta vertu dé-
core ;

Et n'abandonne pas aux mains des assassins,
Des jours où nous avons attaché nos des-
tins.

De tout tems la Noblesse , à ses Princes
fidèle ,

Fut l'ame de l'Etat, des peuples le modèle:
Prodigue , tu le sçais , de ses biens , de son
sang ,

Son zèle ajoute encore à l'éclat de son
rang.

Grand Roi daigne jeter sur elle un œil de
père !

Daigne lui confier une tête si chère.

Tout l'Etat assemblé t'en conjure à ge-
noux ;

Ouvre les yeux enfin , & choisis entre
nous.

Gontran se rendit à de si nobles
sentimens. L'Auteur rappelle ensuite
la bataille de Bovines , où les Gardes
du Corps seconderent avec tant d'ar-
deur l'intrépidité de Philippe-Augus-
te. Il n'a pas omis que Charles VII
dut en partie ses succès contre les An-
glois à la valeur des Ecoffois , dont il
avoit formé la première Compagnie
de ses Gardes :

Ah , je vous reconnois, Ecoffois généreux ;
Intrépides soutiens d'un Prince malheu-
reux ;

Sans vous , sans le secours que votre bra-
lui donne ,

Peut-être il n'eût jamais recouvré sa Cou-
ronne.

Mais ne vous flattez point d'avoir trop en-
trepris ;

Le service fut grand ; vous en avez le prix :
Si nos Rois vous ont dû leur Couronne &
leur gloire ,

L'honneur de les garder vaut bien une victoire.

Louis XI créa la seconde & la troisième, & François I la quatrième Compagnie des Gardes du Corps, qui se signalèrent à la bataille de Marignan. L'Auteur fait entendre que s'ils eussent été à Pavie, la fortune n'auroit pas abandonné les Drapeaux François. Le Poëte retrace des exploits plus modernes. La fameuse journée de Seneff, où le Prince de Condé, à la tête des Gardes du Corps, chargea les ennemis commandés par le Prince d'Orange, lui fournit un très beau morceau :

O Seneff ! ô journée à jamais mémorable,
 Où Condé triompha d'un rival redoutable,
 Où ce Héros longtems confondu parmi
 nous,
 A nos yeux étonnés porta les premiers
 coups ;
 Notre Corps en rougit ; ce Corps à qui
 tout cède ;
 Jaloux que Condé même au combat le
 précède.

Le récit de la célèbre action de Leuze, où la maison du Roi & la Gendarmerie eurent à combattre soixante-quinze Escadrons qu'ils défirent, tient une place honorable dans ce Poëme. On frappa par ordre du Roi une Médaille, sur laquelle on voyoit un Garde du Corps, foulant quelques ennemis sous les pieds de son cheval, avec cette inscription : *Virtus Æquitum Prætorianorum*. Cependant le Poëte ne dissimule pas qu'ils ont été malheureux à Malplaquet, & en dernier lieu à Ettingen ; ce qui assurément ne diminue en rien l'idée de bravoure, si justement attachée à cet illustre Corps :

Malplaquet, Ettingen, en dépit de l'en-
vie,
Ont accru notre gloire aux yeux de la Pa-
trie ;
Mais si dans ces combats nous reçûmes la
loi,
Fûmes-nous moins vaillans qu'aux champs
de Fontenoi ?

En voilà assez, Madame, pour
vous faire apprécier le talent poëti-
que de notre Militaire. Rousseau a

dit, en comparant l'art de la poésie
au jeu des échets :

Sçavoir la marche est chose très unie ;
Jouer le jeu , c'est le fruit du génie.

A Dieu ne plaise qu'on entende par là que M. *Mauger* ne possède que l'adresse mécanique de fabriquer assez bien des Vers. Son génie perce dans les morceaux que je vous ai rapportés ; & l'on conviendra qu'ils feroient honneur à quelques Muses célèbres, s'il n'y avoit pas un peu trop d'hémistiches & quelques Vers presque entiers dérobés à M. de Voltaire. Mais je ne sçai si c'est un reproche ou un remerciement qu'on en doit faire à notre Auteur. Il peut du moins s'autoriser de l'exemple de M. de Voltaire lui-même , qui , comme vous sçavez , n'a pas fait difficulté de mettre quelquefois à contribution ses Devanciers & ses Contemporains.

Armide.

L'Académie Royale de Musique va nous donner enfin , Madame , la Tragédie d'*Armide* , attendue depuis si long-tems. Elle a déjà été représentée sur le Théâtre de la Cour avec le

plus brillant succès : c'est le chef-d'œuvre de Quinault & de Lulli. Il seroit assez singulier que ces deux grands hommes subissent à Paris le sort de leurs petits successeurs. Que sçait-on ? Notre siècle a un goût si supérieur ; le flambeau de la Philosophie a porté tant de lumières dans nos esprits , que je ne serois pas étonnée , que ce qui a fait les délices de nos bons ayeux blefsât nos oreilles délicates. Je ne crois pas au reste , qu'on nous redonne le *Temple de la Gloire*. Il a disparu jusque de dessus l'affiche.

J'aime beaucoup votre petit trait sur un endroit du quatrième Acte de ce Ballet Collégial. Il est en effet bien plaisant , lorsque Trajan dit à sa Maîtresse qu'il veut devenir son époux , qu'elle lui réponde :

Que dites-vous ? *Quel mot funeste !*

Mais , croyez-moi , ne remuons plus les ruines de ce Temple abbatu. C'est le relever que d'en parler. Contentons-nous de faire revivre cette Epigramme peu connue de notre ami Rousseau , au sujet du *Temple du goût*.

Voltaire, sur Montmartre endormi l'autre
 nuit,
 Bâtissoit en rêvant un Temple pour sa
 Secte ;
 Mais un coup de sifflet réveillant l'Archi-
 tecte,
 Il se frotta les yeux, & trouva tout détruit.

Je suis, &c.

A Paris ce 23
 Janvier 1746.

L E T T R E X V.

Discours
 sur la ma-
 niere de
 lever les
 Tailles.

IL me semble, Madame, qu'un des
 principaux objets des Ouvrages
 périodiques, devrait être de faire
 part au Public des Pièces qui lui sont
 dérobées par la modestie de leurs Au-
 teurs. Ces Ecrits, que l'occasion fait
 naître, & qui paroissant ne convenir
 qu'au tems & au lieu pour lesquels ils
 ont été faits, sont condamnés, après
 un moment de grand jour, à une éter-
 nelle obscurité, sont quelquefois plus
 dignes de notre attention que certains
 Ouvrages

ouvrages imprimés, alimens de la frivole curiosité d'un grand nombre de Lecteurs.

En voici un qu'on m'a fait l'honneur de me communiquer, & que vous me sçaurez gré de vous faire connoître. C'est un discours prononcé le 12 Novembre dernier, par M. le Président B*** d'Al... à l'ouverture des Audiences de la Cour des Aydes de Montpellier. Il ne faut pas le confondre avec ces stériles Harangues, dont le sujet pris au hazard n'annonce qu'un enchaînement de phrases fleuries, un recueil de jolies pensées, qui font voir que l'Auteur ne manque pas absolument d'esprit, & qu'il sçait peindre avec des couleurs brillantes, tantôt fines & tantôt fausses, selon que la vivacité de l'imagination les lui fournit. Ces sortes de Discours devoient être bannis d'Assemblées aussi graves & aussi respectables, que celle devant laquelle a parlé M. le Président d'Al...

Le sujet qu'il a choisi est tout à fait convenable au lieu & aux Magistrats devant lesquels il a été traité; c'est moins un Discours oratoire qu'une élégante Dissertation, *sur la manière*

d'imposer & de lever les Tailles en Languedoc, & sur les avantages que cette Province en a retirés jusqu'à présent : avantages certains, mais dont il semble que les Languedociens ne s'aperçoivent pas, parce qu'ils y sont accoutumés ; ce qui donne lieu à M. d'Al... de faire en commençant cette réflexion judicieuse & vraie à bien des égards : » Le commun des hommes se repose ordinairement sur le » bonheur dont il jouit, & s'occupe » peu des causes qui le lui procurent ; » il s'accoutume à un état heureux » presque sans le connoître. Sa félicité » se mêle en quelque sorte à l'air qu'il » respire, & ne produit en lui ni réflexions, ni sentimens de reconnoissance.

L'Orateur entre ensuite dans le détail des avantages, que la juste répartition des tributs a procurés à cette Province. » Rien n'égale la beauté & la » richesse du Pays, qui forme l'étendue » de votre ressort, dit-il à Messieurs » de la Cour des Aydes. Industrie inimitable dans l'agriculture, succès » étonnans dans le commerce, adresse » dans les arts, réputation dans les » sciences ; rien n'y manque de ce qui

» peut rendre une Province florissante,
» & contribuer au bonheur des Peu-
» ples. On y admire des Ports que la
» nature semble refuser, & qu'un art
» assidu entretient, même malgré la
» nature. On est surpris du nombre des
» Villes & des différentes habitations
» qui embellissent les Campagnes :
» vous parlerai-je des canaux qui les
» traversent, de la beauté des chemins
» publics, de la communication des
» deux Mers : vous décrirai-je ces
» Montagnes *, qui dans tout autre
» Pays n'auroient été que d'affreux
» déserts, & sur lesquelles l'industrie
» des habitans a sçu suspendre des
» jardins, préférables à ceux de Sé-
» miramis. Toutes ces merveilles font
» l'agrément & le bonheur des Peu-
» ples qui vous sont soumis ; mais
» quelle en est la cause & la source
» primitive ? C'est ce qu'ils ignorent,
» c'est ce que peu de gens examinent. »

M. le Président d'Al... explique
ensuite, en termes clairs & à la portée
de tout le monde, la manière d'asseoir
& de lever les Tailles dans le Langue-
doc : opération simple, fondée sur des
principes de justice, & préférable par

* Les Cevennes.

conféquent à celle qui est en usage dans la plûpart des autres Provinces du Royaume. L'Orateur en fait la comparaison avec ce qui se pratique dans les Provinces, où les Tailles sont personnelles & la répartition arbitraire; il en fait voir les inconvéniens & l'injustice presqu'inévitable; & remontant à l'origine de la réalité des Tailles, il démontre que dans tous les Royaumes bien policés, c'est toujours sur les fonds que les impositions ont été établies.

« Tel est, dit-il, Messieurs, le sys-
 » tême des Loix qui font l'objet de
 » votre Jurisprudence; telle est l'ori-
 » gine du bonheur des Peuples qui
 » vous sont soumis. Ce sont ces mêmes
 » Loix qui rendirent autrefois l'Egypte
 » si florissante, & qui en firent le Pays
 » le plus merveilleux & le plus fertile
 » de l'Univers. On cherche aujour-
 » d'hui l'Egypte dans l'Egypte même;
 » le Ciel & la terre n'y ont point
 » changé: le Nil, fidèle aux loix de la
 » nature, y porte avec la même exac-
 » titude le tribut réglé de ses inonda-
 » tions bien-faisantes: que lui manque-
 » que-t-il donc? Ses anciennes Loix,
 » Loix de justice & d'égalité, dictées

» par la sagesse d'un Ministre inspiré
» de Dieu même, maintenues par une
» longue suite de Rois, protégées par
» Alexandre, conservées par les Ro-
» mains, détruites par leurs Succes-
» seurs, Maîtres durs & aveugles,
» qui peu contents de retirer tranquil-
» lement les droits anciennement éta-
» blis sur les terres, ont introduit des
» exemptions pernicieuses & des con-
» tributions arbitraires, sources du
» découragement & de la misère des
» Peuples.

M. le Président d'Al... finit en ex-
posant les ressources que fournissent
l'égalité & la réalité des Tailles; ce
qui lui donne une occasion toute na-
turelle de parler des conquêtes du Roi.
Je vais vous transcrire une partie de
ce qu'il en dit, avec un morceau sur
la prise d'Ostende, qui m'a paru neuf,
& sur le ton de la vraie éloquence.

» C'est à cet heureux système que
» vous devez les ornemens de votre
» Patrie, & les secours que vous avez
» fournis si souvent à l'État avec au-
» tant de gloire que de facilité; c'est
» encore à l'aide de ces secours que le
» Roi a fait retentir l'Europe du bruit
» de ses Armes; peu semblable à ces

» Princes réservés & timides, qui ne
 » fortoient de leur Palais que pour aller
 » ravir à leurs Généraux une partie
 » de leur gloire, qui faisoient pré-
 » parer d'avance leurs exploits & mar-
 » choient plutôt à une victoire affu-
 » rée, qu'à une campagne douteuse.
 » Il s'est livré à toute l'incertitude des
 » événemens de la guerre; il est parti
 » pour se présenter à un Ennemi re-
 » doutable, & il n'a dû la supériorité
 » de ses Armes qu'à ses périls, & sa
 » victoire qu'à son courage. » Il
 parle ensuite de la bataille de Fon-
 tenoy.

» Que d'objets intéressans dans cette
 » fameuse journée! Le Dauphin, l'a-
 » mour & les délices de la France, au
 » premier essai de ses armes, y paroît en
 » Héros au milieu de l'horreur des
 » combats: ses yeux assurés portent
 » partout la joye & l'espérance; im-
 » patient de vaincre, il cherche à fran-
 » chir les barrières, que les vœux du
 » Royaume & les ordres d'un pere ten-
 » dre avoient prescrites à son courage.

» Mille avantages suivent cette pre-
 » mière victoire. Tournay rentre aussi-
 » tôt sous la domination de ses anciens
 » Maîtres: Gand, Oudenarde, Dan-

» dermonde, Nieuport, ouvrent leurs
» portes. Oitende, cette Ville fa-
» meuse par la longueur des sièges
» qu'elle a soutenus, subit la même
» loi. Puissances maritimes, que sont
» devenues vos flottes? Où sont ces
» vaisseaux nombreux, objets de vo-
» tre orgueil & de votre confiance?
» L'Océan semble étonné de voir
» sans défenses une Ville qui tient à
» l'Empire des mers, à cet Empire
» dont vous croyez être les Domina-
» teurs & les Arbitres; elle attend en-
» vain votre secours: tout cède à la
» sagesse des projets de notre auguste
» Monarque, & ses troupes victorieu-
» ses étendent du rivage leur triomphe
» sur la mer même.

Quoique j'admire les beautés de ce Discours, je n'adopte pas néanmoins la façon de penser de M. le Président d'Al... sur le systême de la réalité des Tailles; c'est peut-être le moins défectueux qui soit suivi dans le Royaume: mais qu'il est éloigné de la perfection que devrait avoir la règle des impositions!

Il semble qu'on ait donné un objet réel à la Taille, en l'appliquant sur les fonds des terres, & qu'on soit à l'abri

des taxes arbitraires ; mais il faut sçavoir qu'il y a diverses estimations auxquelles les terres sont évaluées , selon qu'elles sont plus ou moins fertiles. Toutes les terres ne sont pas de même nature ; ainsi, en les estimant toutes sur le même taux , on auroit cultivé les bonnes , & les mauvaises auroient été abandonnées ; il a donc fallu faire plusieurs classes dans l'estimation ; on en fait quelquefois jusqu'à neuf & dix : ces estimations se font par des Experts , qui n'ayant aucun moyen pour éprouver la qualité de la terre , jugent selon leurs lumières & à leur fantaisie de la classe où elles seront placées : or cette décision , déterminant le produit de la terre , rend nécessairement la Taille arbitraire & incertaine dans le total ou dans ses parties.

Le caractère & le génie du possesseur y contribuent beaucoup aussi. Quelle différence d'un domaine mis à la Taille comme bon , parce qu'il l'étoit en effet étant gouverné par un bon pere de famille , au même domaine dans la main d'un mineur ou d'un mauvais économe ; ce domaine paye pourtant la même somme ; & s'il est abandonné , faute de produire de quoi payer la même somme , les Experts

n'ont pas tort, mais la règle qui ne répond pas au tems.

Ce qui marque encore plus le défaut de proportion dans la distribution des Tailles sur les fonds ; c'est que les Laboureurs dans le Languedoc abandonnent leurs possessions comme dans les autres Provinces, qu'ils y sont misérables, & qu'on y employe le ministère des soldats pour faire payer la Taille dans certaines Paroisses plus que dans d'autres.

Quelle est donc la meilleure & la plus juste règle pour parvenir à une égale imposition des Tailles ; c'est une question qui demanderoit, pour être traitée comme elle le mérite, plus de tems & d'espace que je n'en ai. Je crois cependant pouvoir conclure, que ce n'est pas celle dont on se sert dans les Pays de Taille réelle ; aussi n'étoit-ce pas celle que Joseph avoit établie en Egypte, comme il a plû à M. d'Al... de le dire pour orner son Discours. Ce sage Ministre avoit établi la levée d'une certaine portion de fruits en nature, laquelle étant toujours en proportion du produit des fonds de terre, suffisoit, étant bien administrée, pour le soutien de toutes

les Charges de l'Etat. Vous pouvez voir ce trait d'histoire rapporté dans la Genèse.

En voilà assez sans doute sur une matière qui n'est peut-être pas du goût général, & qui est cependant bien intéressante pour tout le monde. Depuis le Roi jusqu'au moindre Laboureur, depuis les Fermiers Généraux jusqu'aux plus petits Fermiers de Campagne, qui est-ce qui n'est pas intéressé à voir établir une imposition, qui réponde au produit des revenus du Royaume, & qui soit également supportée par chacun, selon ses facultés? Mais ce sont des vûes qu'il faut plutôt souhaiter qu'espérer de voir remplir. Si les Ministres qui ont joui d'une longue & paisible administration n'ont pû y parvenir, que peut-on attendre de ceux qui entrent aujourd'hui en place, quelques talens qu'on leur connoisse, & quelque bonne volonté qu'on leur suppose?

Discours
de M. le
Beau.

Je crois vous faire plaisir, Monsieur, en vous envoyant le Discours éloquent sur le rétablissement de la santé du Roi, & sur les événemens de la Guerre, prononcé dans les Ecoles

de Sorbonne, par M. le Beau, au nom de l'Université, en présence du Parlement. J'aurois pû y joindre mes réflexions; mais j'aime mieux vous faire part d'une Critique ingénieuse de cette Harangue publiée sous le titre d'*Eloge de l'Orateur de l'Université, ou Lettre à un Ami au sujet du Discours de M. le Beau*. Cette Lettre a été extrêmement goûtée de tous ceux qui l'ont lûe Manuscrite; & je crois qu'imprimée, elle ne réussira pas moins: la voici.

» Que je gémissois depuis long-
» tems, Monsieur, de voir regner
» dans l'Université le stile ennuyeux
» de Cicéron! Victoire, victoire! Les
» Muses Françoises triomphent des
» Latines. La Sorbonne même vient
» d'être *Marivaudée*.

» Vous serez étonné comme moi,
» Monsieur, de l'abondante moisson
» d'expressions ingénieuses, & de
» phrases tournées avec art, qu'on
» trouve dans ce Discours. Que de
» jolis mots qui valent des pensées!
» Remarquez sur-tout la division. Elle
» est neuve: *L'amour du Roi pour son*
» *Peuple*, première Partie: *l'amour du*
» *Peuple pour son Roi*, seconde Partie.

» N'auriez-vous pas entendu parler
 » d'un certain Discours que M. Cre-
 » vier avoit déjà prononcé sur le même
 » sujet? Oh qu'il l'avoit divisé bien
 » différemment! Il avoit prouvé dans
 » son premier point *l'amour du Peuple*
 » *pour son Roi*, & dans son second,
 » *l'amour du Roi pour son Peuple*. Peut-
 » on accuser M. le Beau d'avoir copié
 » M. Crevier?

» J'ai toujours cru que les divisions
 » des Discours ne servoient qu'à laisser
 » prendre haleine à l'Orateur, & à don-
 » ner à la partie bruyante de l'Audi-
 » toire le moyen de tirer les dormeurs
 » de leur assoupissement. Le Discours
 » de M. le Beau me confirme dans
 » cette opinion. Je vois avec plaisir
 » que plusieurs traits de la première
 » partie seroient beaucoup mieux pla-
 » cés dans la seconde, & qu'on pour-
 » roit même bouleverser tout l'élé-
 » gant Discours de l'illustre Profes-
 » seur, sans qu'il perdît rien de sa
 » beauté.

» Il faut qu'un Orateur, pour se
 » conformer au goût dominant de no-
 » tre siècle, & mériter l'applaudisse-
 » ment des beaux esprits, fasse trève
 » de dialectique : art incommode.

» dont la sécheresse passe dans l'ima-
 » gination, & ravit à l'Auditeur le
 » plaisir de la surprise. Quelques-uns
 » même de nos Orateurs sacrés recon-
 » noissent la vérité de ce principe.
 » Bien différens des Bourdaloues &
 » des Massillons, ils préfèrent aux vé-
 » rités méthodiques, aux solides inf-
 » tructions, la gloire de dessiner des
 » portraits. Vous les voyez foudroyer
 » le vice avec des antitheses, parer la
 » morale Chrétienne des fleurs du bel
 » esprit, & répandre sans mesure sur
 » les saintes vérités de l'Evangile le
 » brillant éclat du vernis Académi-
 » que. Aussi quels heureux fruits ils
 » produisent !

» Je vous ai fait voir, Monsieur,
 » l'opposition qu'il y a entre la divi-
 » sion de M. le Beau & celle de M.
 » Crevier. Je vais vous rapporter
 » quelques traits qui prouveront que
 » le Professeur des Grassins a toujours
 » évité de prendre le Professeur de
 » Beauvais pour modèle.

Interrogare languentes, alimenta Crevier.
gustu explorare.

Audire interrogantem blandius, ci- Le Beau.
baria gustu explorantem.

Dum in operoso apparatu moliuntur, Crevier.

*dum cunctantur inter pacem bellumque
Fluctuantes, Gallus jam tres expu-
gnavit urbes.*

Le Beau. *Dum in ipso apparatu trepidant, jam
Menina concidit, jam Ypræ corruerunt.*

Crevier. *Haud facile decernas urum plus ti-
meantur ejus arma, an ipse ametur.*

Le Beau. *Te sibi magis dominum cuperent
quam timuerant victorem.*

Crevier. *Transiit barbarorum & latronum
colluvies.*

Le Beau. *Rhenus evomit mixtam ex omni bar-
barie colluviem.*

Crevier. *Qui stent ad portas, animis penden-
tibus occurrant.*

Le Beau. *Stant animi pendentes, ut quisque
nuncius adventaret, &c.*

» Trouvez-vous, Monsieur, quel-
» que ressemblance dans tous ces traits ?
» L'esprit d'imitation n'est certaine-
» ment pas celui de M. le Beau. Quel-
» qu'un avant lui avoit-il comparé le
» Roi de Sardaigne à Annibal ?

» Je n'ai entendu critiquer qu'en
» une seule occasion son charmant
» Discours. Mais que ne critique-t-on
» pas ? Ce fut dans un cercle de gens
» sans goût & sans esprit, où chacun
» disoit librement son avis. Sur ce pas-
» sage, *hic Christiana liberalitas læta &*

» ridens Pronubam agit , ac stipe dotali
» novum Regi parat militum seminarium ,
» le mot *Pronuba* , remarqua quel-
» qu'un de la Compagnie , sent le Pa-
» ganisme. Ce sur-nom de la Déesse
» Junon ne s'accorde point avec ces
» mots *Christiana liberalitas*. D'ailleurs
» est-ce pour fournir au Roi des Sol-
» dats , qu'une personne charitable
» marie de pauvres filles ? N'a-t-elle
» pas un plus noble objet , celui de
» sauver leur honneur , dont l'indigen-
» ce n'est que trop souvent l'écueil ?
» J'entendis mille traits d'une critique
» de cette force.

» On trouve dans ce Discours , dit
» un autre , le stile mignard dont parle
» Petrone. Que l'Université a changé
» de face ! Du tems des Turnebes elle
» avoit l'air froid & empesé d'une
» Prude : graces au bon goût de notre
» siècle , c'est une Coquette dont un
» peu de minauderie releve les agré-
» mens. Que ces locutions sont affec-
» tées , *aurum aspergit vulneribus*. P. 11.
» *Divinam clementiam gratissimo quodam*
» *obsidionis genere urgere perseverabat !*
» P. 18.

» Je passerois volontiers ces expres-
» sions hardies , reprit un Militaire ,

» qui ſçavoit le Latin comme un Ger-
 » tilhomme Anglois. Mais peut-on
 » dire avec juſteſſe que nos Soldats
 » voloient vers l'ennemi par l'attrait
 » du danger ? *ipſis periculi illecebris.*
 » Qui eſt-ce qui trouve le péril char-
 » mant ? Où eſt le ſens commun de
 » prétendre dans un autre endroit que
 » par tout où le Roi a paſſé , les Peu-
 » ples ſe ſont applaudis de la guerre ;
 » parce que ſans elle ils n'auroient pû
 » jouir du bonheur de le voir ?

» Les ennemis de Boileau , repartit
 » un gros Abbé , ont prétendu autre-
 » fois qu'il avoit eſſayé d'être un Ho-
 » race ; mais qu'il n'étoit au plus qu'un
 » Juvenal. Quelques envieux de la
 » gloire de M. le Beau , ne pourront-
 » ils pas dire auſſi qu'il a eſſayé d'être
 » en Latin un Fontenelle , & qu'il
 » n'eſt guère plus qu'un M. . .

» Je n'ai point lû les Ouvrage de
 » ce dernier , interrompit un de ces
 » Nouvellistes , qui font une profonde
 » étude des Gazettes. Seroit-il Pla-
 » giaire comme M. le Beau ? On trou-
 » ve la penſée ſuivante dans la Gazet-
 » te de France du mois d'Octobre
 » dernier : *Quaſi ſalvo Ludovico quem-*
 » *quam in Gallia miſerum eſſe nefas foret.*

» Quelques - uns , ajoûta - t - il , disent
» que la description des Barricades est
» tirée du Journal de Verdun , & que
» celle des Pandours est imitée du lu-
» mineux Dithyrambe de M. Piron.

» Que je plaignois l'aveuglement
» de ces mauvais Critiques ! Dans vo-
» tre Province la plupart des gens ju-
» gent-ils comme ici des choses qu'ils
» n'entendent pas ? En vérité cela fait
» pitié. Si le plus célèbre de nos Poë-
» tes , * à qui il ne manquoit pour être
» universel que d'avoir essayé le genre
» comique , donne à la Cour une Co-
» médie d'un goût nouveau ; sans res-
» pecter sa brillante Renommée , on
» est assez insensé pour trouver la Pièce
» ennuyeuse ; & les bâillemens du
» Lecteur osent même justifier les
» sifflets du Spectateur. L'Orphée de
» nos jours , ** las de faire chanter des
» Rossignols , entreprend - il de faire
» coasser des Grenouilles sur la Scène ;

* *La Princesse de Navarre*, Comédie-Ballet ,
par M. de Voltaire. C'est une Pièce misérable
jouée sans succès à la Cour le 23 Février
1745.

** *Platée*, Opéra bouffon , dont les Pa-
roles sont d'Autereau , & la Musique de Ra-
meau.

» l'imbécille oreille du Public ne se
 » laisse point charmer par des chants
 » si mélodieux, imités pour la pre-
 » mière fois. En vain un bel esprit *
 » s'efforce, en écrivant l'Histoire d'un
 » de nos Rois, de convaincre le Pu-
 » blic qu'il a pû écrire les amours d'un
 » jeune Seigneur; on est assez aveugle
 » pour ne pas retrouver le Romancier
 » dans l'Historien; & une foule de
 » Critiques voudroient même rabaisser
 » cette élégante Histoire, sous le fri-
 » vole prétexte qu'elle est semée de
 » traits indécens, de réflexions dépla-
 » cées, de pointes fatyriques, & de
 » digressions superflues. La suite de la
 » conversation où je me trouvai enga-
 » gé, vous fera mieux connoître, que
 » tout ce que je pourrois dire, com-
 » bien le préjugé, la suffisance, & le
 » mauvais goût régner ici parmi un
 » certain monde.

» Des Grammairiens remarquerent
 » que cette phrase étoit obscure, à
 » cause de la répétition des deux *cùm* :
 » *Neque injuriâ apud omnes terrarum po-*
 » *pulos gloriari posse mihi videtur, cùm*
 » *à paternâ majestate ortum ceperit Regia*

* M. Duclos qui a fait les Confessions du
 Comte de *** & l'Histoire de Louis XI.

» *Majestas*, regnum apud nos à primâ
» origine quàm minimum degenerasse,
» cùm omnis Gallica gens una quædam
» familia sit. Quelle pédanterie que
» cette remarque !

» Que dites-vous de ce trait subli-
» me, repartit un bel-esprit : *Eloquere*,
» *Flandria*, peritissima spectatrix, ecquem
» unquam Imperatorem conspexeris in
» suscipiendo celeriore, audacior in
» agendo, in vincendo clementior ?
» N'est-ce pas là, dit-il, une véritable
» amplification d'écolier, qui ne s'at-
» tache ni à la vérité, ni même à la
» vraisemblance, & qui s'imagine que
» plus un éloge est outré, plus il est
» admirable. Selon notre Orateur les
» Alexandres de Parme, les Mans-
» felds, & tant d'autres Généraux ne
» firent rien en Flandre, en comparai-
» son des prodiges de la dernière cam-
» pagne. Un Académicien même osa
» dire qu'il ne pouvoit approuver cette
» louange excessive.

» Eh ! donc ? La Seine ne l'emporte
» pas sur la Garonne, s'écria un Gas-
» con ? Qui oseroit dire à Bourdeaux,
» à Beziers, à Toulouse, en parlant de
» nos Soldats, *quibus hostem vincere*,
» *quam numerare facilius est* ?

» Ils s'aviferent tous de prononcer
 » que M. le Beau étoit souvent le fin-
 » ge de M. Crevier ; qu'il vouloit ce-
 » pendant enchérir sur lui : mais qu'il
 » ne le faisoit que par des pointes, &
 » des pensées ou fausses, ou ridicules
 » pour être trop poussées, & comme
 » l'on dit en termes de l'art, *ultra per-*
 » *fectum.*

» A ces mots, je ne pus garder mon
 » sang froid. Je m'emportai contre l'i-
 » gnorance & le mauvais goût de ces
 » Critiques ; & je leur foutins que ces
 » prétendus défauts étoient des beau-
 » tés. Heureusement je me rappellai
 » les justes éloges que donnerent à
 » cette Pièce d'éloquence les grands
 » connoisseurs devant qui elle a été
 » prononcée.

» Quand les graces singulières de
 » ce sublime Discours s'offrent à mon
 » esprit, je me sens comme enthousi-
 » asmé. Ah ! que j'en ferois un avec
 » plaisir, sinon aussi élégant, du moins
 » aussi long à la louange de notre Ora-
 » teur ! Si j'étois dans ce cas, je paro-
 » dierois ainsi son plan. Je ferois voir
 » ce que l'Université a fait pour M. le
 » Beau, première partie : ce que M. le
 » Beau a fait pour l'Université, seroit

» le sujet de la seconde. *Quantum de-*
» *beat, quantum reddat.*

» Que mon premier point m'ouvri-
» roit un vaste champ ! Parmi cette
» foule de grands Orateurs qui peu-
» plent tous les Colléges de l'Univer-
» sité, la Fille aînée de nos Rois jette
» les yeux sur M. le Beau, & le choi-
» sit pour porter la parole en son nom.
» Quelle glorieuse distinction ! Je ne
» manquerois pas de faire le portrait
» de ceux à qui il a été préféré. Par ce
» tour je pourrois louer presque toute
» l'Université. Ce plan n'est-il pas
» heureux ? Quand il s'agit d'orner
» une galerie, ce seroit avoir mauvais
» goût que d'y distribuer des tableaux
» avec économie, & de n'en placer
» que dans des jours convenables. Le
» Curieux opulent met des tableaux
» par tout, en haut, en bas, aux por-
» tes, aux fenêtres, au plafond, en
» jour, à contre-jour. Cette admira-
» ble confusion éblouit un médiocre
» connoisseur : ses yeux partagés par
» la multitude & la diversité des ob-
» jets n'en peuvent fixer aucun assez
» long-tems pour en appercevoir les
» défauts. Il en est de même d'un Ora-
» teur. Il y a tout à gagner pour lui à

» entasser des portraits : bien ou mal
 » amenés , élégamment ou mauffade-
 » ment peints ; n'importe : ce font des
 » portraits : voilà tout ce que demande
 » un Auditeur ingénieux.

» Ma seconde Partie ne le céderoit
 » pas à la première. Pour donner une
 » juste idée de ce que M. le Beau a fait
 » pour l'Université , je n'aurois qu'à
 » citer quelques morceaux de son Dis-
 » cours. Qui auroit pû fournir aussi
 » glorieusement que lui une carrière si
 » difficile ? Dans quel autre Discours
 » peut-on voir comme dans le sien le
 » Roi né dans le sein de la paix , ne
 » prendre les armes que malgré lui ,
 » commander ses armées en personne ,
 » gagner le cœur de ses Soldats , faire
 » des conquêtes jusqu'à la douzième
 » page , là disparoître pour laisser fi-
 » gurer M. le Comte de Clermont ,
 » puis reparoître pour donner des
 » marques de bonté qui gagnent le
 » Roi de Prusse , ensuite disparoître
 » pour faire place à une nouvelle espé-
 » ce d'ennemis que foudroye M. de
 » Coigni , & enfin reparoître à propos
 » pour terminer la première Partie.

» Vous verrez , Monsieur , que
 » l'Art qui régné dans ce Discours

5, n'est point en pure perte. Loin d'être
6, caché sous le voile de la Nature,
7, re, il faute aux yeux, & se fait d'abord
8, admirer. On dit qu'une Société
9, célèbre, pour conserver la mémoire
10, d'un Discours sans suite, sans ordre,
11, sans méthode, & plus brillant
12, que judicieux, fit ériger à la gloire
13, de l'Orateur une statue qui n'avoit
14, ni pieds, ni tête, & dont le corps
15, étoit couvert de faux brillans. M. le
16, Beau ne doit pas craindre d'être ainsi
17, burlesquement immortalisé. On sent
18, que le desordre & la confusion de
19, son Discours sont des effets merveilleux
20, de l'Art.

21, Ce qui fait le plus d'honneur à
22, cet illustre Orateur, ce sont ses
23, rares expressions. Jamais on n'a entendu
24, de Latin plus délicat, plus frisé.
25, La mâle éloquence de l'Université
26, semble avoir changé de sexe.
27, Quel heureux assortiment de mots ;
28, dont l'harmonie méritoit bien qu'ils
29, fissent connoissance ! C'est peu de
30, lire de semblables Discours. Heureux
31, qui a pû admirer comme moi
32, les graces inexprimables de l'Orateur !
33, Heureux qui l'a vû laisser
34, mollement couler de ses lèvres, où

„ régne la douce persuasion , ces phra-
 „ ses si cadencées , qu’au milieu des
 „ endroits les plus graves & les plus
 „ pathétiques , l’Auditeur ne pouvoit
 „ s’empêcher de sourire au bel esprit !
 On ne peut être , &c.

Let. d’un
 Rhétori-
 sien.

Je viens de lire , Madame , la *Lettre d’un Rhétoricien du Collège des Grassins , à M. Arrouet de Voltaire , sur son Temple de la Gloire*. Il y a de l’esprit , du feu , & quelques bonnes plaisanteries dans cette Brochure , qui n’a que le défaut d’être un peu trop prolix. On y relève des fautes grossières de langage échapées au Poëte lyrique. Le jeune Rhétoricien se donne pour un *respectueux admirateur* de M. de Voltaire ; qu’il prie de vouloir bien être son guide , & de l’adopter comme ces jeunes gens , dont il dirige l’esprit & les mœurs. Sur ce que le Poëte avoit dit que le cortége n’étoit bon que *pour les Héros vulgaires* , le Rhétoricien s’écrie : *Que de Charges supprimées chez les Rois ! Y pensez-vous , Monsieur , vous qui en attendez une ?* Il exalte ce grand *Écrivain* : „ Que vous êtes , dit-il , un „ Maître aimable & indulgent ! Avec „ vous je rimerai sans peine.

„ Vous

- » Vous subjuguez la Langue , & réformez
 » ses *Laix* ;
 » Ainsi l'on a toujours des rimes de relais.
 » J'écrirai comme vous *Suédais* , *Danais* ,
 » *Hessais* ,
 » De ma docilité vous voyez les essais.
 » Je dirai *Champénais* , *Remais* & *Fran-*
 » *contais* :
 » Quel Rimeur *faible* bronche avec de tels
 » états ?

La Lettre critique se termine ainsi :
 » Le Rhétoricien vous prie, Mon-
 » sieur, d'agréer ces légères remar-
 » ques, comme un témoignage de sa
 » *respectueuse attention*. C'est le nou-
 » veau Protocole que vous employez
 » auprès des Altesse & des Eminen-
 » ces. En vérité, nous autres grands
 » hommes, qui le sommes ou qui
 » croyons l'être, ou qui comptons
 » bien le devenir, de qui serions nous
 » *très-humbles & très-obéissants servi-*
 » *teurs* ? » Pour entendre cette plaisan-
 » terie, il faut se rappeler que lorsque le
 » Poëme de Fontenoy eût été imprimé
 » au Louvre, M. de *Voltaire* l'envoya
 » poliment à toutes les Portes Cochères,
 Tome II. L

avec un petit billet imprimé , où il prioit le Maître ou la Maîtresse de la Maison d'accepter cet Exempleire comme un gage de sa *respectueuse attention*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 29
Janvier 1746.

LETTRE XVI.

Paral-
lèle du
Lutrin
& de la
Henriade.

DE toutes les Critiques qu'on a faites de la *Henriade*, je n'en connois point, Madame, de plus judicieuse, de plus impartiale, de plus agréable & de plus instructive que celle qui vient de paroître sous le titre de *Parallèle de la Henriade & du Lutrin*. C'est un morceau unique dans son genre. Je m'étois d'abord proposé de vous en faire l'extrait ; mais vous me sçavez plus de gré de vous l'envoyer en entier. Un ouvrage de la nature de celui-ci perdrait trop à l'Analise. Il est dédié à Monsieur de *Voltaire* lui-même ; phénomène assez

singulier. On fait valoir dans l'Epître Dédicatoire les libertés de la République Littéraire. On reproche à ce grand homme d'avoir voulu établir une espèce d'inquisition dans la Librairie.

» La Critique, dit-on, est l'ame des
» Sciences. Vouloir la détruire, c'est
» un attentat énorme dans la Répu-
» blique des Lettres. Vous êtes Mem-
» bre de cette République, Monsieur,
» & en cette qualité soumis à toutes
» ses loix. Les honneurs dont on ac-
» cable votre mérite, ne vous en
» exemptent pas plus que l'obscurité
» où croupit le moindre Grimaud du
» Parnasse. Il n'y a point de distinc-
» tions de rangs. *Voltaire & Pellegrin*
» sont au même niveau, & leurs
» Ecrits demeurent exposés à la fan-
» taisie de quiconque voudra les cen-
» surer. Ce n'est cependant pas l'en-
» vie maligne de critiquer qui nous
» met la plume à la main; c'est le de-
» sir d'instruire. Vous êtes le Héros du
» tems. Vous donnez le ton dans tous
» les genres d'écrire. Mais comme il
» n'y a rien de si dangereux qu'un il-
» lustre modèle quand il s'égare, nous
» nous faisons un devoir d'examiner
» vos productions, & d'y reprendre

» librement ce que nous ne croyois
 » pas que l'on doive imiter. Nous
 » commençons par votre *Henriade* ,
 » qui est incontestablement l'Ouvra-
 » ge dont vous retirez le plus de
 » gloire. Comme il est fort
 » éloigné de la perfection où doit
 » tendre tout Ecrivain , c'est rendre
 » service à la Nation , que d'en mon-
 » trer les défauts : & il est du devoir
 » de l'Auteur de les corriger , lors-
 » qu'il en convient. C'est-là le fruit
 » que nous attendons de nos Remar-
 » ques. »

J'ignore absolument , Madame ;
 le nom de l'Auteur de cette Cri-
 tique. Quel qu'il soit , c'est un hom-
 me de beaucoup d'esprit , d'un grand
 sens , & qui possède en Philosophe
 le grand art de l'Epopée. Vous en
 porterez , je l'espère , le même ju-
 gement que moi , après que vous
 l'aurez lû. Son *Parallèle* est en forme
 de Lettres.



 LETTRE PREMIERE

Sur la Henriade.

OUI, Monsieur, je l'ai compris, aussi bien que vous, il y a long-tems. Le goût de tout un siècle dépend souvent d'un seul homme. Nous sommes des animaux sur qui un seul exemple fait plus que mille raisonnemens. Si vous voulez vous assurer du caractère d'esprit qui a dominé dans les différens tems, tâchez d'avoir la liste des Coryphées : imaginez ensuite tous les esprits contemporains, comme autant de copies, qui ont valu plus ou moins à proportion de leur ressemblance avec l'Ecrivain à la mode.

Le goût du public est une vraie machine qui s'éleve & qui s'abaisse au gré des Auteurs célèbres. Encore si cette célébrité n'alloit jamais qu'avec le talent & le mérite ; mais le plus souvent ceux qui l'ont ne la doivent qu'au hazard, à la cabale, à un air d'irréligion, ou à quelque bizarrerie. A Dieu ne plaise que je porte

envie à la gloire de qui que ce soit ; ni que je veuille, par malignité, ou par esprit de jalousie , ravaler les talens reconnus. Je déteste les caractères noirs. Mais tel a souvent une grande réputation , qui n'a fait que du bruit ; & le peuple ouvre de grands yeux vis-à-vis du mérite vanté , qui n'est que de l'ombre.

Je suis aussi bien éloigné de croire que tout ceci convienne à l'Auteur de la *Henriade*. Je sçais l'apprécier ; il a de l'imagination , de l'esprit , de l'élocution , assez pour être de toutes les Académies de l'Europe , quoiqu'il n'ait point toutes ces parties au même degré. Aussi le traiterai-je avec tous les égards qu'il mérite , & je ferai voir, en l'attaquant, combien je le respecte.

Il ne s'est peut-être jamais attendu à voir comparer sa *Henriade* avec le *Lutrin* de Despréaux. Je suis persuadé que ces deux ouvrages sont étonnés de se voir en présence. Mais lequel des deux a le plus de raison de l'être ? Henri le Grand vis-à-vis un *Lutrin* ? Despreaux vis-à-vis M. de Voltaire ? Si la cause des sùjets & des Auteurs est commune , comme il

semble qu'elle doit l'être , peut-être que l'opposition sera compensée , & la balance à peu près égale.

Dès que M. de V. eût senti ses talens & ouvert les yeux , il parcourut tous les genres de Littérature. Il vit Corneille qui regnoit dans la Tragédie , Molière dans la Comédie , Boileau dans le Didactique , Quinault & Rousseau dans le Lyrique. Il ne tenoit qu'à lui de partager avec eux leur Empire ; mais une grande ame ne souffre point d'égaux. Cesar se fit Général d'armée, pour éviter de n'être qu'égal à Ciceron. M. de V. fixa donc ses vûes sur l'Epopée , & songea sérieusement à occuper sur le Parnasse François la place qui étoit encore vuide : c'étoit au moins le projet d'un génie courageux.

Il n'avoit probablement pas encore lû l'avis d'Eumolpe à la jeunesse trop hardie. „ Mes amis , leur dit-il , il y „ a bien des jeunes gens qui se laissent „ tromper par les charmes de la Poë- „ sie. Aussi-tôt qu'on a mesuré un „ vers & qu'on y a renfermé quel- „ que pensée jolie , on se croit habi- „ tant de l'Hélicon. Une ame „ vraiment grande ne se repaît point

„ de belles chimères ; & d'ailleurs un
 „ génie , quel qu'il soit , ne peut con-
 „ cevoir ni enfanter un bon ouvrage
 „ qu'il ne soit inondé , pour ainsi
 „ dire , de toutes les eaux de l'Hy-
 „ pocrène. . . . Tels étoient Homère ,
 „ Virgile , Horace. Les autres n'ont
 „ point vû la route , ou , s'ils l'ont
 „ vûe , ils n'ont osé y entrer. Quicon-
 „ que entreprendra de décrire les
 „ troubles d'une guerre civile , s'il
 „ n'est rempli de tous les bons Au-
 „ teurs , il succombera sous le far-
 „ deau. *Petrone.*

Est-il possible qu'une voix si forte ,
 qu'un avis si formel & si précis , n'ait
 point frappé M. de V. S'il n'a point
 entendu cette voix , parce qu'elle
 étoit , peut-être , trop éloignée de lui ,
 comment n'a-t-il point réfléchi sur les
 paroles du Législateur des Poètes
 François.

Un Poëme excellent où tout marche & se
 suit ,

N'est pas de ces travaux qu'un caprice
 produit :

Il veut du tems , des soins , & ce pénible
 ouvrage

Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentissage.

Mais souvent parmi nous un Poëte sans
art ,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par
hazard ,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chi-
mérique ,
Fièrement prend en main la trompette
héroïque.
Sa Muse , dérégée en ses vers vagabonds ,
Ne s'éleve jamais que par sauts & par
bonds ,
Et son feu, dépourvû de sens & de lecture ,
S'éteint à chaque instant , faute de nourri-
ture.

On ne peut pas soupçonner Boi-
leau d'avoir fait ces vers à dessein &
par malignité. M. de V. les avoit lûs
avant que d'entrer dans la carrière ,
mais apparemment qu'il avoit eu soin
de lire aussi :

» Qu'aux ames bien nées
» La vertu n'attend pas le nombre des
années.

Sans doute que le Tasse avoit égalé ;
& peut être même surpassé Virgile &
Homère à l'âge de vingt ans. . . . Les
grands génies ne sont point maîtres
d'eux-mêmes ; leurs talens sont un

bien public dont le genre humain doit profiter, indépendamment de la sagesse & de la modestie de ceux qui en sont les dépositaires, sans quoi ces trésors que la nature distribue dans chaque siècle, pour en être l'ornement & la gloire, risqueroient d'être perdus, & la Nature auroit fait une dépense inutile.

Au reste, le vrai moyen de réfuter Despréaux & son précepte, étoit de lui donner un exemple; & Dieu sçait si l'Auteur de la Henriade y a bien réussi.

„ Ce seroit sans doute un grand
 „ plaisir, dit M. de V. & même un
 „ grand avantage pour un homme
 „ qui pense, d'examiner tous ces Poë-
 „ mes Epiques de différentes natures. „
 Il a essayé lui-même de faire cet examen pour les Poëmes Anglois, Grecs, Latins, &c. Il n'y en a que deux qu'il n'ait point examinés, le sien & celui de Boileau. Tentons cet examen, & tâchons d'en tirer tout le plaisir & tout l'avantage que M. de V. nous promet.

L'Auteur de la Henriade n'a rien à craindre dans la comparaison des sujets; elle est toute entiere en sa fa-

veur. Henri le Grand d'un côté, un Chanoine de l'autre ; un Trône à conquérir, un Lutrin à reclouer sur un banc : Mayenne, Daumale, la belle d'Estrées, Boirude, Brontin, la Perruquière ; voilà les Acteurs & les intérêts. Pour ce qui est de l'exécution, s'il est vrai, comme quelques gens le prétendent, que Despréaux n'étoit pas grand Poëte, quand la comparaison des deux Poëmes sera faite, ce sera à M. de V. plus qu'à tout autre, à le venger de ce reproche.

Je serois tenté de croire, moi, en considérant le Lutrin & la Henriade, que le choix du sujet ne fait rien au succès d'un Poëme. Un Poëte peut faire un très-bel ouvrage sur un sujet très-médiocre. Le combat des Grenouilles & des Rats se fait lire, le Sceau enlevé de Taffoni, la Boucle de cheveux de Pope, sont des ouvrages parfaits en leur genre. Le Poëte est créateur, il bâtit un monde sur un point ; ainsi peu importe qu'on chante un Héros ou un Pupitre ; mais on a tort si on n'a point réussi.

 LETTRE SECONDE

Sur la Fable de la Henriade.

ON peut comparer un Poëme Epique à un de ces Châteaux bâtis par les Fées ; tout doit y être fait à plaisir ; c'est une Divinité, c'est-à-dire, un génie fécond & libre qui en fait le plan & l'élévation, qui trace le dessein du frontispice, du corps de logis, des appartemens, des jardins, & qui l'exécute ; ainsi tout doit y être dans une perfection plus qu'humaine ; autrement ce n'étoit point la peine d'appeller un Dieu ; autant valoit s'en tenir à nos Maçons ordinaires.

Je doute fort que si M. de V. eût eu cette idée, il eût risqué l'entreprise ; mais le succès qu'il ne devoit point attendre naturellement, a prouvé qu'il faut oser, & que la Fortune ne couronne pas toujours la sagesse & la modestie.

Pour suivre cette idée que je viens de donner d'un Poëme Epique, il auroit fallu choisir, à l'exemple d'Homère & de Virgile, non une suite d'avantures liées seulement, parce

qu'elles se suivent dans le récit , mais une seule action ; en concerter les principes , les moyens , la fin ; lui donner une même ame répandue dans tout le corps & dans toutes ses parties ; arranger les causes Célestes & Terrestres , pour être en état de transporter le Lecteur dans tous les lieux du monde entier , & de lui offrir tous les tableaux imaginables de l'Univers. Mais ces exemples d'Homère & de Virgile sont surannés ; on ne doit plus les suivre ; la Religion , de même que les mœurs , est changée. Nous sommes Chrétiens & François , cela est vrai ; mais Boileau étoit-il moins François & moins Chrétien que M. de V. Comment s'y est-il pris dans son Lutrin : voyons l'ordonnance de son Poëme.

Les Chanoines vermeils & brillans de santé ;
S'engraissoient d'une sainte & longue oisiveté.

.....
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offen-

se ,
Fait siffler ses Serpens , s'excite à la vengeance.

Et allant trouver le Trésorier de la Sainte Chapelle , du vent de sa bou-

che prophane, elle lui souffle l'ardeur de la chicane. Gilotin, valet du pieux Chanoine,

Chez tous ses Partisans va semer la terreur.

Sidrac, vieux Chevecier, vient donner un conseil, qui est de remettre un vaste Lutrin sur un banc pour of-fusquer le Chantre, rival du Trésorier. Le conseil approuvé, on choisit trois hommes pour l'exécuter. La *Nuit* arrive; les trois Champions se mettent en marche; la Discorde les voit, s'applaudit & pousse un cri qui réveille la Mollesse. Celle-ci, ayant appris de la *Nuit*, confidente de l'entreprise, ce qui se passe, gémit de ce que la Discorde vient la chasser d'un des deux seuls domaines qui lui restoit, & prie la *Nuit* de combattre pour elle, & de traverser l'exécution. La *Nuit* aussi-tôt va loger dans les flancs du Lutrin un Hibou, qui sortant avec un cri affreux, déconcerte les trois Guerriers. La Discorde les voyant dispersés se montre pour les ranimer. Le Lutrin est heureusement placé sur son pivot. Un Songe réveille le Chantre rival; il se leve, va au Chœur, voit le Lutrin posté; il assemble aussi-tôt

le Chapitre. Evrard , Chanoine bouillant, renverse la machine : le Trésorier , apprenant les voyes de fait , va consulter la Chicane : le Chantre averti y vient aussi ; & les deux partis se rencontrant , viennent aux mains , & se battent avec des Livres : le Prélat, près d'être vaincu , tire sa Dextre vengeresse , & met en fuite tous ses ennemis avec des Bénédictiones : la Discorde eût perpétué le trouble , si Thémis n'eût terminé la querelle.

Rien au monde n'est si frivole que le fond de ce Poëme ; cependant , M. vous voyez comme tout y est arrangé , lié. Il y a une seule ame dont l'impression fait agir tous les ressorts de l'entreprise ; c'est le ressentiment de la Discorde qui remue les hommes , les conduit , les anime , les rassure dans le besoin ; ils ne sont que ses instrumens. Mais comme elle n'auroit point assez montré l'opiniâtreté de sa vengeance , si elle n'avoit pas eu d'obstacles à combattre & à vaincre , le Poëte a supposé la Mollesse & la Nuit qui s'opposent aux desseins de la Discorde ; cependant celle-ci triomphe malgré les deux Divinités , & il ne faut pas moins que la Piété & la

Justice pour l'arrêter dans ses progrès.

L'action est une , simple ; c'est un Lutrin rétabli & renversé par esprit d'animosité ; tout tend à ce seul point , tout y est lié , & si le dénouement arrive par un Dieu , c'est que la querelle étoit formée par une Divinité , la Discorde. D'ailleurs , il étoit naturel que la Piété & la Justice jugeassent un démêlé de Chanoines , & donnassent la paix aux vainqueurs & aux vaincus.

Je ne vous parle point de l'allégorie qui regne si gracieusement d'un bout à l'autre ; il ne s'agit encore que du fond des choses , de ce qu'on appelle ordonnance , arrangement , fable , en un mot , carcasse de l'édifice.

Considérons cette même partie dans la *Henriade* ; ie serai charmé de rendre par-tout justice à son célèbre Auteur ; mais comme son Ouvrage est au Public , c'est à lui-même à se défendre : il a été écrit pour être lû , & moi aussi-tôt après l'avoir lû , la fantaisie m'est venue d'écrire.

» Chacun à ce métier

» Peut perdre tant qu'il veut de l'ancre &
du papier.

Voici donc l'ordonnance de la Henriade.

Henri III regnoit encore ; mais comme *ses esprits languissoient par la crainte abbatus*, les Guises formèrent une Ligue contre lui & le chasserent de Paris. Henri de Bourbon vint le secourir, & tous deux ils se présentent devant la Capitale, pour en faire le siège. Henri III engage alors Bourbon à aller lui-même en Angleterre demander du secours à la Reine Elizabeth. Le Héros part ; il effuye une tempête qui le jette auprès d'une grotte où il trouve un Vieillard inspiré, qui lui annonce qu'il ne sera jamais Roi de France, qu'il ne se soit fait Catholique. Le Prince arrive à Londres : il raconte à la Reine les maux & l'état de la France, & lui demande un secours qu'elle lui accorde. Cependant les Ligueurs assiégés font une sortie vigoureuse : ils avoient déjà pénétré jusqu'à la Tente du Roi. Henri de Bourbon arrive dans ce moment, & fait changer la face du combat. On prépare un assaut : Mayenne éperdu est ranimé par la Discorde qui va aussi-tôt chercher la Politique à Rome, & revient avec elle séduire

la Sorbonne, dont l'autorité séduit à son tour tous les Prêtres. Le Fanatisme alors anime tous les Affiégés. Cependant comme ils sont vivement pressés, Jacques Clément sort de Paris, & assassine le Roi. Henri de Bourbon est reconnu son successeur par son Armée; mais dans la Ville on délibère pour en choisir un autre. Pendant cette délibération, Henri livre un affront: il alloit vaincre: Saint Louis l'arrête: la nuit vient: le Héros est transporté en esprit au Ciel & aux Enfers. Arrive aux Affiégés un secours d'Espagne qui occasionne une bataille livrée à quinze ou seize lieues de Paris: Mayenne est défait. Le Roi se livre à l'amour: Mornay le tire de cette foiblesse. Le siège est recommencé: la Ville périt par la famine: le Roi se convertit: & Paris lui ouvre ses Portes.

Voilà, Monsieur, le plan de la Henriade, levé de la meilleure foi du monde. Considérez-en la beauté, l'ordre, la simétrie, la liaison: comme la tête, les pieds, tous les membres ne font qu'un même corps.

Je vous ferois un volume de réflexions, si je ne voulois en omettre

aucune de celles qu'on pourroit faire, sur-tout en comparant ce plan avec ceux d'Homère & de Virgile ; mais je me borne à ce qu'il y a de plus sensible, à ce qui frappe ceux mêmes qui n'ont pas étudié les règles de l'art, & qui ne jugent des ouvrages que par le seul bon sens & le goût.

» Le sujet de la Henriade, dit l'Aut-
» teur lui-même, est le siège de Paris
» commencé par Henri de Valois &
» Henri de Bourbon, & achevé par
» ce dernier seul.

Je demande, s'il convenoit de faire commencer une action par un Prince, & de la faire achever par un autre, sur-tout quand le premier est d'un caractère foible, & l'autre d'un caractère grand. Quelle gloire pour un Héros, d'exécuter ce qu'un Prince médiocre avoit entrepris.

Ensuite le premier siège de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri de Bourbon, & levé par ce dernier, est-il même dans l'Histoire, & peut-il être dans le Poëme, le même siège que fit Henri IV, après la bataille d'Ivry livrée en Normandie, à quinze lieues de Paris. Le premier siège est réellement dans le Poëme

un siège levé : & le second un autre siège recommencé long-tems après l'autre ; ce qui doit faire deux sièges ; à moins qu'on ne veuille dire que c'étoit le même siège , parce que c'étoit la même Ville qu'on assiégeoit. Un des deux sièges étoit plus que suffisant pour un Poëme , qui ne doit jamais se charger des inconvéniens que l'Histoire est obligée de raconter. Quel rapport les discours de Henri III , la foiblesse de sa résistance dans son Camp , sa mort même peut-elle avoir avec le siège de Paris fait par Henri IV. Cela eût été placé à merveille dans quelque récit épisodique. Tout cela n'est non plus de l'action que le massacre de la St. Barthelemi : & si cela étoit retranché ou déplacé , une partie du dixième Chant , qui est le dernier , deviendrait le commencement du Poëme. Peut-être que quelque jour l'Auteur , bien conseillé , profitera de l'avis.

Supposé que le sujet du Poëme soit le siège de Paris (car on verra que cela n'est pas certain) quelle est la conduite du Héros qu'on nous donne à admirer ? Il assiège son Peuple ; il en fait un carnage affreux ; il le réduit

par une famine horrible. Cette conduite le mene-t-elle au dénouement ? Point du tout. Elle est absolument inutile ; & qui pis est , le Héros sçait qu'elle doit l'être. Un Vieillard inspiré , qu'il écouloit comme *Dieu même* , lui avoit dit dès le commencement :

Mais si la vérité n'éclaire vos esprits ,
N'esperez point entrer dans les murs de
Paris.

Si cet Oracle eût été rendu dans le Ciel seulement , que Henri IV ne l'eût ni entendu lui-même , ni compris ; s'il eût été obscur , enveloppé , mystérieux . le Héros eût été peut-être excusable ; mais il parloit *os ad os* avec le Prophète , sans équivoque , sans détours. Que penser d'un Héros dont l'action , très-cruelle en elle même , est en même tems fondée sur l'imprudence & l'étourderie ? C'est bien alors que se vérifie la maxime d'Horace :

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.
Des sottises des Rois les Peuples sont punis.

Le Peuple avoit tort de rejeter Henri IV , par la raison qu'il étoit

Protestant : mais aussi Henri IV avoit tort de l'être selon l'esprit du Poëme , qui est dans les principes Catholiques. Que devoit donc faire Henri IV. ? Se convertir , & ensuite combattre. Le Poëte auroit supposé , s'il eût voulu , des défiances de la part du Peuple ; Henri auroit été alors dans tout son droit , les Ligueurs dans tout leur tort ; & le Peuple , à l'ordinaire , auroit été le seul à plaindre.

M. de V. a enfanté ce plan avec douleur , on le voit bien : il n'avoit pas encore l'âge. Il y alloit d'estoc & de taille comme un brave qui n'est que brave. Il faisoit des Tableaux & des Vers à propos d'Henri IV ; il les lioit comme il pouvoit ; & quand il en eût fait un nombre passable , il les compta , & mit en titre : *Poëme Epique*.

Il n'est pas sûr lui même du sujet de son Poëme ; il dit dans sa Préface que c'est le *Siège de Paris* (il auroit dû dire les deux Sièges ; & intituler le Poëme , les deux Henris) & deux pages après , il dit que *c'est la Religion qui en fait en grande partie le sujet*. Que veulent dire ces mots *en grande partie* ? C'est donc à dire que la Religion

& le Siège font le sujet, l'un en grande partie & l'autre en petite partie apparemment. Mais ces deux parties sont-elles faites pour former un tout naturel : la Religion & le Siège. Si c'est la Religion, pourquoi tous ces combats ? Il falloit un Docteur pour persuader le Héros. Si c'est le Siège ; pourquoi l'Auteur dit-il : que le seul dénouement est la Religion. Un dénouement est la solution des difficultés qu'on appelle *nœud* en terme d'art. Si c'est la Religion qui est le dénouement, le nœud étoit donc dans Henri IV même. C'étoit sa Religion qui faisoit obstacle. Or n'est-il pas singulier qu'un Roi fasse éprouver à son Peuple tous les maux de la guerre & de la famine pour le mener à un dénouement qui dépend de sa seule volonté : le seul dénouement du Poëme est la Religion. Je demande à quoi ont servi pour cette conversion, les combats & le carnage ? Quelle liaison, quel rapport le sang des Rebelles répandu par le Roi, peut-il avoir avec son changement de Religion ? S'il eût pû produire un effet semblable, ce devoit être dans les vaincus & non dans le vainqueur. Le Poëte n'a point

raisonné dans ce point essentiel de son Ouvrage. Aussi, si on estime Henri IV, ce n'est point par l'action même qui fait le fond du Poëme : c'est par quelques traits qui y sont cousus & qui peuvent aisément s'en détacher : au lieu qu'on plaint réellement le Peuple qui est, de bonne foi & pour des intérêts réels & sacrés, la victime de l'aveuglement de son Roi & de la cruelle politique des Princes qui le trompent. Mayenne est un ambitieux méchant, & Henri IV, qui est un grand Roi dans l'Histoire, est presque un sot dans le Poëme.



 LETTRE TROISIÈME

Sur le Merveilleux.

» **L**A Henriade, dit son Auteur, est
 » composée de deux parties : d'é-
 » venemens réels & de fictions. » J'ai-
 merois autant qu'il me dit : un hom-
 me est composé de deux parties ; d'un
 corps & d'un habit. Si la fiction fait
 partie de son Poëme, ce n'est point
 une partie *Substantielle*, si j'ose m'ex-
 primer ainsi. Une Allégorie jettée sur
 un fait n'est qu'une draperie. La vraie
 & seule manière de mêler la fiction
 avec la réalité est de supposer des
 causes surnaturelles, & de les unir
 avec les naturelles : *Musa mihi causas*
memora quo numine læso. . . . Muse ra-
 conte-moi les causes : Quelle divinité
 offensée. . . . Alors la fiction devient
 intrinsèque, & fait ce qu'on appelle
 proprement partie. Autrement elle n'est
 que dans les mots ; ce n'est plus qu'une
 figure de Rhétorique. Je crois même
 que l'Auteur l'a bien senti. Il s'est
 fait dire par un Italien que *son Poëme*
n'est point farci comme les autres, (appa-

remment comme ceux d'Homère, de Virgile, du Tasse) *d'un infinité d'Anges surnaturels*. Cependant il dit lui-même dans sa Préface, que *le défaut de Lucain est d'être une Gazette empoulée*. Si pourtant, il ne ressemble, lui, ni à Virgile, ni à Homère, ni au Tasse, à qui ressemblera-t-il, si ce n'est à Lucain?

Il me paroît que l'Auteur de la Henriade & son Panégyriste hazardent un peu leurs décisions. Il est du bel air de trancher net, & de prononcer en souverain, sans sçavoir l'état de la question. Monsieur Antoine Cocchi, Lecteur de Pise, n'auroit point parlé si absolument qu'il a fait dans sa Lettre sur la Henriade, s'il eût lû ce que c'est que le Merveilleux, & quel usage on doit en faire dans l'Epopée. Les Anciens regardoient un Poëme Epique, comme un ouvrage tout à la fois Théologique, Historique & Moral. Dans l'Histoire, on ne voit qu'une suite de faits: dans un Traité de Morale, une suite de préceptes; dans la Métaphysique, une démonstration sèche de l'existence & des attributs de la Divinité. Dans un Poëme Epique, tout se réunit. C'est

la chaîne d'or qui tient à Jupiter, qui suspend toute la nature. C'est un tout qui comprend Dieu & les Hommes, & leurs rapports réciproques de bienfaits & de reconnoissance, d'autorité & de soumission. Qu'on lise une Histoire, on voit des hommes qui agissent, qui changent de place sur leur Théâtre; mais on ne nous montre point les Machines surnaturelles qui les transportent ou qui les guident. Qu'on lise un Poëme Epique, le nuage disparaît: nous voyons la main de la Divinité; nous voyons tous ses attributs: sa Sageffe qui tantôt brille pour éclairer les Hommes, & tantôt se retire pour les abandonner à leur présomption: sa volonté suprême qui donne, ou qui ôte les couronnes: sa Toute-puissance, qui ébranle tout l'Univers: sa Bonté qui pardonne, sa Justice qui punit: son Immenfité qui préside à tout; de sorte qu'un Poëme qui nous peint les Héros & en même tems le Merveilleux, nous apprend d'un côté ce que nous devons croire, & de l'autre ce que nous devons faire ou éviter. Tels sont les Poëmes d'Homère & de Virgile dans le systême Payen. *Les autres n'ont point*

vû la route , ou s'ils l'ont vûe , ils n'ont osé y entrer. Un Poëme Epique, fait par un Chrétien , sur ce plan de merveilleux , seroit sans doute la plus belle production de l'esprit humain.

Qu'on jette à présent les yeux sur ce que M. de V. ose appeller *système merveilleux* , dans son Poëme ; on verra que rien n'est si maigre , si petit & si mal coufu.

On voit un Vieillard, sans autre autorité que celle de son desert & de ses cheveux blancs , qui dit à Henri IV une espèce de bonne aventure : & il paroît que le Héros la regarde comme telle , puisqu'il n'en fait aucun cas. L'apparition de Saint Louis vient pour faire un Chant , & parce qu'il y a une descente aux Enfers dans Homere , & une dans Virgile. C'est un beau rêve Poëtique qui n'est de nulle nécessité dans le Poëme. Aucun Oracle ne l'avoit annoncé , aucun Destin ne l'avoit ordonné ; le Héros n'en a tiré que des lauriers qui lui sont inutiles dans le Poëme ; il n'en est pas plus contrit à son réveil : il égorge les François comme auparavant : il les affâme. Il semble que ce rayon ne l'ait éclairé

que pour le plonger plus avant dans l'abîme.

La Discorde se trouve au quatrième Chant par le plus grand hazard du monde , sans aucun motif. Elle se personifie peu à peu sans que cela paroisse ; d'abord elle n'étoit qu'une figure de Rhétorique , ensuite elle devient Acteur principal. Elle s'allie avec la Politique , sans aucun intérêt marqué pour celle-ci. Et après avoir été à Rome chercher une douzaine de beaux Vers , & dire des sottises aux Papes , elle revient jouer son Rôle allégorique.

Je ne parle point de l'Amour qu'on va chercher en Chypre. Pour le coup M. de Voltaire mêle le Sacré avec le Prophane. La machine paroît réelle ; mais c'est une dépense en pure perte : un Amour des environs de Paris , ou les beaux yeux de la belle Gabrielle auroient fait leur office , aussi bien qu'un vieux Cupidon de Cythère.

Que l'Auteur ne nous dise donc plus que la fiction est une partie dans son Poëme , en la comparant avec les événemens réels , ou je lui dirai que l'Histoire de Charles XII

est un Poëme Epique de sa façon.

Il ne s'est jamais , dit - il , flatté d'approcher de la perfection. Est-ce franchise , ou modestie ? Si c'est modestie , c'est trop risquer pour l'amour propre : si c'est franchise , pourquoi entreprendre ? Ne sçavoit-il pas que dans les choses faites pour le plaisir , on ne souffre pas le médiocre. Quelle nécessité que la France ait un Poëme Epique ! La République Littéraire n'est point bornée par les Montagnes ni par les Fleuves. Nous pourrons dire , sans être ni Grecs , ni Romains , ni Italiens ; nous avons Homère , Virgile , le Tasse. L'Empire de l'esprit est supérieur à celui des Rois. Nous ne faisons avec les Anciens & les Etrangers qu'une même société de fortune & de biens. M. de V. est fort au-dessus des préjugés Nationaux ; je m'étonne qu'à propos de rien , il se soit piqué d'honneur pour notre Nation , au risque de montrer notre foiblesse plutôt que nos forces. Il est donc bien difficile de déraciner l'amour de la Patrie.

Revenons. Si M. de V. eût bien considéré le Lutrin , qui , après tout ,

lui a servi de modèle , il eut vû que la Discorde y regne d'un bout à l'autre , comme l'ame de l'action. Regardez-y de près , Monsieur ; mettez seulement le Lutrin à la place de la Ville de Paris , les deux Poèmes font la même chose. C'étoit donc à peu près la même marche à suivre. La Discorde eût engagé les Parisiens à fermer les portes au Héros : il les eût assiégés. Saint Louis , si on eût voulu , seroit venu arrêter sa main foudroyante ; & après un ravissement extatique , le Héros se seroit converti. Les Assiégés , par entêtement ou par la ruse de la Politique amenée par la Discorde , auroient toujours été opiniâtres , parce qu'ils auroient regardé la conversion du Prince comme un piège. La famine seroit venue & auroit combattu en faveur d'un Roi qui se seroit fait un scrupule de tuer ses Sujets , quoique rebelles , & qui pendant ce tems-là , auroit battu , aux portes de Paris , les Espagnols qui venoient au secours des Assiégés : lesquels Assiégés , ayant enfin perdu toute espérance , se seroient soumis à un Roi dont ils auroient

connu la grandeur & la bonté. Voilà un plan que je vous fais , Monsieur , sans en avoir le dessein. Si M. de V. vouloit penser à refondre le sien , il ne seroit peut-être pas difficile d'en faire un ouvrage infiniment meilleur qu'il n'est ; mais il est occupé à de plus nobles soins.* Je souhaite qu'il traite sa matière comme il convient. Au moins n'aura-t-il point besoin de fiction pour dire de belles choses. Qu'il prenne garde seulement à n'en point donner l'air à la vérité.

* M. de *Voltaire* , comme Historiographe du Roi , est occupé à écrire l'Histoire de ce Regne.



LETTRE QUATRIÈME.

Sur les Acteurs & sur les Caractères.

LEs Héros de la Henriade sont Henri III dans les cinq premiers Chants ; car après tout , l'entreprise du Siège lui appartient. Il est le représentant & par conséquent le Héros , qui jette peu d'éclat il est vrai , mais pourtant Héros , puisqu'il est le principal Acteur dans les cinq premiers Chants ; & il n'y a que dix Chants en tout. Ensuite Henri IV, le Duc de Mayenne, Jacques Clément, la belle d'Estrées, Mornay & d'Aumale ; car je ne compte ni la Discorde , ni la Politique , ni l'Amour que l'Auteur regarde lui même comme des personnages en l'air.

Le caractère d'Henri III est la foiblesse & l'irrésolution : le Poëte l'a peint comme il étoit. A côté d'un tel Prince , il n'auroit pas été difficile de faire paroître grand Henri de Bourbon. Car les grandeurs, com-

me on sçait , sont relatives. Et tel , qui n'auroit été que médiocre à côté des Corneilles & des Boileaux , peut paroître grand dans un autre voisinage. Mayenne est ambitieux comme on l'est ordinairement. D'Aumale est brave & emporté. La belle Gabrielle aime tendrement. Mornay est sage & prudent : je le veux. Mais tous ces caractères n'ont rien de piquant , de rare , de nouveau , & par conséquent rien qui soit de nature à entrer dans un Poëme Epique. Il y en a mille exemples dans l'histoire : ce n'étoit point la peine de mettre une Muse en dépense.

Un des caractères les mieux frappés est peut être celui de Jacques Clément. Ce pauvre solitaire est digne de compassion. Sa simplicité , sa candeur , sa bonne intention , le rendent un personnage intéressant ; on lui pardonneroit presque , en lisant le Poëme , de l'avoir débarrassé d'un Acteur qui le surchargeoit , si nous n'étions accoutumés , avec raison , à regarder avec horreur la maxime qui arme les Sujets contre leur Prince.

Les Héros du Lutrin ont bien un autre éclat dans leur genre. Le Trésorier est un favori de la mollesse, dont la fureur est de bénir. Le Chantre est un glorieux qui veut briller dans le Chœur, & éclipser, s'il se peut, son rival. Quels intérêts ! Mais quel champion que le Perruquier l'Amour & Boirude qui,

Plein d'une ardeur guerrière

Pour sauter au plancher , fait deux pas en arrière.

Et le savant Alain qui a lû Bauni : & le gras Evrard qui lit la Bible autant que l'Alcoran. Qu'on les écoute parler, qu'on les voye agir, on verra par tout une singularité intéressante. Ils n'ont que faire du pinceau du Poëte pour se peindre.

Il est, me direz-vous, Monsieur, bien plus aisé de faire rire que de faire admirer. J'aurois crû le contraire, le grand me paroïsoit plus aisé à peindre que le plaisant à attraper. Un bon mot assaisonné dans un degré exquis est assurément plus rare qu'un sentiment noble, qu'une belle image ; surtout quand d'un côté le sujet de la plai-

fanterie paroît stérile , & que de l'autre côté , les esprits sont déjà disposés à l'admiration par l'amour & par l'estime. Ne chérifions nous pas encore la mémoire du bon Henri IV ? Il n'y a point de François qui ne voye sa statue avec plaisir ; nous l'aimons encore tous , parce qu'il étoit brave , doux , gai , aimant son Peuple de tout son cœur. Etoit-il si difficile de le rendre aussi grand que peut l'être un Héros parfait ? Que Despréaux n'a-t-il chanté ce sujet , & laissé le Lutrin à M. de Voltaire ? Henri IV seroit admirable s'il avoit été peint de la même main que le passage du Rhin. Le Sublime n'auroit pas moins fait de plaisir que le grotesque : & le *Vainqueur* & le *Père de la France* auroit été sans doute aussi intéressant que Gilotin & Boirude.

Je vous ai déjà parlé de la conduite d'Henri IV dans le Poëme. En voici encore quelques traits que je vous prie de considérer.

Vous sçavez , Monsieur , que la bonne manière de louer les Héros , est de le faire par leurs actions plutôt que par des mots. Henri , s'il

est le Héros du Poëme , devoit - il quitter son Camp pour faire un voyage de plus de cent lieues , traverser les mers , s'exposer à un naufrage (car il a même effuyé une tempête) tandis que le salut de son armée & de celle du Roi dépendoit uniquement de sa personne ? Si c'est une imprudence dans Henri III de l'avoir envoyé , n'en est - ce pas une pour lui d'y avoir été ? Ah , dit M. de V. *la Reine Elisabeth souhaitoit de le voir. . . .* Ainsi il a fallu faire faire au Héros une démarche insensée , contraire à ses propres intérêts , à la bienséance , au bon sens. Elle eût été dans l'Histoire , qu'il eût fallu l'ôter dans le Poëme. Mais elle est du choix & de la création du Poëte. Aussi tandis que le Héros s'amuse à narrer à loisir , (c'est le terme qu'on a mis prudemment pour remplir le Vers) on force son Camp. Oüi , me direz - vous , mais il arrive heureusement pour le défendre. Vous avez raison , Mr , de dire *heureusement* : car c'est un grand bonheur qu'il se soit trouvé là à point nommé. C'est au hazard pur que les deux Héros sont redevables de leur salut. On se battoit : mais

Henri de Bourbon n'en savoit rien. Il pouvoit n'arriver que le lendemain, que dix jours après. C'est le hazard qui l'a ramené. Il s'est bien battu ; donc il est brave. Il fait du bien ; donc il est bon. Mais on peut être brave & bon ; si on n'est ni sage ni prudent, on n'est point sur la liste des grands Hommes. Savez-vous M. de V. qu'il faut être Héros pour peindre les Héros. C'est une espèce de génération & de paternité qui produit son semblable. Comment donner une sagesse, des sentimens, de la force qu'on n'a pas ? On peut avoir beaucoup d'esprit, être bon Ecrivain en Prose, faire des Vers très-joliment, être homme aimable, estimable, charmant, sans être ni un Homère, ni un Virgile. Ce sont de furieux Hommes.



 LETTRE CINQUIÈME.

Sur les Beautés de la Henriade.

SElon M. Antoine Cocchi, Lecteur de Pise, *il n'y a rien de plus beau que le Poëme de la Henriade*. Je ne soupçonne ni l'Auteur de cette Lettre, ni son Traducteur d'avoir eu dessein de flatter. Je suppose même que ce jugement est appuyé sur l'impression que M. Antoine Cocchi a éprouvée en lisant le Poëme. Or cette impression ne lui est point venue sûrement de l'ordonnance de l'ouvrage, cela ne lui feroit point d'honneur; apparemment donc qu'il la doit aux ornemens dont le Poëme est embelli.

Il est certain que la manière de traiter & d'habiller un sujet, le change entièrement. La Pucelle de Chapelain, est, dit-on, bien faite dans sa constitution: mais comment est-elle parée! Donnez la même matière à Bourdaloue, à Cheminai, au P... à C... l'un vous donne un habit de toile, l'autre un drap d'Angleterre:

l'autre une riche broderie , l'autre enfin un pourpoint d'Arlequin ; & cependant ils disent tous la même chose dans le fond. M. de V. peut avoir de grandes ressources du côté de l'exécution.

Je vous déclare , Monsieur , que je trouve dans la *Henriade* de beaux & très-beaux morceaux , des Vers très-bien faits , très-harmonieux , des descriptions très-touchantes , par exemple , le *Tableau de la retraite du sage Vieillard* , & son discours ; les voici :

Non loin de ce rivage , un bois sombre &
tranquile

Sous des ombrages frais , présente un doux
azile.

Un rocher qui le cache à la fureur des
flots ,

Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.

Une grotte est auprès , dont la simple
structure

Doit tous ses ornemens aux mains de la
nature.

Un Vieillard vénérable avoit , loin de la
Cour ,

Cherché la douce paix dans cet obscur sé-
jour.

sur les Beautés de la Henriade. 281

Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisoit son étu-
de ;

C'est-là qu'il regrettoit ses inutiles jours ;
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les
amours.

Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fon-
taines,

Il fouloit à ses pieds les passions humai-
nes. &c.

Que M. de V. ne nous parle-t-il
toujours de même ; je le compare-
rois à nos plus grands Poètes. Le
discours est conforme au caractère &
à l'état du Vieillard :

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les
deseins,

Et ne l'accusons point des fautes des Hu-
mains.

J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en
France,

Foible, marchant dans l'ombre, humble
dans sa naissance.

Je l'ai vû sans support, exilé dans nos
murs,

S'avancer à pas lents par cent détours obf-
curs.

Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussière,
 Ce Fantôme effrayant lever sa tête altière,
 Se placer sur le Trône, insulter aux mortels,
 Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels, &c.

Peut-être le troisième Vers est-il un peu profaïque, *J'ai vû naître, &c.*

La mort de Coligni est admirable : mais sa fermeté stoïque, sa douceur, la simplicité & la noblesse de son discours, me charment bien plus que les deux Vers qui terminent cet article.

Et de ses Assassins ce grand homme entouré,
 Sembloit un Roi puissant par son Peuple adoré.

Je ne sçais si vous ne me trouverez pas un peu trop difficile : mais cette image me paroît outrée ; c'est une majesté fausse, qui, de plus, a l'air d'une chûte Epigrammatique : c'est du brillant à côté de l'or. Croyez vous qu'Homère & Virgile l'auroient

dit ? D'ailleurs il y a du faux dans l'image , parce que le Peuple François n'adore pas ainsi ses Rois : il se contente de les aimer , & de les servir ; & nos Rois ne nous en demandent pas davantage.

Henri IV raconte , on ne peut pas mieux , la Bataille de Coutras , à quelques petits Vers près , où il fait son éloge habilement , après avoir fait le modeste. L'Auteur a dû être content de la peinture qu'il a faite des Courtisans ; les Vers en sont bien faits.

Il y a dans le quatrième Livre des morceaux que l'Auteur a travaillés avec complaisance : la matière étoit belle , & susceptible de la plus riche & de la plus noble élocution. La Discorde va trouver la Politique.

Un tourbillon la porte à ces rives fé-
condes
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Voilà deux beaux Vers , Monsieur ;
les suivans ne sont pas moins beaux.

Rome enfin se découvre à ses regards
cruels ;
Rome , jadis son Temple & l'effroi des mor-
tels ,

Rome, dont le destin dans la Paix , dans
la Guerre ,

Est d'être en tous les tems maîtresse de
la Terre.

Que cette répétition est noble , Mon-
sieur , & que la chûte est sublime !

Par le Sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous
les Rois

L'Univers fléchissoit sous son Aigle ter-
rible

J'aurois voulu cette pensée plus é-
tendue : les quatre Vers suivans en
auroient été plus beaux , & il y au-
roit eu simétrie pour l'oreille.

Elle exerce en nos jours un pouvoir plus
paisible ;

Elle a scû sous son joug asservir ses Vain-
queurs ,

Gouverner les esprits , & commander aux
cœurs :

Ses avis sont ses loix , ses decrets sont ses
armes.

Près de ce Capitole, où regnoient tant d'al-
larmes ,

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars ,

Un Pontife est assis au Trône des Césars.

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile

Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Le Trône est sur l'Autel , & l'absolu pouvoir ,

Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encensoir .

Tout est beau ici , Monsieur ; rien de foible , tout est plein : pensées , expressions , harmonie. Remarquez ce Vers.

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile. . . .

Que cela est doux , M. de Voltaire , & digne de la mollesse de ceux que vous peignez ! Que vous avez été satisfait de ces Vers !

Là , Dieu même a fondé son Eglise naissante , &c.

Cette image , Monsieur , est bien frappée ; les dix vers suivans sont

encore assez forts. Mais de quelle utilité étoit cette sortie contre les Papes. Elle me rappelle l'Histoire du plus jeune des Fils de Noë, qui appella ses frères pour venir insulter à un Père endormi. Je suis persuadé que dans une nouvelle Edition (si l'Auteur y a quelque part ,) il jettera un voile respectueux sur cette partie. Il le doit, si sa conversion est sincère ; & d'ailleurs , il n'est pas sensé d'aller décrier une Eglise, dans le giron de laquelle il veut ramener son Héros ; une Eglise, dont tous ses Lecteurs sont censés les enfans. L'Auteur étoit apparemment à Londres quand il fit cette tirade.

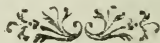
Je pourrois vous citer encore le départ de Jacques Clément pour aller assassiner le Roi : cela est fort beau. L'attaque des Faubourgs de Paris, n'a presque pas besoin d'être retouchée. Le crayon du siècle de Louis XIV dans le septième Chant, est digne d'un grand Maître. La Bataille d'Yvry est fort belle. Le neuvième a des endroits charmans. Il semble même que M. de V. a plus de facilité à réussir dans le gracieux & le doux qu'ailleurs.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie ,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais respecté par les ans.
La Nature en posa les premiers fonde-
mens, &c.

Ce Chant est tout rempli de beau-
tés tendres & touchantes. Quel dom-
mage que le reste ne soit point étoffé
de même.

Vous voyez , Monsieur , par ces
morceaux & par quelques autres que
vous reconnoîtrez mieux que moi ,
que cet ouvrage méritoit un certain
succès. La plûpart des Lecteurs Fran-
çois , qui n'ont jamais lû de vrais
Poèmes Epiques , se laissent prendre
par les beautés de détails de celui-ci.
Il est par-tout étincelant ; & s'il n'é-
claire point , au moins il éblouit. Si
l'Auteur , au lieu de s'amuser à faire
l'Enfant Prodigue , & à reduire New-
ton à la portée de tout le monde , &c.
se fût remis de bonne grace à refon-
dre & à rebâtir sa Henriade ; après
tous les avis qu'on lui a donnés , tou-
tes les lumières qu'il a acquises , tou-
tes les facilités que l'usage & l'habi-
tude d'écrire , de penser , & de sentir ,
lui ont procurées , il auroit fait , peut-

être un Ouvrage digne d'aller à côté de ceux qu'on estime le plus. Le voilà reconcilié avec sa Patrie, que ne se reconcilie-t'il aussi avec la raison, qui lui crie qu'un Poëme Epique ne peut être l'ouvrage d'un moment, ni un trait de jeunesse. Je voudrois, moi, de tout mon cœur, lire un Poëme Epique François avant que de mourir; & si M. de V. n'en fait point un de sa Henriade, il y a grande apparence qu'il faudra y renoncer. Que M. de V. ne se contente-t'il d'avoir en lui seul un ou deux grands Hommes: qu'il soit par exemple bon Poëte & bon Historien: mais qu'il veuille être en même tems, Poëte, Géometre, Historien, Tragique, Comique; un Anglois, un François, un Chinois; c'est trop embrasser; j'aimerois mieux un grand fleuve que mille petits ruisseaux que le Voyageur méprise.



 LETTRE SIXIÈME.

Sur le stile de la Henriade.

Quand le Peuple juge , il est toujours extrême. Tout Ouvrage , selon lui , s'il n'est admirable , est dès-lors détestable. Il n'y a point de milieu. Un honnête homme dit simplement. Cette personne a de beaux yeux , de beaux cheveux ; mais elle a un nez qui me déplaît. C'est la maxime que je veux suivre ici , Monsieur. Toujours prêt à louer ce qui me paroît digne d'estime , on doit me permettre de dire aussi sans affectation , ce que je crois qui pourroit être mieux.

Quand je reproche à la Henriade quelques défauts , c'est sans préjudice des beautés qu'elle peut avoir. Je suis , comme vous avez vû , le premier à les reconnoître & à les montrer. Ainsi ce que je vais vous écrire , doit tirer un nouveau crédit de ma dernière Lettre.

Il est aussi important de connoître les Hommes fameux , par leur foible

que par leur bel endroit. Une infinité de gens qui n'ont pas la force de dire ,

N'imitons personne , & servons tous d'exemple ,

prennent M. de V. pour un modèle. D'où il arrive des mépris, & qu'on regarde comme des succès :

Uvaeque conspectâ livorem ducit ab uvâ.

Pour corriger l'impression d'un modèle , appellons-en un second. Mettons la Henriade à côté du Lutrin , & observons leur contenance. L'un dit :

Je chante ce Héros qui regna sur la France ,

Et par droit de conquête , & par droit de naissance.

Qui par le malheur même apprit à gouverner ;

Persecuté long-tems , sçut vaincre & pardonner ;

Confondit & Mayenne , & la Ligue , & l'Ibère ,

Et fut de ses Sujets le Vainqueur & le Père.

L'autre :

Je chante les Combats & ce Prélat ter-
rible ,
Qui , par ses grands travaux & sa force
invincible ,
Dans une illustre Eglise exerçant son grand
cœur ,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le
Chœur.

Vous sçavez bien , Monsieur , que plusieurs Critiques se sont déchainés contre les cinq antithèses du début de la Henriade , & contre les deux répétitions , *& par droit. . . & par droit. . . & Mayenne & la Ligue & l'Ibère : conquête & naissance. . . le malheur même apprit. . . vaincre & pardonner. . . Ligue & Ibère. . . Vainqueur & Père.* L'antithèse n'est que jolie. C'est une beauté qui de soi , doit plus à l'art qu'à la nature. Et un Frontispice chiqueté de la sorte , me fait craindre que l'Edifice ne soit colifichet. Boileau est bien plus grand & plus noble , parce qu'il est plus simple. Quelle majesté dans les trois premiers Vers , sur-tout comparés avec le quatrième , qui fait une chûte

grotesque, & qui annonce le caractère de tout l'ouvrage. Les quatre qui le suivent ont un air plaisamment mystérieux.

C'est en vain que le Chantre, abusant d'un
faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du
Chapitre.
Ce Prélat sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout
entier.

Recitez ces huit vers de suite,
Monsieur, je vous prie, vous sentirez
l'esprit de l'Epopée qui saisit. Voici
l'invocation.

Muse, redis-moi donc quelle ardeur de
vengeance,
De ces hommes sacrés rompit l'intelligen-
ce,
Et troubla si long-tems deux célèbres ri-
vaux :
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dé-
vots ?

M. de V. croit faire mieux en in-
voquant la Vérité ; comme si un Poète
étoit obligé de la dire, & que les

Lecteurs lui demandoient autre chose qu'un beau vraisemblable. Si cette espèce d'invocation pouvoit quelquefois avoir lieu, ce seroit à la tête d'une Histoire; & ce n'est pas être prudent que de la mettre à la tête d'un Poëme Epique, auquel on pourroit reprocher d'être une Histoire rimée.

Je t'implore aujourd'hui sévère vérité :
Répans sur mes écrits ta force & ta clarté.

Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.

C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre ;

C'est à toi de montrer aux yeux des Nations

Les coupables effets de leurs divisions.

Sont-ce les divisions des Rois ou celles des Nations dont il s'agit ; j'ai vû des gens qui s'y font mépris.
Continuons.

Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces ;

Dis les malheurs du Peuple & les fautes des Princes.

Viens , parle : & s'il est vrai que la Fable
autrefois

Sçut à tes fiers accens mêler sa douce
voix ;

Si sa main délicate orna ta tête altièrè ;

Si son ombre embellit les traits de ta lu-
mière ,

Avec moi sur tes pas , permets-lui de mar-
cher

Pour orner tes attraits , & non pour les ca-
cher.

Je vous dirai , si vous voulez , que les six premiers vers de cette invocation sont nobles & harmonieux ; cependant il me semble , à moi , que cette harmonie a quelque chose de mou : ce n'est pas un embonpoint ferme : je crois y reconnoître un peu de l'enflure de Lucain. Vous avouerez au moins , que dans les autres qui suivent , l'antithèse est impardonnable. *Malheurs du Peuple , fautes des Princes ; fiers accens , douce voix ; main délicate , tête altièrè ;* c'est étouffer ses convives avec des fleurs.

Le récit commence.

Valois regnoit encore , & ses mains incer-
taines

De l'Etat ébranlé *laissoient flotter les ré-*
nes :

Ses esprits languissoient par la crainte ab-
batus ,

Ou plutôt en effet Valois ne regnoit plus.

Quelle chute au bout de quatre vers, pour un Poëte qui entre dans la carrière avec tout son feu ! Je ne lui reproche pas le demi vers pris à Racine ; je suis seulement étonné de voir un récit tomber si près de son commencement. Le feu s'allume dans les deux premiers vers ; il s'affoiblit dans le troisième ; dans le quatrième il s'éteint. Il me souvient qu'un jour je pariai contre un ami de M. de V. que ce quatrième vers étoit de la Henriade ; il fallut qu'il le lût pour le croire. Autant valoit de les laisser comme ils étoient auparavant.

Les Loix étoient sans force & les droits
confondus ,

Ou , pour en mieux parler , Valois ne
regnoit plus.

Au moins le premier est ronflant ,
& l'autre ne vaut guères moins que
celui qui a pris sa place. Continuez

de lire, Monsieur, vous verrez *une Muse déréglée en ses vers vagabonds*. C'est de tems en tems un vers monté sur quelque grand mot qui s'éleve aux dépens des autres. Ce n'est point un fleuve qui roule à pleins bords, comme Boileau dans son *Lutrin*.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle

Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillants de fanté,

S'engraïssioient d'une sainte & longue oisiveté

Quand la Discorde encor toute noire de crimes,

Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son Palais.

Là, d'un œil attentif contemplant son Empire,

A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.

Elle y voit par le Coche & d'Evreux & du Mans,

Accourir à grands flots ses fidèles Normans.

Elle y voit aborder le Marquis , la Com-
tesse ,

Le Bourgeois , le Manant , le Clergé , la
Noblesse ,

Et par-tout des Plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendars.
Mais une Eglië seule à ses yeux immobile ,
Garde au sein du tumulte une assiette tran-
quile ;

Elle seule la brave : elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde , à l'aspect d'un calme qui l'of-
fense ,

Fait siffler ses serpens , s'excite à la ven-
geance.

Sa bouche se remplit d'un poison odieux ,
Et de long traits de feu lui sortent par les
yeux.

Quoi , dit-elle , d'un ton qui fit trembler
les vitres. . . . &c.

Quelle rapidité dans cette mar-
che ! Que de feu , que d'ame ! Le
Lecteur est emporté par le torrent
de la Poësie qui se précipite ; tandis
que la Henriade attend paisiblement
à chaque vers la critique du Censeur.

LETTRE SEPTIÈME.

Sur les Portraits.

LEs grands Peintres ont presque tous leur manière. M. de V. a droit d'avoir aussi la sienne. Quand Homère & Virgile vouloient peindre un Héros , ses actions & ses paroles étoient les traits qu'ils employoient ; ou s'ils disoient un mot en passant , pour caractériser son air , sa taille , sa figure , c'étoit parce qu'on ne peut les faire connoître autrement. M. de V. a une autre méthode. Il s'arrête pour faire un tableau *à loisir*. Il parcourt toutes les vertus & tous les vices des Traités de morale , & , persuadé qu'il est , que tous les hommes sont un composé de force & de foiblesse , de ténèbres & de lumières , de bien & de mal , il trouve toutes ses couleurs dans l'antithèse. Je vous ai déjà dit en passant , que le goût de M. de V. pour cette figure étoit un amour de préférence : je vais vous en donner de nouvelles preuves.

Mornay son confident & jamais son flatteur,
Ce vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui signalant toujours son zele & sa prudence,
Sert également son Eglise & la France;
Censeur des Courtisans, mais à la Cour
aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

C'est au Lecteur à concilier, comme il le pourra, toutes ces qualités qui pétillent à côté l'une de l'autre, & que la singularité de l'opposition a amenées plutôt que la vérité; car dès qu'on s'embarque à faire un portrait par antithèses, la simétrie l'emporte toujours sur le vrai, & on est forcé de peindre moitié d'imagination & moitié d'après nature; on ne fait que des idées de Peintres, & qui pis est, le portrait en a l'air. Voici celui de Catherine de Médicis.

Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il regna sans elle,
Ses mains autour du Trône avec confusion
Semoient la jalousie & la division.

Opposant sans relâche avec trop de prudence

Les *Guises* aux *Condés* , & la France à la France :

Toujours prête à s'unir avec les ennemis ,
Et changeant d'intérêts , de rivaux & d'amis ;

Esclave des plaisirs , mais moins qu'ambitieuse ;

Infidelle à sa Secte & superstitieuse ,
Possédant en un mot , pour n'en pas dire plus ,

Les défauts de son sexe , & peu de ses vertus.

Ce n'est ici un tableau ni de Le Brun ni du Pouffin. Le même goût s'y retrouve toujours , Monsieur , vous le voyez ; cependant ce portrait , quoiqu'antithétique , pourroit encore passer sans le galimathias qui se trouve dans quelques-uns des vers : que signifie , semer avec confusion la jalousie & la division ? La Reine changeoit de rivaux ; je croyois qu'on disoit qu'une femme changeoit d'amans. *Esclave des plaisirs* , mais moins qu'ambitieuse , pourquoi ce mais ? Que veut dire moins qu'ambitieuse , ce grand mot qui rime avec superstitieuse ?

Ensuite dit-on bien posséder des défauts, & , pour n'en pas dire plus, quels vers!

Voyons le tableau de l'Amiral Coligny; c'est une espece de galerie que nous parcourons.

Je voyois ce guerrier blanchi dans les travaux,

Soutenant tout le poids de la cause commune,

Et contre *Médecis* & contre *la Fortune*;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,

Malheureux quelquefois, mais toujours redouté,

Savant dans les combats, savant dans les retraites,

Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,

Que *Dunois* ni *Gaston* ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Ce portrait est clair; & il seroit bien s'il étoit le seul de son espèce, & s'il ne finissoit point par un trait de fable, enveloppé dans un vers tour-soufflé. Que direz-vous de celui de Joyeuse?

Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un Cloître, & du Cloître
à la Cour :

Vicieux, Pénitent, Courtisan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire.

Quel joli cliquetis ! Mais qu'il est indigne de l'Epopée !

Que diriez-vous, Monsieur, d'un Peintre qui donneroit à tous ses personnages les mêmes airs de tête, les mêmes contrastes aux attitudes, aux plis de la draperie ; qui feroit partout grouper de même les figures, les jours, les ombres, &c. J'ai vû un tableau où on avoit voulu peindre le sacre d'un de nos Rois. Les 12 Pairs y étoient comme douze freres, se ressemblant parfaitement ; je n'ai jamais vû de tableau si ridicule, ni si fade. Si vous voulez voir des tableaux d'une autre main, & d'un autre goût, ouvrez le Lutrin.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,

S'éleve un lit de plume à grands frais amassée ;

Quatre rideaux pompeux, par un double contour,

En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là , parmi les douceurs d'un tranquile si-
lence ,
Regne sur le duvet une heureuse indolen-
ce ;
C'est-là , que le Prélat , muni d'un déjeû-
ner ,
Dormant d'un leger somme , attendoit le
dîner.
La jeunesse , en sa fleur brille sur son vi-
sage ;
Son menton sur son sein descend à double
étage ;
Et son corps ramassé dans sa courte gros-
seur ,
Fait gémir les coussins sous sa molle épais-
seur ,
La Déesse , en entrant , qui voit la nappe
mise ,
Admire. . . . &c.

Le caractère du Prélat est peint par la seule description de l'alcove ; c'est un portrait semblable à celui que la Colombe fait d'Anacreon son maître ; on y voit le Prélat dormant après le déjeûner , & on le contemple dans la peinture que le Poëte fait de son corps. Ce tableau n'a point de couleurs bri-

lées & rompues ; tout est habilement fondu & nuancé sur la toile. Au lieu que dans les autres que vous avez vûs, les couleurs y font des taches plutôt que des traits. Si vous voulez connoître le Prélat encore mieux , entendez-le parler :

Illustres compagnons de mes longues fatigues ,

Qui m'avez soutenu par vos pieuses Li-
gues ,

Et par qui , maître enfin d'un Chapitre in-
sensé ,

Seul à *Magnificat* je me vois encensé ,
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux
m'outrage ?

.
.

L'insolent , s'emparant du fruit de mes tra-
vaux

A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.

Oui , pour mieux m'égorger , il prend mes
propres armes.

Le Prélat à ces mots verse un torrent de
larmes ;

Il veut , mais vainement, poursuivre son dis-
cours ,

Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours...

Voilà ce que j'appelle un caractère fait de main de maître. On y voit l'ame qui sort par les actions & par les discours. S'il y a une description à faire, ce n'est point dans l'opposition qu'on va chercher des traits, mais on les prend dans le sujet même, & ils ont plus de naïveté & plus de vraisemblance. Rien ne marque plus la misere que la ressource de l'antithèse; elle ne demande qu'un demi-génie. Lisez le discours du gras Evrard, vous ne demanderez point de quel caractère il étoit, vous ne vous informerez pas de ce qu'il savoit faire dans un repas, dans un jour de bataille. Ce n'est pas que M. de Voltaire n'exprime quelquefois aussi le caractère de ses Héros par leurs discours, mais je ne sçais si le plus souvent il ne les met point en contradiction avec eux-mêmes; je ne parle point des discours de Henri III qui sont ordinairement très-foibles; de ceux d'Henri IV qui ont des variations, qui prouvent qu'ils n'ont pas été faits d'un seul jet; il est tantôt Héros, tantôt Bourgeois, quelquefois bel esprit, & un peu petit maître. Il fait des complimens à la Françoisse, comme si les entretiens

des Rois n'étoient pas au-dessus de ces petiteſſes. La Reine Elizabeth lui dit auſſi des douceurs ; cela eſt galant : *Il y avoit long-tems qu'elle avoit envie de le voir.* Je m'arrête au ſeul diſcours de Pothier , qui commence comme un Sage , & finit comme un *Enthouſiaſte.*

Vous deſtinez , dit-il , Mayenne au rang ſuprême ,

Je conçois votre erreur , je l'excuse moi-même.

Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ,

Et je le choiſirois ſi je pouvois choiſir.

Mais nous avons nos Loix : & ce Héros inſigne ,

S'il prétend à l'Empire , en eſt dès-lors indigne.

Comme il diſoit ces mots , Mayenne entre ſoudain

Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.

Pothier le voit entrer ſans changer de viſage.

Voilà ce que j'appelle un beau , un grand trait ; il ſuffit pour peindre un homme :

L'Orateur continue :

Oùi, Prince,

Je vous estime assez, pour oser contre
vous

Vous adresser ma voix pour la France &
pour nous.

Cette dignité se soutient encore pendant quelques vers : il me semble entendre le discours de Caton sur la conjuration de Catilina ; c'est une éloquence mâle qui marche d'un pas hardi & ferme, sans avoir besoin du vain appui des figures. La vérité y paroît assez forte pour triompher seule. Mais M. de Voltaire s'échauffe ; & son Orateur avec lui : le discours se change en invectives & en reproches amers. C'est un déclamateur furieux, qui traite ses auditeurs d'*indignes Citoyens*, d'*infidèles Pasteurs*, qui massacrent leurs Rois, & de qui Dieu aime à se venger, parce qu'ils sont des barbares & des inhumains.

Et Dieu que vous peignez implacable ja-
loux,
S'il aime à se venger, Barbares, c'est de
vous.

Je ne sçais où est le Sage dans le monde à qui cette violence pourroit convenir : elle conviendrait à quelqu'un , qu'elle feroit encore très-dangereuse , ou même ridicule dans les conjonctures où se trouve l'Orateur. Les droits sont confondus , les loix n'osent parler , tout est en feu dans l'Etat , son Roi vient d'être assassiné , celui qui veut lui succéder est présent , & l'Orateur , qu'on suppose sage , parle , comme auroit fait Jacques Clément , si on lui supposoit de l'esprit , & de la force dans le caractère. Encore s'il se fût mis avec les autres : **c** Dieu que nous peignons implacable , s'il aime à se venger , c'est de nous. La vérité ne perd point de ses droits pour être jointe à la modération : il y a des bornes par-tout. J'aime à voir Didon désespérée faire des imprécations ; elle veut se tuer , c'est la rage qui écume. Mais Pothier toujours sage toujours juste , perdre ainsi la tranquillité de son ame , & devenir furieux pour guérir les autres de leur fureur , M. de Voltaire n'y a assurément point pensé. Il a , aussi bien que les autres , son enthousiasme qui le mène au-delà des limites. Et on a beau dire , il faut

être grand homme pour donner aux différens caractères conçus dans la même tête, une couleur propre & qui conserve toujours le même fonds quand les nuances varient.

Souvent sans y penser, un Ecrivain qui s'aime,

Forme tous ses Héros semblables à soi-même....

Une partie est le Héros, l'autre est l'Auteur.....

. *Atram*

Definit in piscem mulier formosa superne.

C'est la première leçon qu'on donne à ceux qui veulent se mêler d'écrire : *Donnez à chaque personnage le caractère qui lui est propre, & c'est être écolier que de manquer à cette règle.* Si vous voulez parcourir tous les discours qui sont dans le Lutrín, vous y verrez comme un Poète doit fortir de lui-même, pour se mettre dans ses personnages; c'est une sorte de métempicose. Le Poète joue tous les rôles avec des airs & des tons si différens, qu'il est par-tout & qu'on ne le voit nulle part. Je ne veux vous

donner que le discours d'Evrard, vous l'entendrez avec plaisir, quoique vous l'ayez lû cent fois.

Moi, dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau,

J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau !

O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre.

Va maigrir si tu veux & sécher sur un Livre ;
Pour moi je lis la Bible autant que l'Alcoran ;

Je sçais ce qu'un Fermier doit nous rendre par an ;

Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque ;

Vingt muids rangés chez moi font ma Bibliothèque.

En plaçant un Pupitre, on croit nous rabaisser ;

Mon bras seul, sans latin, sçaura le renverser.

Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?

J'abbats ce qui me nuit par-tout où je le trouve ;

C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?

Au reste déjeunons, Messieurs, & buvons frais.

 LETTRE HUITIEME.

Sur la Versification.

JE vous parlois hier des portraits antithétiques de la Henriade, c'est la figure favorite du Poëte, il la met à tout : j'en ai compté par amusement plus de trois cens : c'est une monotonie qui dégoûte à la fin ceux qui les aiment le plus.

Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise,

Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs

Inflexible aux vaincus, complaisante aux Vainqueurs,

Prête à vous condamner, facile à vous absoudre ;

C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre.

Croyez-moi sur ma parole, Monsieur, ou je vous accable d'exemples. J'en trouverai à chaque page dès demi-douzaines, & vous les trouverez

si peu variées , si peu déguisées , qu'é bientôt vous me demanderez grace.

Il y a encore une autre figure pour laquelle l'Auteur marque beaucoup d'inclination : elle revient sur-tout lorsque la rime une fois placée , il reste des vuides dans le corps du Vers. Alors on a recours aux synonymes , ou aux mots qui en approchent : on voit arriver à la file des substantifs de même famille, des Epithetes, des Verbes, qui s'arrangent de maniere qu'ils occupent tout le terrain , & qu'ils remplissent , au moins de sons , ce qui est vuide de choses. Il me semble voir deux Dames en Panier assises sur un grand banc.

Ce Monstre impétueux , sanguinaire , inflexible

Qui sanglant , déchiré , trainé par les soldats

On s'assemble , on conspire , on répand les allarmes . . .

Anglois , François , Lorains que la fureur assemble ,

Avançoient , combattoient , frapportoient , mourroient ensemble

Tous les Ligueurs armés , tout un peuple innombrable ,

Etrangers

Etrangers & François, Chefs, Citoyens,
Soldats,

Font pleuvoir sur le Roi le *fir* & le *tré-*
pas.

N'est-ce pas là ce qu'on appelle une abondance stérile ? Notre oreille est chargée, & elle ne porte rien à l'esprit ; il y a bien des dupes. Mais aujourd'hui M. de Voltaire jouit & jouira peut-être toute sa vie du préjugé que l'amour propre de ses Approbateurs conservera toujours, en dépit de la Princesse de Navarre, du Poëme de Fontenoy & du Temple de la Gloire.

Despréaux nous traite autrement que M. de Voltaire. Il y a des vuides à remplir chez lui, comme ailleurs ; mais on ne s'apperçoit point qu'ils aient jamais été des vuides pour lui ; il enchasse des traits heureux, qui embellissent la pensée plutôt que de la charger.

L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des
Chanoines. . . .

L'autre broye en riant le vermillon des
Moines. . . .

Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée

Il devine son mal, *il se ride*, il s'avance. . . .

Et mon bras *sans Latin* saura le renverser. . . .

A ces mots, *effuyant sa barbe limoneuse*. . . .

Il faut être riche pour remplir ainsi les vuides ; mais il est des Auteurs assez pauvres pour ne pouvoir le faire que par de simples énumérations. Ce n'est pas pourtant que je veuille les chasser des Ecrits ; elles peuvent y entrer, pourvû qu'elles ne reviennent pas trop souvent, & que le besoin du Poëte soit toujours couvert du besoin de la chose même ; ce qui arrive rarement aux énumérations de M. de Voltaire.

On a parlé autrefois (ce fut M. de la Motte ce me semble, & je ne sçais si M. de Voltaire, par amour pour ses Anglois, n'en a point parlé lui-même) d'introduire des *Vers blancs* dans la versification Françoisse. On entendoit, je crois, par ces *Vers blancs*, des *Vers sans rime*. Ne seroit-il pas mieux de donner ce nom à ces grands Vers, où il y a des mots sonores, pompeux, longs d'une aulne, qui ne signifient pas assez pour l'espace qu'ils occupent, & qui font un

Vers flafque : *longum invalidi collum.*
C'est Aulugelle , je crois , qui définit
ainfi les phafes creufes : *ſententiæ quas*
optimè Pollio Afinius cavas vocabat ,
ſimplices , apertæ , nihil occultum afferen-
tes , ſed vocales & ſplendidæ. Il y en a
un fi grand nombre de cette forte dans
la Henriade , que ſon Auteur ne fe-
roit pas moins intéreffé de mettre en
crédit cette eſpèce de Vers que la
Motte l'étoit à introduire les Vers
fans rimes.

Des Guiſes cependant le rapide bonheur ,
Sur ſon *abaiffement* élevoit leur grandeur.
Ils formoient dans Paris cette ligue fatale ,
Dé ſa foible puiſſance orgueilleuſe rivale. . .
Ses amis *corrompus* bientôt l'abandonnerent.
Du Louvre épouvanté ſes Peuples le chaffe-
rent. . . .

Et des fleuves François les eaux en-fan-
glan-tées.
Ne portoient que des morts aux mers
épou-van-tées.

Remarquez que c'eſt Henri IV
qui parle ainſi dans un récit , & qu'il
ſinit le Chant.

Ce rang manquoit encore à *ſa vaſte puiſſance* ,
Et de ſes *vœux hardis* l'orgueilleuſe eſpérance

Dévorait en secret dans le fond de son cœur
De ce grand nom de Roi le dangereux hon-
neur.

Quelle emphase ! Que de mots !

C'étoit du *Grand Henri la redoutable ar-
mée :*

Qui, lassé du repos, & de sang affamée,
Faisoit entendre au loin ses formidables
cris,

Remplissoit la Campagne, & marchoit vers
Paris.

J'appelle cela de grandes paroles :
sesquipedalia verba : un Vers plein ne
fait pas tant de bruit.

J'en ai vû d'autres qui sont à peine
de la Prose soutenue.

Déjà l'on découvroit les bords de l'Angle-
terre. . . .

J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en
France

Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous nous at-
tendiez

Henri sçait profiter de ce grand avantage. . .
Soudain Potier se leve & demande audienc
ce

Courage , leur dit-elle , on vient nous sé-
courir

Valois , qui cependant différoit sa vengean-
ce ,

Tenoit alors dans Blois les Etats de la
France.

Peut-être on vous a dit quels furent ces
Etats !

On proposa des Loix qu'on n'exécuta
pas.

De mille Députés l'éloquence stérile ,
Y fit de nos abus un détail inutile.

Car de tant de conseils l'effet le plus com-
mun

Est de voir tous nos maux , sans en soula-
ger un.

De bonne foi sont-ce là des Vers ,
& sur-tout des Vers dignes de l'Epo-
pée? Il y en a une infinité qui ne sont
que médiocres ; & quand il y en a de
beaux , ils ont tant de faillie , qu'ils
enlaidissent tous leurs voisins. C'est
précisément le contraire de ce que
Pétrone demande dans un Poëme Epi-
que , *ne sententiæ emineant extra corpus ,
sed in texto vestibus colore niteant*. C'est
ce qui n'arrive jamais à la plûpart des
Ecrivains. S'il leur vient quelque

pensée , ils se gardent bien de la laisser dans le tissu de l'étoffe. Ils l'en séparent autant qu'ils peuvent , & la montrent isolée , au risque de ternir le fond , pour faire briller la fleur.

Quelquefois on trouve six & huit Vers , qui sont tellement détachés , qu'on peut les ôter , sans que le sens en souffre aucunement. Je sçais bien que le stile coupé ne déplaît pas dans la prose ; mais dans la Poësie , si les phrases sont justes de la longueur du Vers , il en résulte une monotonie desagréable , au lieu que dans la Prose , n'étant pas toutes de la même étendue précisément , il y a toujours quelque différence qui fait variété.

Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre.

Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre.

S'il mourut par un crime , un crime l'a vengé.

Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.

Périssè avec Valois votre juste colere.

Bourbon n'a point versé le sang de votre frere.

Ces Vers ainsi détachés, semblent avoir été faits indépendamment les uns des autres, & ne devoir leur place qu'à la rime. La raison aime pourtant à suivre une chaîne d'idées qui ménage sa paresse. Il y a quelquefois des tirades dont les Vers peuvent être tellement déplacés, que le dernier devienne le premier, & le premier le dernier.

Henri te reste à vaincre après tant de guerriers.

Dans ses superbes mains, va flétrir ses lauriers.

Va du Myrthe amoureux ceindre sa tête altière.

Endors entre tes bras, son audace guerrière.

A mon trône ébranlé, cours servir de soutien ;

Viens, ma cause est la tienne, & ton regne est le mien.

Ne seroit-il pas mieux de mettre :

Viens, ma cause est la tienne, & ton regne est le mien.

A mon trône ébranlé, cours servir de soutien ;
Endors entre tes bras, &c.

Si je n'étois las de vous écrire sur cette matière , & vous , peut-être de lire ce que je vous écris , je vous parlerois de quelques-unes des comparaisons de l'Auteur. Je ne vous en citerai qu'une qui prouve qu'il ne faut pas se laisser séduire par de beaux sons :

Des nuages épais que formoit la poussière ;
Du Soleil dans les champs déroboient la
lumière.

Des tambours, des clairons, le son rempli
d'horreur ,

De la mort qui les suit étoit l'avant-coureur.

Tels des antres du Nord, échapés sur la
terre ,

Précédés par les vents , & suivis du tonnerre ,

D'un tourbillon de poudre obscurcissant les
airs,

Les orages fougueux parcourent l'Univers;

Il compare les *nuages* épais que forme la *poussière* avec les orages qui obscurcissent les airs d'un tourbillon de *poudre* : & les tambours & les clairons qui précèdent la mort *qui les suit* avec ces mêmes orages qui sont précédés

par les vents , & suivis du tonnerre. On voit bien le rapport de la poussière qui vole avec un tourbillon de poudre , des nuages épais avec les orages qui obscurcissent. Il semble même que ce soit presque la même chose , & les idées se confondent. Mais quel rapport ces clairons , ces tambours ont-ils avec ces mêmes orages ? C'est aux vents & au tonnerre qu'on les compare , direz-vous : mais lisez la comparaison , il ne s'agit point de ce qu'on a voulu faire , mais de ce qu'on a fait. Il vouloit dire probablement que les clairons étoient précédés de la poussière , & suivis de la mort , comme un orage est précédé des vents & suivis du tonnerre. Voilà l'idée éclaircie ; mais est-elle juste ? Les vents répondent-ils bien à la poussière , les clairons à l'orage , le tonnerre à la mort ? D'ailleurs les orages sont-ils assez différens des vents , pour faire opposition avec eux ; il faut donc prendre le mot d'orage pour nuage , nuée ; mais les nuées ne sont point précédées ; elles sont poussées par les vents , par conséquent suivies. Le tonnerre ne suit point le nuage ; il l'accompagne , ou il l'annonce , & par

conséquent ne le *suit* point. Que deviennent ces Vers si ronflans, quand on les fait passer à la filière du sens commun.

M. de Voltaire s'applaudit dans sa Préface, d'être le seul qui ait réussi à bien peindre les petits détails qui avoient été l'écueil de tous nos Poëtes Epiques, & cela est fondé sur ce qu'il a nommé des *chiens des animaux hardis*; car c'est la seule expression naturelle, qui ne pouvoit entrer dans la description, qu'il cite pour exemple de ses succès. Il nous donne une *périphrase* pour un *détail*; & par ce léger changement de nom, il se pare d'un mérite qu'il n'a point, & l'ôte à ceux qui l'ont eu devant lui. Ne se souvient-il point d'avoir vû dans le Lutrin, *un fusil, une allumette, un manœuvre qui prend une poignée de clous, qui charge sur son épaule une lourde coignée & derrière son dos, qui tremble sous le poids, attache une scie en forme de carquois.* Comment M. de Voltaire auroit-il le talent exclusif d'ennoblir les petites choses? Cela est bien plus difficile que de peindre les grandes avec dignité; & il les peindroit ainsi, que ce ne seroit point assez pour faire un

Poëme Epique, où tout doit être admirable & presque divin.

En général, Monsieur, il me paroît que la *Henriade* est un Ouvrage où il y a plus d'esprit que de génie, plus de brillant que de richesse, plus de coloris que de dessein, plus d'Histoire que de Poësie. Quand l'Auteur le commença, il n'avoit que 19 ans. Nouveau sevré des Muses, il avoit plus de lait que de sang dans les veines. Depuis, son jugement ayant fait des progrès, il a bien vû l'irrégularité de l'Ouvrage; mais effrayé de la dépense, s'il eût fallu le refondre, il a mieux aimé y coudre des morceaux brillants, y jeter quelques liaisons artificielles, pour déguiser ses défauts, & réparer en quelque sorte le vice de l'Architecture. Mais ces additions ont donné plus d'étendue à l'Edifice, sans le rendre plus régulier.

L'Auteur du *Parallèle* ne s'est pas contenté, Madame, de montrer les défauts essentiels de la *Henriade*. Il attaque encore l'*Essai* de M. de Voltaire sur la Poësie Epique, & il fait voir la fausseté de ses règles, dans une neuvième Lettre que j'ajoute ici.

LETTRE NEUVIÈME.

Sur l'Essai de M. de Voltaire sur le
Poëme Epique.

VOUS me ramenez encore à M. de Voltaire, & vous ne voulez pas que je le laisse aller sans avoir rendu compte de son Essai sur le Poëme Epique. Je viens de le relire, Monsieur, avec toute l'attention dont je suis capable, & il m'a paru se réduire à ceci. 1°. Que les faiseurs de régles sont des Pédans qui n'y entendent rien, & en cela il a raison. 2°. Que les Arts sont si étendus qu'il ne peut y avoir de définition générale qui embrasse tous les Ouvrages d'un même genre. C'est un homme d'esprit qui plaide une mauvaise cause. Je n'ai jamais entendu caquet si capable d'étourdir une oreille sensée. Pour qui donc cela est-il écrit ! Quel cas M. de Voltaire fait-il de ses Lecteurs ! O *Dave itane contemnor abs te?* Que ne mettoit-il de bonne grace en titre : *Apologie de ma Henriade.* Il a fait

ce Poëme avant de ſçavoir les règles , & enſuite il veut faire des règles ſur ſon Poëme , & pour cela , renverſer toutes les idées communes , par un Paralogiſme farci d'une érudition étincelante , jettée rapidement pour en dérober le faux. Il donne une définition , quoiqu'il ait fait entendre qu'on ne peut en donner : l'Épopée eſt un récit en Vers d'avantures Héroïques. Qu'il mette en vers ſon Hiſtoire de Charles XII , il aura donc fait un Poëme Épique ? Cependant , il exige l'unité , ce n'eſt pas de Héros , qu'il y eût un principal perſonage , ou pluſieurs , il n'importe : c'eſt donc d'action : il falloit donc écrire un récit en Vers d'une action héroïque. Il prétend que le merveilleux n'y eſt pas eſſentiel ; je le lui pardonne : mais ce que je ne lui pardonne pas , c'eſt d'avoir voulu le prouver par des antithèſes , des métaphores , des comparaiſons & de jolies phraſes qui reſſemblent à des feux follets. Peut-on mettre en parallèle ce Merveilleux qui fait l'ame de l'Iliade , de l'Enéide & de la Jérusalem , avec les beautés de caprice & de mode qui dépen-

dent du caractère & des Langues des Nations.

Les Anglois , les Italiens , les Espagnols , les François , ont chacun leur goût , & leur génie : les uns aiment le sérieux & le véhément , d'autres le gracieux , ceux-ci le grand ; donc on peut dire pareillement à *Paris* que les François ne se foucient point du merveilleux dans un Poëme Epique.

Il avoit dit dans la page qui précède ; *Homère , Démosthène , Virgile , Ciceron , ont en quelque sorte réuni sous leurs Loix tous les Peuples de l'Europe , & fait de tant de Nations différentes , une seule République de Lettres.* Donc les Anglois , les Italiens , les Espagnols , les François , doivent suivre les mêmes loix & les mêmes principes. Pourquoi les François seuls seroient-ils rebelles , dans les points auxquels les autres Peuples se sont soumis ? Ils ont tous admis le merveilleux , pourquoi les François ne l'admettroient-ils pas ? Les François l'aiment dans les Poëmes traduits des autres Nations , pourquoi ne l'aimeroient-ils pas dans un Poëme qui seroit en leur Langue ?

M. de Voltaire veut donner le change. Qu'il y ait des propriétés de Tours, d'Images, de Pensées pour chaque Nation, on en convient. Mais vouloir que le merveilleux, qui fait l'ame du *corps Epique*, puisse être mis au rang de ces minuties qui n'alterent nullement le fond; en vérité, c'est être imposteur que de raisonner de la sorte. M. de Voltaire l'est un peu en fait de Littérature, mais on ne lui en fait pas un crime; il est bien difficile d'avoir tant d'esprit sans en abuser un peu. Au reste, ce seroit une vertu, & une double vertu pour lui de ne pas l'être. On aime la droiture; & si on a du plaisir à être amusé, on en auroit beaucoup plus encore, si on l'étoit sans crainte d'être dupé, & de servir de jouet à celui qui nous amuse.

Je suis, &c.

A Paris, ce
23 Mai 1746.

LETTRE XVII.

Discours
Acadé-
mique.

Monsieur de Voltaire, Madame ;
vient enfin de triompher des
obstacles qui lui fermoient l'entrée de
l'Académie Française. Vous êtes cu-
rieuse de sçavoir ce que je pense de
son Discours de réception. Je suis du
même sentiment que l'Auteur du *Pa-
rallèle*, & à la place de mes remarques,
je vous envoie celles qu'il a faites sur
ce beau Discours. Elles sont très-in-
génieuses & très-sensées.

Il paroît ici, Monsieur, deux Dis-
cours, l'un de M. de Voltaire, &
l'autre de M. l'Abbé d'Olivet. Je vous
les envoie tous deux ; & comme ce
sont deux pendans, & que je suis
presqu'accoutumé à vous écrire des
Parallèles, permettez moi de vous en
faire encore, & de vous montrer M.
de Voltaire en sa qualité d'Orateur,
à peu près tel que je vous l'ai fait voir
en sa qualité de Poëte.

M. de Voltaire ayant été reçu à
l'Académie Française, a été obligé
de prononcer un Discours à sa récep-
tion, & le Directeur de lui répondre.

M. l'Abbé d'Olivet a rempli sa charge avec toute la sagesse & toute la discrétion convenable. Il avoit deux Eloges à faire, l'un de l'Académicien entrant, & l'autre de l'Académicien mort. Il a dit au premier toutes les politeſſes, qu'il mérite ſans doute, mais ſans compromettre, ni lui-même, ni ſa place, ni la Compagnie au nom de laquelle il parloit. Vous ſentez que le pas étoit délicat. Quand il vient à M. le P. Bouhier, il le montre d'une manière à le faire regretter par ceux-mêmes qui ne l'ont jamais vû. C'eſt ce qu'on peut dire d'un éloge bien fait, & c'eſt ce qu'on en a penſé.

Pour ce qui eſt du Discours de M. de Voltaire, vous n'y verrez rien de ce que vous croyez y voir. Il eſt tout, excepté ce qu'il doit être. Ce ſont des reflexions, des observations, des morceaux de Diſſertations, des lambeaux de Panégyrique. Il n'y a que de remerciement dont il n'y a pas un ſeul mot : c'étoit ſon ſujet.

J'ai été ſurpris, je vous l'avouë, de voir d'un côté un homme qui remue tout l'Univers, & qui montre un emprefſement prodigieux pour arriver à une place ; & de l'autre ce même

homme qui paroît indifférent & comme insensible lorsqu'il y est arrivé. M. de Voltaire se pique de sensibilité & d'amitié : ces vertus peuvent-elles être bien pures & bien solides sans la reconnoissance ?

Tout Discours, en pareil cas, doit être assorti aux circonstances. La place dont il prenoit possession, les personnes à qui il parloit, celles qui l'écoutoient, lui dictoient ce qu'il devoit dire. On croyoit le prévoir par les seules conjectures du bon sens. Mais l'Orateur a des marches dérochées, des détours qui ne sont qu'à lui : il parle comme il veut ; ses principes & son autorité le mettent au-dessus des règles.

Son Discours est composé de trois parties, à ce que je crois, d'un Eloge maigre & croqué du P. Bouhier : d'une dissertation sur la Langue Françoise, & d'une tirade d'Eloges. Voyons comme l'Auteur a scû lier des matières si peu faites pour s'unir.

Les quatre premières phrases qui font une manière d'Exorde, plaisent assez quand on les lit rapidement, & sans y faire trop d'attention. *Votre*

Fondateur, Messieurs, vous a fait libres & égaux ; parce que vous êtes au dessus de l'intérêt & que vous cultivez les belles Lettres pour elles-mêmes. . . . Il étoit peut-être à craindre que des travaux si honorables ne se ralentissent. Ces deux phrases sont vraies ; mais l'une ne mène point à l'autre. Ce fut pour les conserver (ces travaux) dans leur vigueur, que vous vous êtes fait une règle, de n'admettre aucun Académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écarté de cette loi en faveur du P. Bouhier.

De toutes ces pensées, la première est un rayon qui sembloit annoncer une suite lumineuse. L'Auteur la fait partir, parce qu'il la voit. Mais il faut venir au sujet, & cette idée n'y mène point ; n'importe ; il faut du brillant au début ; & après avoir dit les grands mots de *liberté*, d'*indépendance*, nous parlerons dans la troisième phrase, de *rallentissement*, de *règles*, de *dispense*. J'aimerois bien mieux une belle suite d'idées que ces zigzags.

M. le P. se consola de n'être point à Paris, à l'Académie, parce qu'il étoit à Dijon où il y a beaucoup de gens de Lettres. C'est-à-dire, que Dijon & les Gens de Lettres qui y sont, tenoient

lieu au P. Bouhier de Paris, & des Académiciens : cette comparaison fait honneur aux Citoyens de Dijon ; mais en fait-elle à l'Académie ? Est-il poli de dire à quelqu'un : *Je me suis consolé de n'être pas avec vous, parce que j'étois avec d'autres.*

Il faisoit ressouvenir la France de ces Magistrats, qui se délassoient des fatigues de leur Etat, dans les travaux de la Littérature : Croyez-vous, Monsieur, qu'on se délassât des fatigues par les travaux ? L'antithèse est pauvre & puérole. Mais n'importe, c'est toujours antithèse. Que ceux qui se renferment dans le cercle étroit de leur emploi sont à plaindre ! Voilà une proposition qui est de M. de Voltaire : en voici une autre qui n'est pas de lui : Que la société seroit heureuse si chacun trouvoit son bonheur à se renfermer dans ses emplois ! Laquelle des deux est la plus vraie & la plus sensée ?

Pour prouver qu'il faut sortir du cercle de ses emplois, l'Orateur cite l'exemple de Cicéron, qui plaidoit la cause des Citoyens ; qui écrivoit sur la nature des Dieux, qui cultivoit l'amitié de Roscius Comédien. Mais quelle opinion nous donne t-il de ses sentimens

& de ses idées , de mettre au même niveau l'éloquence qui défend le Citoyen , la Philosophie qui l'instruit , & la Comédie qui l'amuse : tout cela délaissait-il également Cicéron ? Sortoit-il bien alors du cercle de ses Emplois ? Tous ces amusemens-mêmes n'y avoient ils pas rapport ? *Atque adeo mihi concedendum est magis quod ex his studiis hac quoque crescit oratio & facultas : quæ quantacumque in me est , nunquam amicorum periculis défuit ;* il y a apparence que Cicéron est un exemple mal choisi , ou mal employé. C'étoit sûrement un *petit esprit* , qui ramenoit tout à ses emplois : mais pour en faire un génie supérieur , M. de Voltaire lui prête ses pensées & ses goûts ; il le fait voltiger dans tous les genres , lui fait effleurer toutes les matières , & cela uniquement pour promener ses idées , au lieu que l'Orateur Romain ne songeoit qu'à servir sa Patrie : *Je rougirois , dit-il * , si comme quelques-uns je me livrois à une Etude sterile pour la Société , me renfermant dans mon cabinet avec des ouvrages de Littérature , mais , &c. Cicéron ne*

* *Pro Arch. Poët.*

croyoit pas assurément que la constante *gravité* d'un Citoyen dans ses emplois , fût la marque de la *médiocrité* , au contraire , il regardoit cette amusante *variété* qui réjouit nos *esprits prétendus non médiocres* , comme une marque de foiblesse & de *légèreté*.

M. le P. B. n'estime pas même tout ce qu'il traduit. *M. de Voltaire* a intention de louer , je pense. Vous voyez comme il sçait choisir les beaux traits. Que peut-on tirer de celui-ci à l'honneur de celui qui est loué ?

M. le P. B. prétendoit : que les *Poètes* doivent être traduits en vers. On ne sera pas étonné que je me range à son sentiment. Pourquoi nous dire cela ? je ne vois point de raison pour être étonné , quelque sentiment que prenne *M. de Voltaire*. Il est autant Poète qu'Orateur , autant Orateur que Poëte ; ainsi on ne seroit pas étonné qu'il prit un sentiment plutôt que l'autre , ou même qu'il les prît tous deux ensemble.

J'aime mieux prononcer devant vous un *Discours utile* , qu'un *Discours éloquent*. *M. de Voltaire* est Philosophe , par conséquent au-dessus des idées vulgaires. Quelle différence met-il

donc entre un Discours utile & un Discours éloquent ? Un Discours peut-il être vraiment utile, sans être éloquent, ou vraiment éloquent sans être utile ? Je sçais bien, par exemple, qu'on peut faire un Discours qui ne soit ni *utile* ni *éloquent* ; mais quand de ces deux qualités l'une est bien réelle & bien marquée, l'autre la suit.

La difficulté surmontée fait une grande partie du mérite. De qui, ou de quoi ? de la personne, ou de l'Ouvrage ! M. de Voltaire *va démêler la raison pourquoi nous n'avons encore en vers aucun grand Poëte de l'antiquité.* Et pour en venir à bout, il pose ce principe : *La difficulté surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite.* Ce n'est point de l'Ouvrage, sans doute ; car, s'il est bien fait, quoique fait aisément, il n'en a pas moins de mérite. C'est donc le mérite de la personne. Par conséquent voici le raisonnement de l'Orateur : *Il n'y a point de Nation au monde, chez laquelle une personne mérite plus que chez la nôtre, en rendant une véritable vie à la Poësie ancienne ; donc nous ne devons point avoir de Traductions. Que fait là le*

mérite ? Il suffisoit de dire simplement : nous n'avons point de Traductions des Anciens , parce que cela est très-difficile parmi nous ; il ne falloit point faire de galimathias , pour prouver cette difficulté dont tout le monde convient , mais il falloit aller tout de suite au nœud , & dire , si l'on veut , que c'est la faute de notre Langue. L'Orateur y vient : Voyons comment il se *demêle* d'un raisonnement où il veut *demêler* les causes.

Les premiers Poëtes formerent le génie de leur Langue. Voilà qui est prononcé. C'est comme si on disoit : les premiers Peintres formerent le caractère des couleurs naturelles. Non , Monsieur , on parla d'abord pour se faire entendre ; & quand la Prose fut bien établie dans ses droits , elle s'émancipa dans la Poësie. Elle y devint même un peu libertine ; de sorte que du consentement de tous les Grammairiens , c'est dans la Prose & non dans la Poësie , qu'il faut aller chercher le vrai caractère & le vrai génie des langues.

Les Grecs & les Latins employèrent d'abord la Poësie à peindre les objets sensibles de toute la nature. Cela est faux encore ,

encore, ce fut la Prose. Les Langues Grecque & Latine étoient faites avant Homère & Virgile. On peignoit tout dans les discours, avant qu'ils eussent entrepris de peindre dans leurs Poësies; on ne peignoit pas si bien qu'eux, il est vrai, mais cependant on peignoit.

Les François qui n'ont guères commencé à perfectionner la grande Poësie qu'au Théâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors, que ce qui peut toucher l'ame. Où va notre Orateur? Où va-t-il? Je crois que voici son idée: nous ne pouvons traduire les Vers en Vers, parce que notre langue est pauvre: elle est pauvre, parce que les Poëtes ne l'ont point enrichie: ils ne l'ont point enrichie, parce qu'ils ont commencé par des pièces de Théâtre. Mais Virgile, qui n'est venu chez les Romains qu'après les Pièces de Théâtre, en a-t-il trouvé la langue Latine plus pauvre? L'Orateur Académique veut en venir à cette vieille idée, qu'il a jettée dans la Préface de sa Henriade, que notre Langue ne peut peindre noblement les petits détails. Que de circuits inutiles pour arriver! Mais quel raisonnement! Nous ne

vons peindre les petits détails : donc nous ne pouvons traduire les grands Poètes de l'antiquité. C'est sans doute Homère, Virgile, Sophocle, Horace, qu'il entend ; mais c'est justement où les petits détails sont les moins nécessaires. Notre Langue ne peut s'abaisser aux petites choses ; donc, au moins doit-elle réussir mieux que les autres dans les grandes. Et supposé qu'elle ne puisse nommer sans détour les instrumens de l'Agriculture ; comme la Bêche, le Râteau, le pénible Hoyau, le Soc tranchant, que Despréaux nomme cependant dans l'Épître à son Jardinier, cela n'empêche pas qu'elle ne puisse peindre Jupiter tonnant, & Pluton qui s'effraye dans les Enfers. Disons plutôt que c'est la verve du Poète, qui manque à la Langue ; cette verve, quand on l'a, sçait tout ennoblir. On dit tout en François, quand on a assez de génie pour bien manier la Langue : & s'il y a des choses que nous ne pouvons nommer, il faut s'en prendre au goût & à la délicatesse de la Nation, plutôt qu'au génie de la Langue : deux choses tout-à-fait différentes, & qu'on ne distingue pas assez. Si cette contrainte irrite la paresse de l'Auteur,

elle maintient les droits de la bien-
féance & de la politesse.

Le langage du cœur & le style du Théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la Langue Française , mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites. Voilà ce que j'appelle des Phrases vagues , qui ne menent à rien , qui ne signifient rien , qui ne jettent nulle lumière dans l'esprit. Tout ce qui s'exprime dans la Poësie , est ou récit ou sentiment , ou raisonnement. Ces deux dernières parties se trouvent au Théâtre dans tous les degrés possibles , selon les conditions & les situations des Acteurs. Et si les Discours Dramatiques ont embelli la Langue Française , ils ne l'ont resserrée ni du côté du grand , ni du côté du simple. Une Suivante, dans Molière , dit tout ce qu'elle pourroit dire , quand elle seroit à Rome ou à Athènes , à quelques polissonneries près , que M. de Voltaire sans doute ne regrette pas. Cesar , Pompée , Alexandre dans Corneille & dans Racine , disent ce qu'il peut y avoir de plus grand dans les Discours de l'Epopée : car les Discours de l'Epopée sont Dramatiques ; chacun y a le

ton qui lui convient. Junon ; qui s'excite à la vengeance , parle comme elle feroit sur un Théâtre : & Enée qui gémit à la vûe de la tempête , ne gémiroit pas mieux sur la Scène. Ainsi le langage du cœur , & le stile du Théâtre ne nous ont resserrés ni dans le grand , ni dans le simple , lorsqu'il s'agit des sentimens , ou des raisonnemens. Ils ne nous ont pas fait plus de tort dans les récits. Que répondra M. de Voltaire à l'exemple de la Fontaine pour le récit des plus petites choses. Le langage du cœur & le stile du Théâtre , l'ont-ils resserré dans des bornes trop étroites ? Et s'il veut du grand , que répondra t'il aux récits de la mort d'Hippolyte , du passage du Rhin ! Mais , selon lui , notre Langue n'a point le défaut de ne pouvoir atteindre aux grandes choses , c'est de ne pouvoir descendre aux petites : & voilà pourquoi nous ne pouvons traduire la haute Poësie des Anciens.

C'est Terence , qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante. L'Orateur confond l'élégance des choses avec l'élégance des mots. Plaute parloit plus naïvement & aussi élégamment que Terence. Il

avoit deux défauts qui ne regardoient point la pureté du langage : l'un dans ses vers, qui n'étoient pas toujours assez réguliers ; l'autre dans ses plaisanteries, qui n'étoient pas toujours du goût des honnêtes gens. Mais pour le langage, le sçavant Varron disoit, même après avoir lû Terence, que les Muses, quand elles voudroient parler Latin, emprunteroient le langage de Plaute. D'ailleurs, M. de Voltaire tombe ici en contradiction avec lui-même : il dit que la Langue Françoisse a été resserrée dans des bornes plus étroites que la Latine, parce que les François n'ont guères commencé à perfectionner la Poësie qu'au Théâtre : & il dit ensuite, que c'est Terence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante. Pourquoi nos Dramatiques nous auroient-ils fait un tort que Terence n'a point fait aux Romains ?

Me desavouerez-vous donc, Messieurs, quand je dirai que le vrai mérite, & la réputation de notre Langue, ont commencé à l'Auteur du Cid & de Cinna. Oüi, Monsieur, on vous desavouera, parce que de deux choses que vous dites, il y en a une qui est fausse :

C'est que le vrai mérite de notre Langue ait commencé à Corneille. Prenez garde que vous distinguez deux choses, le *vrai mérite* & la *réputation* : & comme vous les confondez dans la suite de votre raisonnement, vous faites un sophisme. La *réputation* de notre Langue, a commencé, si vous voulez, avec Corneille ; mais son *vrai mérite* existoit avant lui. Balzac sçavoit mieux le François que Corneille, & il a plus fait que lui pour notre Langue. Il lui a donné du nombre, du feu, de la noblesse, de l'exactitude. Elle avoit tout quand Corneille est venu, excepté les Ouvrages. Montagne, Marot, Malherbe & Racan étoient célèbres chez nous ; ils ne l'étoient point chez les Etrangers ; cela ne prouve point que notre Langue de leur tems n'étoit point faite ; cela prouve seulement que nous n'avions pas d'Ouvrages, ou qu'ils n'étoient pas encore assez bons, & par conséquent sans Corneille & ceux qui l'ont suivi, notre Langue seroit restée dans l'*obscurité* : cela est vrai. Mais ce n'est pas raisonner juste, que de conclurre qu'elle seroit restée à jamais dans la *médiocrité*, à moins que

vous ne prétendiez , que tout ce qui est obscur est médiocre , & que tout ce qui est médiocre est obscur. Si cela étoit , combien de célébrités se changeroient en obscurités ? *Vos hinc , hinc vos.*

*Un de leurs Contemporains , incapable peut-être du sublime qui élève l'ame , & du sentiment qui l'attendrit , &c. C'est de Despreaux dont il s'agit. Qu'est-ce que le sublime ? Est-il dans les grands mots , dans les phrases sonores , empoulées , dans les pointes épigrammatiques , dans les bluettes de l'antithèse. Il faut juger avec réserve les grands hommes , de peur de condamner ce qu'on n'entend pas : ne damnent quod non intelligunt. Le sublime se trouve dans tous les genres. C'est un degré de perfection qui enleve l'admiration de quiconque est né pour sentir. On peut être sublime , non-seulement dans une *Henriade* , dans le *Temple de la Gloire* ; mais dans une Fable de la Fontaine , ce grand homme que M. de Voltaire a oublié de nommer dans son Discours , & que je suis sûr qu'il adore , sans sçavoir , peut-être , que c'est parce qu'il est sublime. Pour prononcer*

qu'un Auteur n'est pas sublime, il faut demander auparavant si la matière qu'il a traitée comportoit le sublime qu'on dit qui lui manque. Quand Despreaux, dans quelques-uns de ses Ouvrages, n'auroit pas le sublime dont on parle, on ne seroit point en droit de prononcer *qu'il étoit incapable de sublime.* Il a été sublime, quand il a pû & quand il a dû l'être. Qu'on lise le passage du Rhin, plusieurs morceaux du quatrième Chant de l'Art Poétique, plusieurs du Lutrin, on verra *s'il étoit incapable du sublime qui élève l'ame.* Le Discours de la Mollesse n'est-il pas sublime? Non: il n'y a point de grands mots... Les grands traits dans les images, les tours naïfs & heureux, les expressions vives & piquantes, les pointes aigues de la Satire la plus délicate, tout cela n'est point sublime comme le font Phedre & Cinna: ainsi on peut dire *que Despreaux étoit incapable du sublime.* En vérité il seroit bien plus sage de ne point hazarder de telles décisions.

J'avoue que *la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos Lettres.* Personne ne fera assez hardi pour con-

retter cette vérité à M. de Voltaire , sur-tout après avoir lû son Discours ; on ne lui dira point non plus après avoir lû son Poëme sur la Bataille de Fontenoy :

* François vous savez vaincre , & chantez vos conquêtes.

Mais quel besoin avoit l'Académie de cette comparaison odieuse pour elle. Il loue le Roi , mais le Roi a-t'il besoin de l'opposition avec les Lettres pour paroître grand ? Et l'Académie devoit-elle s'attendre dans un remerciement qu'on lui fait , à des antithèses où elle est écrasée ? Je veux croire , pour l'honneur du nouvel entrant , que c'est l'antithèse même qui l'a ébloüi , & qui l'a empêché de voir ce qu'il disoit. Elle l'a aussi ébloüi , quand dans la page précédente , en parlant du Souverain Pontife , il oppose *instruire à gouverner : quand il instruit le monde Chrétien qu'il gouverne* : on ne gouverne les esprits qu'en les instruisant. On ne peut les forcer , il faut les persuader , par

* Henriade , Ch. VII.

conséquent les instruire. Elle l'a ébloüi quand il a dit : que le même goût naturel qui a fait recevoir à Peterfbourg la Musique Italienne , y a fait aimer l'éloquence Françoise. Voilà Boileau , Corneille , Racine , Molière , comparés à la Musique Italienne : tout sera pétillant chez eux , chiqueté , pulvérisé. Un homme qui s'ébloüit si souvent auroit presque besoin d'un guide.

Crebillon est sur la Scène, comme un Héros sur les debris de sa Patrie qu'il a défendue. Voilà apparemment du sublime : mais à qui fait-il honneur ? A Crebillon qui a défendu cette Patrie , fans avoir pû l'empêcher de périr , ou à l'Académie qui auroit dû la rendre toujours glorieuse & triomphante ? Voilà le sort de ces belles idées : on les trouve creuses quand on les fonde.

C'est précisément parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France , qu'on y trouvera dor'navant moins de genies supérieurs. Il s'ensuit de cette proposition que dans le siècle passé , il y avoit moins d'esprit en France qu'il y en a aujourd'hui , parce qu'alors il y avoit beaucoup de génies supérieurs. Comme

il y avoit peu de connoisseurs , on laissoit aux Corneilles , aux Boileaux , aux Racines , aux Molières , aux la Fontaines , aux Deshoulières , aux Bossuets , aux Bourdaloues aux Fernelons , la liberté de porter leurs têtes au dessus des autres. Mais si tous ces grands hommes vivoient aujourd'hui , il y a tant d'esprit en France , que par cette raison précisément , ils se trouveroient de niveau avec les autres. Le commerce de l'esprit est si étendu aujourd'hui , l'opulence si générale , qu'il n'y a plus de grandes fortunes à espérer.

Les Etrangers sont avertis que la Langue Françoisse perd déjà beaucoup de sa pureté chez les Hollandois. Les Etrangers avoient besoin de l'avis , & dorénavant ils n'iront plus à Amsterdam apprendre le François ; mais ils viendront à Paris lire la Henriade , & le Remercement de M. de Voltaire à l'Académie , pour apprendre le beau langage , & l'art de faire de beaux complimens par antithèses.

La Langue est prête à se gâter parmi nous par le mélange des stiles. Cette remarque n'est malheureusement que trop vraie. Mais que M. de Voltaire

s'en plainte , cela est assez singulier :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?

Par exemple , (sans parler de la Princesse de Navarre) ce Discours qui doit être tout dans le stile médiocre , est tantôt familier , tantôt poétique , quelquefois il y a des élans du stile lyrique : vous verrez dans ce qui suit des amis unis par le goût des Arts , qui s'assemblent sans se montrer à la Renommée. Vous verrez un Roi qui cache la hauteur de son ame , & qui ne peut en affoiblir les rayons , qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie , y prennent un éclat plus durable. Qui croiroit que cette phrase allégoriquement entortillée , est faite pour achever de peindre l'admirable simplicité d'un Roi qui fait les plus grandes choses , comme si elles étoient dans l'ordre ordinaire ; il n'y avoit qu'à les dire comme il les fait. Il faut tout passer à l'Orateur ; l'ordre ordinaire de la nature l'a fait naître pour mépriser ces minuties de stile. Il est d'autres défauts dont je suis encore plus frappé , parce que j'y suis tombé plus d'une fois. C'est justement par cette raison , Monsieur , que

vous devez en être moins frappé ; c'est beaucoup pour un Auteur yvre d'encens & de prospérité, d'avoir des soupçons sur les défauts. Mais vous, vous en êtes frappé. Corrigez-vous donc. Dans ce qui suit, par exemple, vous le pouvez : il y a matière. *Mais je trouverai parmi vous, Messieurs, les secours que M. le P. B. s'étoit donnés par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré le fruit de s'étudier à parler le François, comme ce Consul parloit le Latin. Et vous, Monsieur, quel fruit tirez-vous de ces Messieurs ? Vous n'en parlez point : vous brisez là votre pensée qui paroïssoit annoncer un second membre ; voyez la marche de vos idées : notre Langue se gâte : je trouverai parmi vous des secours pour me corriger, comme le P. B. a tiré de Cicéron le fruit de s'étudier à bien parler François. Mais c'est à M. l'Abbé d'Olivet, qui sçait bien Cicéron, à vous parler du P. B. Quel rapport cette queue a-t'elle avec la dissertation sur le mérite de la Langue François ? Il paroît que l'Orateur nouveau n'a pas fait son étude particulière de l'art des transitions.*

Elles sont pourtant un des plus grands mérites des ouvrages d'esprit. Toutes ses idées produites par une effervescence d'imagination se confondent & se doublent. Il embrasse d'un coup d'œil mille choses. Il est en Prusse, à Stockholm, en Italie, à Londres, en Hollande, à Dijon; où n'est-il pas? A l'Académie, peut-être. Il disserte, il prône, il panégyrise, il jette en phrase..... Ce n'est pas ainsi que se fait un Discours sensé. Il faut d'abord considérer toutes les pièces qui doivent le composer, les traiter, les ajuster, en préparer les articulations & les jointures: & quand cette opération est faite, y jeter les pensées pour habiller le squelette, pour lui donner du mouvement, de la vie, du feu, & enfin, revêtir toutes ces parties d'un stile uniforme, & en même-tems varié, & sacrifier de bonne grace toutes les beautés étrangères, fût-ce le plus bel œil du monde, la plus belle main: deux suffisent pour le besoin & pour la grace: & c'est mal entendre ses intérêts que de vouloir tout rassembler sur un même corps. M. de

Voltaire n'est point dans ce principe. Il avoit sur son Bureau des ébauches, telles qu'en font les esprits dont la profession est de penser ou de copier les pensées d'autrui : l'occasion de faire un Discours à l'Académie se présente, il rassemble ses matériaux, & voilà un Discours tout fait.

C'est ainsi que l'Académie fut d'abord formée. M. de Voltaire te moque de nous. Il nous présente cette pensée comme une conséquence, & il n'en a pas dit un mot dans ce qui précède. Si c'est une nouvelle idée qui lui vient sur l'origine de l'Académie, il falloit dire : voici comme l'Académie. &c. J'oserois m'étendre sur les bontés, dont la plûpart d'entre vous m'honorent, si je ne devois m'oublier, pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant QUI, ou LESQUELS, tous les autres s'évanoüissent, de la gloire de la Nation. C'est ici apparemment la proposition du sujet. L'Orateur va entrer en matière. Je vais, Messieurs, vous parler de la gloire de la Nation, qui est le grand objet de vos travaux. Jusqu'ici dans ces dix-huit premières pages, nous

n'avons que présumé, mais dans les cinq qui nous restent, je dois vous parler du grand objet de vos travaux : Je sçais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges mais je ne puis refuser le tribut que je dois : parce que célébrer des grands hommes, c'est dire, imitez-les : donc il faut les louer encore aujourd'hui, quoiqu'on l'ait déjà fait mille fois. Mais M. de Voltaire devoit parler à l'Académie du grand objet de ses travaux : il ne paroît pas en prendre le chemin. Non : il va louer les grands hommes qui ont fondé l'Académie. Vous le croyez, Monsieur, parce que l'Orateur vous l'a promis ; mais il manque de parole, il vient de plein saut à un parallèle qu'il fait de Louis XV avec Louis XIV. Il est du bel air de voltiger, on passe pour un esprit qui ne prend que la fleur des choses, & qui ne donne que de l'exquis. Louis XIV se signala par des monumens admirables O vous, son auguste Successeur, vous l'avez déjà imité, &c. C'est-là une fusée lyrique, qui part à propos de rien. N'y auroit-il pas eu plus de décence & plus de sagesse à dire : Son auguste Successeur

l'a déjà imité, &c. Les figures sont de bon usage quand elles sortent du fond même du sujet ; mais quand elles ne sont que commandées , & qu'elles le paroissent , elles donnent à tout discours l'air de déclamation. C'est un feu pâle qui enlaidit les objets plutôt que de leur donner du lustre , qui gonfle le style plutôt que de l'animer. Après avoir loué Louis XIV & Louis XV , l'Orateur continue.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'Académie , ce qui est précieux à chacun de vous , Messieurs , ce fut l'un de vos Confreres qui servit le plus votre Protecteur. Cette phrase qui commence par un *mais* emphatique , ne semble-t'elle pas annoncer que la matiere s'éleve & qu'on va entendre quelque chose de plus précieux que ce qui précède : *Major rerum mihi nascitur ordo , majus opus moveo.* Est-ce une suspension ? Venons à la décision : *Ce qui sera , ce qui est , ce fut l'un ,* comment concilier tous ces tems ? *ce qui sera conservé , ce fut l'un de vos Confreres. . . . ce qui est précieux à chacun de vous , ce fut l'un*

de vos Confreres & ensuite ,
 pourquoi l'un & non pas un ? . . .
 qui courut donner & executer un conseil : je croyois qu'on disoit , *suivre un conseil , executer un ordre : courir executer un conseil prompt , courir donner un conseil prompt* : Est-ce là le purisme Académique ? Conseil reçu par le Roi , dont la vûe discernoit tout dans des momens , où elle s'égare aisément. Ces deux consonances sont d'un Auteur négligent , ou qui va trop vîte ; il avoit déjà dit plus haut , *la constante gravité n'est que la marque de la mediocrité.*

L'Orateur finit par l'éloge du Roi. Il loue en passant l'Académie des Inscriptions , celle de Sculpture & de Peinture , & souhaite de voir ériger au Roi une Statue avec ces mots : *Au Pere de la Patrie.* Une chose m'a fait rire dans cette espèce de peroraison , c'est que M. de Voltaire desire de voir cette Statue , avec une ardeur qui feroit croire qu'il regarde la chose presque comme impossible. *Puisse-je voir dans nos Places publiques ce Monarque , &c.* Vous le verrez , M. de Voltaire ; le plus fort est fait , pour

vous contenter ; c'étoit de le mériter.

Vous me direz peut-être , Monsieur , que ceci est un discours d'appareil , où il ne faut point exiger toute la régularité d'un plaidoyer ou d'un discours de morale ; il me sembloit , par cette raison même que c'est un Discours de montre & d'appareil , un Discours fait pour plaire à l'esprit , que tout devoit y être régulier & travaillé avec soin. Mais il s'en faut bien que j'exige cette perfection. Je ne demandois qu'une chose : c'étoit que le Discours fût ce qu'il devoit être : qu'il y eût du sens & de l'esprit , & que l'un & l'autre fût exprimé avec justesse & avec grace. Et pourquoi donc a été faite l'Académie ? N'est-ce point pour donner des modèles de discours & de langage ? Etoit-ce pour nous apprendre à lancer des phrases au hazard , sans s'embarrasser d'y mettre de la suite ni de la liaison ? Quelle idée nous donneriez-vous de l'Académie , & de ceux qui l'ont établie ? Où irai-je chercher des Maîtres , si ce n'est là ? A qui me fierai-je , si M. de Voltaire me trompe ? Qui me corrigera , qui me conduira , s'il a besoin

d'être corrigé & d'être conduit? C'est faire justice que de montrer à de certaines gens leurs défauts. Vous ferez de ma Lettre l'usage que vous jugerez à propos : & si par hazard elle parvenoit jusqu'à M. de Voltaire lui-même, je le crois trop galant homme pour s'en fâcher. * *La saine critique, si opposée à la satire*, a toujours été permise. J'aurois claqué des mains comme les autres, si je l'eusse pû en conscience, & je lui promets de ne pas y manquer quand il m'en donnera occasion. Je ne demande pas mieux que d'approuver quand il y aura sujet.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12
Juin 1746.

* Ce sont les propres paroles de M. de Voltaire dans un de ses écrits. Il a depuis changé de sentiment ; il y est sujet, suivant l'exigence des cas, ou plutôt il pense peut-être toujours la même chose, par rapport aux autres Ecrivains. Mais pour ce qui le regarde, il paroît que sa conduite ne s'accorde guères avec sa façon de penser ; car il a toujours nui, ou du moins tâché de nuire à ceux qui ont exercé contre lui *la saine critique*.

 LETTRE XVIII.

JE vous envoie , Madame , une
 autre Critique du Discours de M. ^{Lettre}
de Voltaire. C'est une Lettre adressée ^{à M. de}
 à lui-même. Ce seroit dommage ^{V***.}
 qu'elle eût le sort des petites Cri-
 tiques vulgaires , qui presqu'en nais-
 sant tombent dans l'oubli. Celle-ci
 est ingénieuse & solide , & mérite
 d'être conservée autant que le Dis-
 cours qui en est l'objet : ce n'est pas
 beaucoup dire.

Vous avez examiné autrefois ;
 Monsieur , pourquoi les plus grands
 génies avoient fait les plus mauvaises
 harangues en entrant à l'Académie :
 c'est , disiez-vous , qu'ils ont trop
 voulu briller. La nécessité de parler ,
 l'embarras de n'avoir rien à dire ,
 & l'envie d'avoir de l'esprit , sont
 trois choses capables de rendre ridi-
 cules , même les plus grands hommes.
 L'esprit prophétique que vous a si ju-
 dicieusement accordé M. l'Ab d'Ol.
 vous faisoit entrevoir de loin la cir-

constance , où vous venez de vous trouver.

Que serviroit de vous communiquer mes réflexions , ou plutôt celles du Public sur votre Discours à l'Académie , si comme les Auteurs vulgaires , vous étiez sujet aux premiers jugemens des Lecteurs. Mais , par un privilège singulier , la Presse fatale à tant d'autres , ne vous engage à rien. Toujours à tems de réclamer contre vos écrits , vous semblez être à cet égard dans une minorité perpétuelle. On ne peut en user plus librement. Ce n'est pas pour vous une affaire de détruire un fait ou une maxime que vous aurez avancé , de supprimer l'un , de retracter l'autre , de chercher aux traits les plus hazardés , d'invective ou de louange , des détours captieux ou des explications forcées. Cela s'appelle seconde , quatrième , dixième , centième édition.

Je me flatte qu'on en fera plus d'une de votre Discours Académique. Aucun de vos prédécesseurs n'avoit tracé un plan si vaste : plus lié , mieux suivi * , on auroit pû le com-

* Un homme de Lettres , dont le nom seroit d'un grand poids , a fait cinq ou six

parer à des fondemens d'un Palais immense. Tel qu'il est, on n'y trouve que des pierres d'attente, dispersées çà & là : il vous faut du tems pour les joindre & pour en former un édifice. On voit bien que ce n'est pas là votre dernier mot. C'est alors que peut-être vous me sçauriez gré de mes foibles remarques.

Que dis-je ? Oserai-je vous suivre dans la carrière que vous m'ouvrez, & parcourir tous les objets que ce discours présente ? Portraits , Paradoxes , Leçons , Ecartés brillants , Décisions , Parallèles , Eloges , *beau désordre* , sans doute *effet de l'art* ; tout cela s'y trouve , & tantôt excite l'admiration qui vous est dûe , tantôt une autre espece d'étonnement. Je me contenterai de vous indiquer les endroits qui m'ont le plus frappé. Voici le premier. *Votre Fondateur . . . dut élever au dessus de la dépendance des hommes qui étoient au dessus de l'intérêt , & qui aussi genereux que lui , faisoient aux lettres l'honneur qu'elles méritoient de*

lectures de ce Discours dans des sociétés ; il commençoit tantôt par un endroit & tantôt par un autre. On ne s'est jamais aperçu de cette petite malice.

les cultiver pour elles-mêmes. Pourquoi ; Monsieur , ne mettez - vous ici au dessus de l'interêt . que les premiers Académiciens ; craindriez-vous déjà de partager cette louange avec vos Confrères modernes ? Ce seroit outrer la modestie.

Je ferois violence à la vôtre , si je vous comparois en tout à ce grand *Newton* dont vous êtes toujours l'*A-pôtre* , quelquefois le *Martyr*. Je trouve cependant des rapports entre vous deux , plus marqués peut-être que vous ne croyez. Selon vous cet homme divin fit un *Commentaire* sur l'*Apocalypse* , pour consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle. Vous avez crû devoir un pareil motif de consolation à vos nouveaux *Confrères*.

Ah ! Monsieur , que votre *Discours* a bien rempli ce beau dessein ! Qu'il a dû satisfaire votre humanité , & soulager leur amour propre , *humanité* , *desintéressement* ; voilà vos vertus favorites. Du moins vous en parlez toujours. *Quinault* est le plus grand parleur d'amour que je connoisse , disoit *Boileau* , cependant il ne fut jamais amoureux. Laissons vos rivaux confondus faire
ici

ici des applications malignes : passons à votre éloge de M. le Président Bouhier, qui cultivoit à Dijon les Sciences de l'Academie.

J'aime assez à vous voir foudroyer par son exemple & par celui de Cicéron, ces pesans Magistrats qui se renferment dans le cercle étroit de leurs emplois. Je voudrois seulement que votre définition de la gravité ressemblât moins à la maxime de la Rochefoucaut ; elle est si connue, qu'il auroit fallu ou la citer tout bonnement, ou la déguiser mieux.

Je ne serois pas moins content de votre portrait des Pédants, s'il ne finissoit par une accusation que je ne puis croire assez grave. Ils se recrient sur un passage d'Eschyle, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Songez-vous bien, Monsieur, que c'est un plaisir de tempéramment : cela dépend uniquement d'un cerveau plus ou moins humide ; celui de nos Scavans, désséché par trop de lecture des Tragédies anciennes ou étrangères, ne fournit pas à point nommé ces torrens de larmes que nos Dames & nos doucereux Petits-Maî-

tres ont toujours en réserve. De tous les gens de Lettres , vous êtes peut-être le seul qui ait pleuré à Merope. *

D'ailleurs , j'ose le dire , vous laissez trop éclater ce goût pour le genre lamentable. L'exemple des grands hommes est toujours dangereux par l'abus qu'on en fait. Les pleurs sont devenus à la mode jusques sur la Scène des ris , & le brodequin est en proye à des Héraclites ; si cela continue , bientôt les Médecins défendront aux Mélancoliques la Comédie comme les viandes noires.

Votre Prédécesseur avoit traduit le Poëme de Pétrone de la guerre civile. C'est assez pour vous engager dans une critique légère de l'ouvrage & de l'Auteur : l'un à votre avis , n'est qu'une declamation de pensées fausses , l'autre un jeune homme obscur qui n'eut de frein ni dans ses mœurs ni dans son stile. Je crains bien qu'on n'estime plus

* On sçait le mot de M. de Fontenelle. Les Représentations de Merope ont fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire , & l'impression à la Damesnil.

ici votre morale que votre goût. Celui de *Saint Evremont*, que vous attaquez en passant, prévaudra toujours sur le vôtre, autant que vos vers sur les siens. Votre aversion déclarée pour les fictions épiques* a trop influé sur le jugement que vous portez du Poëme de *Petrone*. Quant à sa personne, pouvez-vous appeller un jeune homme obscur, un Consul, un Gouverneur de Province, enfin le Favori de *Neron* honnête-homme, & l'arbitre de ses plaisirs, pendant qu'ils étoient encore décens & délicats.

M. Bouhier, continuez-vous, *exercez ses talens sur ce Poëte & sur plusieurs autres, pour montrer que les Poëtes doivent être traduits en vers, (quelle Logique!) & l'on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.* Non sans doute, Monsieur, & ce sentiment vous est trop naturel. A quel Poëte Ancien ou Moderne n'avez-vous pas rendu ce service en détail? Ce que j'admire, c'est votre discrétion; il n'a pas tenu à vous qu'on ne l'ignorât, & que vous ne fussiez

* Préface du Poëme de Fontenoy.

privé d'un double tribut de reconnaissance. Nous vous le devons, pour avoir enrichi notre Langue de tant de beautés étrangères; nos Voisins, pour avoir étendu leur réputation, dont vous avez fait la plus grande partie de la vôtre. Quel moyen plus sûr de porter leur gloire au moins jusqu'au Japon; car, selon les principes de M. l'Abbé d'Olivet (qui ne flatte point) la vôtre n'a de bornes que celles du monde connu.

C'étoit peu de remplir l'Univers; vous avez fait vœu de l'éclairer: cela vous oblige à régenter l'Académie; on ne peut s'y prendre plus modestement que vous faites: d'abord, *qu'il me soit permis, Messieurs, d'entrer avec vous dans ces discussions Littéraires; mes doutes me vaudront de vous des décisions* » Eh! Monsieur, auroient pu
 « vous répondre vos nouveaux Con-
 « frères, de quoi voulez-vous que
 « nous décidions, vous ne doutez
 « de rien, vous prononcez sur tout;
 « c'est à nous qu'il reste des doutes
 « même après vos oracles. » Aussi renoncez-vous bientôt à cette humilité gênante: vous voulez instruire, & vous annoncez un discours utile

plutôt qu'un discours éloquent * : permettez-moi de le dire , on vous a trouvé trop ponctuel sur l'éloquence , & trop peu sur l'utilité.

En effet , quel avantage peut-on retirer de tous ces morceaux isolés de votre critique superficielle : elle n'a pû instruire ceux qui sçavent médiocrement , puisqu'au moins ils sçavoient déjà tout ce que vous avez dit de vrai , & si ceux qui ne sçavent rien ont admiré ce qui ne l'est point , ils n'en sont pas devenus plus habiles.

Qu'avons-nous trouvé dans l'Histoire croquée que vous faites de notre Langue , si ce n'est un tissu de contradictions avec vous-même : Je n'en citerai qu'une Mais nous , comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'Auteur des *Georgiques* , qui nomme

* Boileau tint le même langage dans la même occasion ; ce qui donna lieu à l'Épigramme suivante.

*Boileau nous dit dans son écrit ,
Qu'il n'est point né pour l'éloquence ;
Il ne dit pas ce qu'il en pense ,
Mais je pense ce qu'il en dit.*

*sans détour tous les instrumens de l'Agriculture : à peine les connoissons-nous , & notre mollesse orgueilleuse dans le sein du repos & du luxe de nos Villes , attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres , & au détail de ces Arts utiles que les Maîtres & les Législateurs de la Terre cultivoient de leurs mains victorieuses. Qui vous reconnoît , ici , vous , Monsieur , l'Auteur du Mondain & l'Apologiste du Luxe ! Par quel oubli , vous qui tourniez en ridicule Fénelon & Rollin , adoptez-vous aujourd'hui leurs idées rustiques ? Par quelle inadvertance vous échappe-t'il comme à eux des louanges & des admirations pour ces pauvres gens qui mangeoient des herbes , & labouroient la Terre , *Curius Cincinnatus* , & tous ces *Consuls en us* ; dont vous vous êtes tant moqué ?*

Voilà , je l'avoue , une de vos métamorphoses , mais ce n'est pas la seule ni la plus singulière. Votre *prône épistolaire* vous a présenté dans un point de vûe encore plus nouveau. Quelle onction ! Que de vérité , de persuasion , de force ! Vous avez réussi mieux que vous ne pensez. Les idées du Public ont bien changé sur votre

compte. On est convaincu que le pieux Auteur de la Lettre au P. de la Tour ne peut être le même V*** de & des Lettres Philosophiques.

Oserois-je hasarder une conjecture ? *Charles XII*, votre Héros, étoit fort dévot avant sa défaite de *Pultowa*. Se croyant abandonné depuis par la Divinité, il l'abandonna par représailles. Loin de l'imiter dans ces tems critiques pour vos derniers ouvrages, vous semblez chercher dans les bras de Dieu un asile consolant contre l'injustice des hommes. Continuez, Monsieur, à consacrer ainsi vos adversités littéraires. Si votre ferveur augmente à proportion, les *Jansénistes*, vos nouveaux ennemis, seront bien étonnés de vous voir devenir un Saint. Mais où m'entraîne la contagion du stile ? Je parle de votre Discours, & je ne puis en parler de suite ; je tombe dans tous vos écarts ; eh bien, tant mieux ; me voilà dispensé des transitions.

Je vais donc sauter aussi brusquement que vous à l'esquisse de *Montagne*, la meilleure peut-être & la plus ressemblante de toutes celles

que vous nous montrez si rapidement :
 Tout m'en plaît, excepté l'incon-
 séquence que j'y trouve. *

Marot qui suit Montagne dans vo-
 tre énumération, plaira encore long-
 tems malgré le mépris que vous té-
 moignez pour lui & pour son stile.
 Vous en donnez une raison plus neuve
 que solide. *Il n'y a de bons Ouvrages*
que ceux qui passent chez les Nations
Etrangères, qu'on y apprend, qu'on y

** Montagne est énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choses, & trois lignes plus bas, j'entens souvent regretter le langage de Montagne ; c'est son imagination qu'il faut regretter : elle étoit forte & hardie, mais sa langue étoit bien loin de l'être. C'est dommage que la première partie de ce raisonnement ne puisse être vraie, sans que la seconde soit fautive : car il est impossible, même au plus grand génie, d'être énergique & familier, d'exprimer naïvement de grandes choses dans une langue qui ne seroit ni forte ni hardie ; celle de Montagne & d'Amyot n'est encore regrettée de ceux qui pensent fortement, qu'à cause de ces deux qualités qui naissoient de son abondance. M. de Voltaire haïroit il certains tours de Montagne, qui semblent être particuliers à son langage ; par exemple, un peu de tout, rien de tout, & la Françoisise.*

traduit , & chez quel Peuple a-t'on jamais traduit Marot ? Les traductions que des Erangers ont faites de quelques-uns de vos écrits ne suffisent pas pour établir ce paradoxe. De tant d'exemples du contraire , je n'en alléguerai que deux ; la *Fontaine* n'a jamais été traduit , & si l'on excepte une seule Ode de *Rousseau* , il ne l'a pas été non plus. Croyez-vous qu'ils n'ayent fait que de méchans ouvrages , & pour n'avoir parlé de l'un ni de l'autre ; vous êtes vous flatté qu'on les oublieroit ? Non Monsieur ; cette reticence a été remarquée , sur-tout à l'égard de *Rousseau*. Vous n'osiez en dire du mal , vous n'avez pas voulu en dire du bien ; vous n'auriez jamais pu vous dédire plus à propos ; il falloit rendre à sa mémoire l'hommage de la vérité ; cela vous auroit fait du moins autant d'honneur qu'à lui.

L'article de *Malherbe* n'en a pas fait infiniment à votre critique , sur-tout l'endroit où vous préférez le *Guarini* * à ce restaurateur de la

* Auteur du *Pastor-Fido* , harmonieux & tendre , mais foible , de l'aveu des Italiens mêmes , & tout hérissé de *concelli*.

Poësie noble & lyrique. Avez-vous supposé que personne en France ne feroit en état d'en faire la comparaison? Ce goût & quelques autres un peu trop marqués dans votre discours font des débris d'un Temple renversé dès long-tems, & enseveli depuis peu sous les ruines d'un autre.

Je souscris bien plus volontiers aux louanges que vous distribuez à un petit nombre de vos Confre-res; il seroit à souhaiter que chacun eut pû en avoir sa part. Vous deviez, dit-on, les dédommager du *remercement* dont vous les privez; car je ne crois pas que vous veuilliez donner ce nom à un discours, où vous parlez de tout, excepté de votre reconnoissance.

La France, ajoute-t'on, ne vous en doit aucune pour le soin que vous avez pris de célébrer sa Langue & l'honneur que lui font les plus Grands Princes étrangers, ni ces mêmes Princes pour votre enthousiasme à vanter leur bon goût & leur discernement. On vous accuse de rapporter tout à vous même, & de tourner tous ces éloges au profit de votre amour propre. Un Pape, un Roi,

vous ont écrit ; un Cardinal vous a traduit ; *Stokolm* vous applaudit ; *Petersbourg* vous appelle : quelle gloire pour notre langue ! Quel mérite pour *l'Europe & l'Asie* , de la connoître assez pour être à portée de vous admirer !

Est-ce ingratitude , habitude , ou défaut de lumières ? Votre Nation est moins éprise des merveilles qui font l'étonnement des autres ; c'est ainsi que votre discours , qui sera peut-être lû avec transport à la Cour du Kan des Calmoukes , a été reçu dans Paris avec indifférence , dès que la presse a dissipé (disent vos envieux) l'illusion de l'oreille.

Je ne finirois point si je vous faisois part des objections sans nombre qu'on fait sur les plus beaux endroits. Celui * même qui, récité , avoit plû

* *Disc. pag. 15. Les grands talens sont toujours nécessairement rares , surtout quand le goût & l'esprit d'une Nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts où les arbres pressés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains , on voit quelque fortune prodigieuse , & beaucoup de misere. Lorsqu'enfin il est plus étendu , l'opulence est générale , les*

davantage , a tout perdu à la lecture : des esprits durs & froids que rien n'émeut , rien n'éblouit , ont osé le traiter de sophismes & de faux brillants.

Laiſſons-là tous ces raisonneurs incommodes qui ne veulent rien approuver sans ſçavoir pourquoi ; qui n'ont d'autre règle du vrai & du beau que leur *geometrie* naturelle , & dont

grandes fortunes rares. C'est précifément , Messieurs , parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France , qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs. On a répondu à ces comparaisons , qu'elles ne prouvoient rien , parce qu'on peut bien mesurer le terrain d'une Forêt , ou calculer le commerce d'une Nation. Ces objets sont bornés à une certaine quantité ; par conséquent , moins ils sont partagés , moins il reste d'espace à tel arbre , ou moins il rentre de profit à tel particulier. Les talens au contraire n'ont ni nombre fixe , ni mesure déterminée ; ils sont sans bornes comme sans étendue. Il peut donc en exister plus ou moins chez un Peuple , indifféremment , tantôt peu & de médiocres , tantôt beaucoup & de plus grands. D'ailleurs , si le génie & l'esprit sont distingués de tous les tems , ils ne sont pas pour cela incompatibles ; il ne s'ensuit donc pas que beaucoup d'esprit en France suppose nécessairement moins de génies supérieurs.

on ne peut arracher un applaudissement à moins d'une démonstration ; je m'étonne que vous ayez jamais pû goûter ces sortes de gens , ou voulu apprendre une science qui vous sert si mal.

Celle de votre Compagnie consiste dans *l'art de louer* : aussi la dernière partie de votre discours est-elle comme le *chef-d'œuvre* que vous lui présentez. Ce seroit donc ici le lieu de vous apprendre ce qu'on a pensé de ce Panégyrique ; mais ce champ de bataille est trop défavantageux pour la critique. L'Orateur s'y met à couvert derrière le Héros : la juste & profonde vénération qu'on a pour le sujet , consacre jusques aux défauts de l'ouvrage. Je ne vous dirai qu'un mot : nous aurions reconnu *Trajan* sans que vous eussiez pris la peine de nous l'indiquer. Le jour de votre réception , nous avons cherché *Plin* dans l'Académie , nous le cherchons encore.

On a beau traiter de chagrines les plaintes de quelques Critiques modernes sur la dépravation du goût. Il est certain, Madame, que la Poësie

Plan
d'une
nouvel-
le Aca-
démie.

& l'Eloquence dégénèrent parmi nous, & malheur à ceux qui ne s'apperçoivent pas de cette corruption. S'il appartenoit à quelqu'un d'en arrêter les progrès, ce seroit à Messieurs de l'Académie Françoisse, qui se reconnoissent pour nos Maîtres. Mais qui le croiroit? On les accuse eux-mêmes de n'être point à l'abri de la contagion. C'est ce qui a engagé un Anonyme à se charger du poids du travail, en laissant aux autres le faste du titre. Il a remonté à la source du mal; &, après bien des réflexions, il n'a pas trouvé de moyen plus sûr pour le déraciner que d'élever une Académie nouvelle sur les débris de l'ancienne. Son projet est exprimé dans une Brochure in 4°. intitulée : *Plan & Statuts d'une nouvelle Académie, avec des éclaircissémens.* Ces Statuts sont renfermés dans 30 Articles; voici ceux où il m'a paru qu'il y avoit le plus de sel:

Il ne suffira pas, pour entrer dans cette Académie, d'être proclamé Bel-Esprit par un certain nombre d'amis obscurs, ni d'être garanti sçavant par le certificat de quelques femmes. Il faudra des titres authentiques;

c'est-à-dire , des succès en matière d'éloquence & de Poësie , la Compagnie ne voulant recevoir personne que de la main du Public , & n'avoir jamais de choix ridicules à justifier.

Les Elections seront libres. Le Médecin n'aura point de droit sur la voix de son Malade , ni le Créancier sur celle de son Débiteur. Le Financier ne pourra se flater du suffrage de ses assidus Parasites , ni la vieille Coquette compter sur la cabale de ses galants oisifs.

Les réceptions ne seront point un commerce de complimens & de flateries , où chacun donne des éloges pour en recevoir ; point de ces harangues collusoires où le Reccipiendaire s'humilie avec hypocrisie , où le Directeur commande au Public d'admirer un homme , dont il n'a jamais entendu parler.

On bannira des conférences l'aigreur & l'intérêt ; on n'y distribuera point de Jettons ; la Compagnie se ressouvenant de la raillerie d'Aristophane sur les Atheniens , qui mettoient à deux oboles le prix des heu-

res qu'ils donnoient aux délibérations publiques.

On ne composera pas de Dictionnaire, ne prétendant point tyranniser l'usage, ni usurper sur le Public l'empire de la langue qui lui appartient de possession immémoriale. On se contentera d'augmenter le Dictionnaire Néologique, à mesure qu'il paroîtra des Phrases précieuses & des mots bizarres, & ce, pour marquer qu'on les doit éviter; ou bien on se réduira, comme le Dictionnaire de Trévoux, à citer les autorités des bons Ecrivains.

Les Académiciens jugeront sévèrement les ouvrages les uns des autres, & recevront avec reconnoissance les Critiques, de quelque main qu'elles viennent. Ils se garderont bien de traiter leurs Censeurs de fous, éblouis de la gloire de la Compagnie, & de regarder leurs avis comme le dessein ridicule de chercher des taches dans le Soleil. Ils n'étourdiront pas non plus les oreilles des Magistrats ni des Ministres, pour leur demander vengeance des critiques judicieuses & innocentes, qui n'attaquent que les écrits, & laissent en paix les mœurs.

On ouvrira la porte de l'Académie à ceux qui voudront être témoins de ses excercices, de peur que ses assemblées ne soient suspectes d'oisiveté & d'ennui réciproque.

La Compagnie s'engage à célébrer tous les ans, en Vers & en Prose, la Mémoire du Président de la Moignon, qui, après avoir exercé pendant vingt-cinq ans l'art de la parole, comme Avocat Général, refusa de faire un Noviciat de Grammaire dans l'Ordre des beaux esprits. On mettra son portrait dans la sale des conférences, avec ceux de MM. Talon, Chappelle, Moliere, Pascal, Nicole, la Rochefoucault, Regnard, Fourcroy, Chaulieu, la Fare, le Normand & mille autres illustres, qui se font tenus derrière le Théâtre, tandis que les mauvais Acteurs occupoient la Scène.

Les Académiciens pourront aller à la Cour, lorsqu'ils y seront appellés pour des Fêtes publiques, dans des occasions où leurs talens seront employés; mais il leur sera défendu de s'y habituer à titre de Courtisans, de peur d'y remplacer les Fous, qui fai-

soient autrefois partie du train des grands Seigneurs.

Tout Academicien sera obligé d'entendre au moins le Latin , étant ridicule d'admettre dans une Compagnie de gens de Lettres , des personnes qui n'auroient aucune teinture de cette Langue , tandis qu'on oblige aujourd'hui les Chirurgiens de Saint Côme de l'apprendre.

Comme il n'y eut jamais de siècle plus fertile que celui-ci en Prête-noms & en Plagiaires , l'Académie s'appliquera à les démêler , & , pour n'être point trompée dans ses choix , elle fera subir un sévere examen à tous les Récipiendaires. Un Auteur Tragique , par exemple , dont les talens seront équivoques , sera enfermé dans une chambre toute une après midi , & obligé d'y faire une scène , dont on lui donnera le sujet ; & ainsi des autres.

Les Académiciens se feront une loi de voir les femmes qui ont véritablement de l'esprit & du goût , pour puiser dans leurs conversations cette politesse douce & insinuante

ces graces légères , ces traits vifs & piquants , ces sentimens délicats , qui seuls font le prix de nos ouvrages. Mais ils éviteront avec soin certains bureaux de Littérature , où la raison est inhumainement immolée à une ridicule métaphysique , à un grave babil , à un insipide persifflage , qu'on ose cependant appeller le *bon ton*.

L'Auteur a joint quelques éclaircissement à ses Statuts. Il dit , par exemple , par rapport à l'Article où il est question des Jettons : Je ne voudrois pas absolument qu'on les supprimât , mais seulement qu'on abolît le sobriquet de *Jettoniers*. Il n'y auroit pour cela qu'à y substituer la monnoie courante , d'autant plus que la façon de ces Jettons est tout-à-fait perdue.

A l'Article où il est fait mention du Président de la Moignon , on pouvoit ajouter Monsieur le premier Président Portail , qui , à la vérité , étoit de l'Académie , mais pour la mémoire duquel ses Confrères ont montré bien de l'ingratitude , parce qu'au billet d'enterrement de ce grand Magistrat , on avoit oublié de joindre à ses titres celui D'ACABE'MICIEN. Ces Messieurs s'en plainquirent amèrement à sa

famille. Ils ne supportèrent pas plus patiemment le silence de feu M. d'Argenson, Garde des Sceaux, qui ne les honora pas d'un compliment de réception. Il auroit dû en effet sacrifier toutes les affaires de l'Etat à une occupation si importante. Il est parlé, dans le même Article, de Moliere que le seul titre de Comédien empêcha d'entrer à l'Académie, qui s'est depuis bien reconciliée avec cette profession.

L'Article, où il est parlé des Censeurs de l'Académie traités de *Fous*, &c. renferme les propres paroles d'un des premiers Académiciens, dans une Lettre qu'il écrivit au Cardinal de Richelieu.

Il y a Madame, quelques traits d'esprit dans cette Brochure. Mais on est si rassasié de critiques & de plaisanteries contre l'Académie, que je conseille à ceux qui n'en sont pas de la laisser enfin respirer Je suis &c.

A Paris

Ce 3 Juillet 1746.



L E T T R E X I X .

Nous nous entretiendrons aujour- Lettres
d'hui, Madame, du second Volu- d'un
me des *Lettres d'un François*, par M. Fran-
l'Abbé le Blanc; & je me flatte que si nô- çois.
tre conversation vient à languir, ce ne
sera pas à moi que vous vous en pren-
drez. L'Auteur, dans une Lettre à
M. l'Abbé d'Olivet, avance cette pro-
position: *Combien d'anciens Philosophes*
n'ont fait que prêcher la vertu! Epictète
me la fait aimer. Notre Horace s'ex-
plique autrement sur ce fameux Mo-
raliste:

En vain, d'un ton de Rhéteur,
Epictète à son Lecteur
Prêche le bonheur suprême,
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même;
Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère:
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère;
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,

Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme ;

D'entendre traiter ainsi

Vn des Saints du Paganisme :

Pardon. Mais, en vérité ,

Mon Apollon révolté

Lui devoit ce témoignage ,

Pour l'ennui que m'a coûté

Son insupportable Ouvrage.

Voilà deux jugemens bien opposés.
C'est-à vous de prendre votre parti ,
Madame ; voyez à qui des deux vous
voulez-vous en rapporter sur le comp-
te d'Epictète , au grand *Rousseau* ou à
M. l'Abbé *le Blanc*.

Si vous êtes curieuse de connoître
le talent de M. l'Abbé pour les com-
plimens & les éloges , il est aisé de
vous satisfaire. Dans une Lettre à M.
le Duc de Nivernois , après avoir rap-
porté la traduction en Prose d'une
petite pièce galante de *Waller* , il dit
à M. le Duc. » Parmi les Poètes que
» nous avons aujourd'hui en France ,
» j'en connois un qui pourroit don-
» ner à cette Pièce toutes les graces

„ qu'elle a dans l'original, & qui
 „ en effet ressemble parfaitement à
 „ *Waller* du côté du talent. Celui
 „ dont je parle, aussi recommandable
 „ par sa naissance que par son esprit,
 „ a eu des ancêtres, qui, comme lui,
 „ se sont fait honneur de cultiver cet
 „ Art aimable. C'est le Poète de nos
 „ jours, dont les vers sont le plus
 „ remplis de sentiment & de délica-
 „ tesse. *Ne pourriez-vous pas le deviner?*
 „ Que cela est fin, ingénieux & délicat!
 „ L'Auteur aime ce tour heureux; il
 „ l'employe souvent. Dans une Lettre à
 „ *M. de Buffon*, il lui dit galamment: On
 „ prétend que *Salomon*, qui connois-
 „ soit depuis l'*Hyssope* jusqu'au *Cè-*
 „ dre, a écrit un Livre sur la manière
 „ de cultiver les Arbres & les Plantes,
 „ que nous avons perdu: *Dites la vérité,*
 „ *Monsieur, ne l'auriez-vous pas trouvé?*
 „ L'Auteur, dans une Lettre à *M.*
 „ le Président *Bouhier* parle de la Tra-
 „ gédie Angloise de *Tamerlan* par *M.*
 „ *Rowe*. Ce qu'il y a de plus remar-
 „ quable dans cette Pièce, c'est la secon-
 „ de Scène du troisième Acte. Un Der-
 „ viche, gagné par *Bajazet*, demande
 „ une audience secrète à *Tamerlan*;
 „ il annonce à ce Prince les vengeances

du Ciel, pour avoir trempé ses mains dans le sang des Vrais-Croyans ; il le menace de la malédiction du Prophète, s'il ne remet *Bajazet* en liberté : *Tamerlan* à ces mots reconnoissant ce Derviche pour un emissaire de l'Empereur Turc, démasque son hypocrisie, & vient à bout de le confondre.

TAMERLAN.

5, Sors d'ici, Misérable, je vois qui t'a donné ta mission.

LE DERVICHE.

5, *à part.* Je n'ai plus qu'une ressource.
 2, Prophète des Croyans, aide moi.
 2, (*à Tamerlan*) j'ai quelque chose de
 2, plus à te révéler. Puisque c'est en
 2, vain que j'ai fait tonner à tes oreil-
 2, les la voix menaçante du Prophète
 2, Voici (*Le Derviche tire un*
 2, *poignard, & veut frapper Tamerlan.*)

TAMERLAN.

5, Non, Scélérat, le Ciel veille sur
 2, ceux qui l'adorent, & confond les
 dessein

„ desseins du meurtrier impie. Pense ,
„ malheureux , pense au supplice qui
„ va suivre ton crime , & tremble ,
„ quand je prononcerai ton Arrêt.

LE DERVICHE.

„ Quelle que soit ma mort , je souffri-
„ rai glorieusement pour la cause qui
„ m'a fait entreprendre une action si
„ courageuse.

TAMERLAN.

„ L'impie ! Ainsi l'enthousiasme
„ fait un martyr d'un Scélérat
„ (*Après une pause*) Oui , c'est le par-
„ ti que je dois prendre. Mourir se-
„ roit pour lui une récompense. Ap-
„ prends la différence de ta foi & de
„ la mienne. La tienne t'a porté à
„ lever ton poignard sur moi , la mien-
„ ne m'ordonne de te pardonner ton
„ crime , & te permet de vivre. » La
Tragédie de *Tamerlan* est antérieure
à l'*Alzire* de M. de Voltaire. C'est
pour cela que le dénouement de la
Tragédie Française est si beau.

GUSMAN A ZAMORE.

Des Dieux que nous servons connais la
différence.

Les tiens t'ont commandé le meurtre & la
vengeance ;

Et le mien, quand ton bras vient de m'af-
faïner,

M'ordonne de te plaindre & de te par-
donner.

Dans une Lettre à *M. de Crébillon* ;
M. l'Abbé se déchaîne contre les Au-
teurs Satyriques , & assurément il a
raison de leur en vouloir. Je suis moi-
même très-éloignée d'approuver leur
licence. Mais je ne suis pas de son
sentiment , lorsqu'il dit : » Est-il éton-
» nant que tant de gens se donnent à
» la Satyre ? C'est le seul genre où il
» ne soit pas besoin d'esprit pour réuf-
» fir. » Ainsi donc un sot pourra réuf-
fir à faire des Satyres. Ainsi *Horace* ;
Juvenal , *Perse* , *Regnier* & *Des-
préaux* n'avoient pas besoin d'esprit ,
& leurs ouvrages Satyriques ne prou-
vent pas qu'ils en eussent. En vérité

les Auteurs maltraités par la Satyre devroient, pour l'honneur de leur propre esprit, se contenter de blâmer le genre, sans vouloir accuser de bêtise ceux qui y réussissent. Pourquoi se cacher à eux-mêmes qu'on peut faire de très-mauvaises Satyres ainsi que de très-mauvaises Lettres, & que les unes & les autres ne réussissent pas? Un Satyrique sans génie n'est pas plus lû qu'un Ecrivain médiocre dans quelque genre que ce soit.

Dans une autre Lettre à M. le Président *Bouhier*, notre Abbé ne veut pas que les Philosophes & les hommes célèbres se marient. » Un grand hom-
 » me, dit-il, perd du respect qui lui est
 » dû, à mesure qu'il a plus de choses
 » communes avec les autres hommes.
 » Je crois en effet qu'une Madame
 » Newton & une Madame de Fon-
 » tenelle, dans l'esprit de bien des
 » gens, feroient tort aux hommes il-
 » lustres dont elles porteroient le
 » nom. » Cette idée, Madame, ne
 vous paroît-elle pas bien folle? croyez-
 vous de bonne foi que Madame Cor-
 neille, Madame Racine, Madame

Molière, Madame de la Fontaine, Madame de Crébillon, &c. aient fait quelque tort aux hommes illustres dont elles ont porté le nom? M. l'Abbé nous en veut furieusement. Car enfin, si les hommes illustres alloient, suivant son principe, se dégoûter du mariage, nous serions réduites à épouser des gens sans talens & sans esprit. C'est apparemment pour n'être pas tenté de s'abaisser à ce honteux lien, que notre illustre Auteur a pris le parti du petit Collet.

M. l'Abbé le *Blanc* dit quelque part: *En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de condamner en lui ce qu'il y a de vraiment condamnable.* Rien de plus judicieux, & je ne puis me dispenser d'accorder à l'Auteur les éloges qu'il mérite pour une proposition aussi raisonnable. Il dit ailleurs: *Tout le monde a de l'esprit; tout le monde écrit bien.* Cela n'est pas vrai.

M. l'Abbé est un Philosophe qui dans toutes ses occupations & dans ses amusemens mêmes étudie les hommes. Il aime aussi les exercices des Héros. » Ce n'est pas l'ennui, dit-il,

» qui me fait aller à la chasse ; il y suit
 » souvent ceux qui n'ont d'autre res-
 » source pour l'éviter. J'aime l'exer-
 » cice du cheval , & je trouve que Pla-
 » ton & Pline ont eu grande raison
 » de le recommander comme salutaire.
 » La plûpart de nos goûts viennent
 » de nos besoins. J'avoue que sans
 » avoir la passion de la chasse , le bruit
 » du cors me fait renoncer volontiers
 » au silence de mon Cabinet. D'ail-
 » leurs , ceux qui vous ont si bien
 » instruit de la vie que je mène , ne
 » se doutent pas que tout en courant ,
 » je m'occupe plus des Chasseurs que
 » du Cerf qu'ils poursuivent. , C'est
 précisément le reproche qu'on fait à
 l'Auteur , de n'avoir étudié les An-
 glois qu'*en courant*.

On doit cette justice à M. l'Abbé
le Blanc , que celles de ses Lettres
 qui roulent sur la Littérature Angloi-
 se sont les plus instructives & les
 mieux faites. Le génie de nos voisins
 m'y paroît bien saisi. Les Auteurs
 Anglois de toute espece , dit-il ,
 manquent toujours de goût. Le gen-
 re de tous , qui demande le plus de

dignité, la Tragédie, tombe souvent ici dans un ignoble & dans un bas qui deshonne le Théâtre. A l'égard du Comique, les Anglois aiment les charges; ils sont plus frappés d'une face large & d'un gros nez dessiné par *Callot*, que d'un visage noble & gracieux que le crayon du *Corrège* aura tracé. Par cette raison leurs caractères de Comédie sont toujours plus outrés que les nôtres. Les Acteurs suivent le même goût. Plus ils trouvent leurs rôles chargés, plus ils chargent leur jeu. Ainsi, c'est moins par des finesses de ton que par les grimaces du visage, qu'ils s'étudient à rendre l'esprit de leurs personnages, & ils y réussissent d'autant mieux, que c'est la partie la moins difficile; car comme il est plus aisé d'élargir une bouche ou d'allonger un nez, que de représenter les traits dans leur exacte proportion, il faut aussi moins de talent pour outrer un caractère, que pour rendre la nature dans toute sa vérité. Les Peintres les plus communs font assez souvent des portraits où l'on trouve de la ressemblance; mais ce n'est qu'en

exagérant les traits. Les Peintres habiles, les *Rigauds*, les *Largilières*, les *La Tours* n'outrèrent rien, & rendent la nature telle qu'elle est. En conséquence de ce que vous venez de lire, Madame, vous ferez tentée de croire qu'il y a d'excellens Comédiens à Londres, eu égard au goût de la Nation, puisqu'il est si aisé d'être outré. Cependant M. l'Abbé *le Blanc* nous assure, qu'il n'y a pas une seule Troupe supportable. Ce *Cibber*, dit-il, qui a eu une si grande réputation, ne joue plus la Comédie. Le rôle des pièces Angloises où il a excellé, est celui de Petit-Maître François. Aussi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs, & en prendre l'esprit à des Tables d'auberge. Il réussissoit à exprimer les ridicules outrés; c'en étoit assez pour qu'il parût bien copier ceux de notre nation aux yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant. Enfin, selon notre Auteur, les Théâtres de Londres n'ont plus personne qui chauffe heureuse-

ment le Brodequin ou le Cothurné : Je croirois assez qu'aux yeux d'un homme éclairé , tous les Acteurs Anglois peuvent paroître médiocres. Mais je suis persuadé qu'il y en a beaucoup qui plaisent à la nation même , puisque , suivant M. l'Abbé le Blanc , il n'est question que d'outrer , soit dans le Tragique , soit dans le Comique , & que cela est fort aisé.

Les Comédiens Anglois cherchent à faire rire jusques dans leurs annonces. Une nouvelle Troupe s'étant établie , & voulant attirer la foule , prit sur l'affiche le titre de *Comédiens Pensionnaires de Théodore , Roi de Corse*. Le lendemain ils changèrent de maître , & se mirent dans leur affiche sous la protection de *Thamas-Kouli-Can*. M. l'Abbé le Blanc donne dans ses Lettres quelques extraits curieux de Tragédies & de Comédies Angloises.

Les vrais
Plaisirs.

Il paroît depuis quelques jours une petite brochure , intitulée , *les vrais Plaisirs, ou les Amours de Venus & d'Adonis*. C'est une imitation du

Chant VIII de l'*Adone* du Cavalier *Marin*. On y a mis des liaisons qui manquent dans l'original. On y a même ajoûté des idées qui ne le déparent pas. Malgré cela, on y reconnoît le génie Italien. Un étranger, habillé à la Françoisé, conserve toujours l'air & les manières de son País. Cette bagatelle est voluptueusement écrite ; il s'y trouve des peintures agréables, des allégories ingénieuses, des fictions riantes.

Venus devient amoureuse d'*Adonis*. Elle fait les premières avances ; elle va le trouver sur les Montagnes d'*Idalie*, & l'emmène à *Paphos* dans son Palais. La description de ce Palais est très-poétique. „ Frappé des mer-
 „ veilles que rassemble ce beau séjour,
 „ *Adonis* reste immobile. Il n'est point
 „ d'objet si séduisant, d'attitude si
 „ voluptueuse, qui ne vienne char-
 „ mer ses yeux agréablement égarés.
 „ Il les promène curieusement sur
 „ toutes les statues qu'il rencontre.
 „ De quelque côté qu'il les tourne,
 „ les tableaux du plaisir, présenté
 „ sous mille formes différentes, s'of-

„ frent en fouie à ies regards. . . Les
 „ foupirs y font des haleines de feu. . .
 „ L'amoureuſe penſée , le front baiſ-
 „ fé , ſe ronge les doigts. . . . Le
 „ geſte , meſſager muet du deſir , ſe
 „ fait entendre. Le baiſer préſente ſes
 „ lèvres & ſe fond dans un baiſer. . .
 „ L'audace tremble elle-même au
 „ premier larcin qu'elle fait. La licen-
 „ ce porte par-tout ſes mains témé-
 „ raires.

La parure de *Venus* eſt très-ga-
 lante. „ Sa robe ouverte , extrême-
 „ ment courte , laiſſoit voir deux jam-
 „ bes qui ſeules auroient fait là ré-
 „ putation d'une autre Déeſſe. Cette
 „ robe étoit d'une étoffe ſi légère ,
 „ qu'elle diſparoiſſoit à tout moment.
 „ Les folâtres enfans du vague Eole
 „ prenoient plaisir à la faire voltiger ,
 „ à ſ'y engouffrer. Un d'eux ſe mu-
 „ tinant contre l'importun vêtement ;
 „ eut la témérité de le ſoulever , &
 „ découvrit pour trop peu d'inſtans
 „ des genoux plus blancs que l'al-
 „ bâtre.

Venus ſe baigne , & „ tous les ar-
 „ briffeaux empreſſés ſe diſputent

5, l'avantage de l'ombrager. Ils étendent, ils baissent leurs rameaux à
2, l'envi, moins pour la parer des
2, rayons curieux du Soleil, que pour
2, s'en approcher eux-mêmes de plus
2, près, pour l'embrasser & pour la
2, caresser. Leur sève, autrefois vagabonde, se précipite aux extrémités des branches qui touchent la
6, Déesse. On vit même un jeune
2, Hêtre, qui poussa plusieurs boutons, & devint plus touffu. . . .
2, L'onde amoureuse semble se fondre
2, de plaisir; elle s'échauffe, elle
2, s'embrase, & paroît une nape de
2, feu. Elle baise avec délices les mains
2, & les pieds de la Déesse. Elle se
2, fait un lit du vallon charmant qui
2, sépare deux globes aussi blancs,
2, aussi fermes que le marbre de Paros; elle aime à couler entre cette
2, double colline. Elle s'insinue &
2, s'arrête dans les lieux les plus secrets. Avare & jalouse du bien
2, qu'elle possède, elle l'embrasse;
2, elle l'enveloppe toute entière; elle
2, voudroit se durcir pour retenir tant
2, de charmes.,, Voilà bien, Madam

me , l'imagination Italienne , & vous conviendrez que cete imagination est assez agréable.

Au sortir du bain , les deux Amans vont se reposer. „ Un lit voluptueux „ se présentoit dans un enfoncement , „ l'asyle du mystère. Les draps „ embaumés de l'esprit des fleurs , „ inspiroient la tendresse. Quatre colonnes d'émeraudes , en forme „ d'arbres , soutenoient le pavillon. „ Une troupe de petits oiseaux , nichés dans ces arbres artificiels , s'y „ étoient fait une prison volontaire „ de verdure. Pour peu que le lit fût „ agité , ils applaudissoient par le „ battement de leurs aîles , & par le „ ramage de leurs goziers harmonieux. Ce fut-là où ce couple amoureux fut reçu au sortir des eaux. . . „ Les oiseaux du lit firent entendre „ leurs concerts à plusieurs reprises. „

Je ne vous citerai plus , Madame , qu'un seul endroit qui me paroît bien délicat. „ Nulle félicité n'est comparable à la mienne , dit *Adonis* à „ *Venus*. Mais voyez-vous l'Amour ,

„ qui , tandis que je cueille des fleurs
„ sur votre beau teint , voltige autour
„ de moi avec cent de ses frères fo-
„ lâtres. Je le croirois jaloux de mon
„ bonheur. Je ne puis prendre un
„ baiser , que sur le champ il ne me
„ décoche un trait. Je me sauve sur
„ les lis de votre sein ; je m’y crois
„ en sûreté ; le petit scélérat m’y
„ blesse encore ; enfin je vole sur
„ votre bouche ; il m’y poursuit ,
„ & achève ma défaite. „ Je pour-
rois , Madame , vous copier ici plu-
sieurs autres morceaux qui ne sont
ni moins agréables pour le fond , ni
moins élégamment écrits. Mais je
crois qu’en voilà suffisamment pour
vous faire connoître l’esprit & le ton
de volupté qui regnent dans ce petit
ouvrage. L’Auteur est un homme de
condition , qui aime les Lettres , qui
les cultive & les récompense ; il a
entrepris & exécuté un ouvrage plus
grave & plus considérable que sa mo-
destie , ou le pouvoir tyrannique d’un
ridicule préjugé l’empêche de donner
au Public.

La Prin-
cesse de
Navarre.

Comme il est probable que M. de *Voltaire* ne fera jamais imprimer parmi ses Œuvres une Comédie - Ballet de sa façon , intitulée , *La Princesse de Navarre* , représentée à Versailles le 23 Février 1745 , il me paroît essentiel de conserver du moins la mémoire de cet ouvrage , & de vous en tracer une esquisse légère. On lit d'abord un Avertissement qui commence ainsi : „ LE ROI a voulu donner à MA-
„ DAME LA DAUPHINE une fête qui
„ ne fût pas seulement un de ces
„ spectacles pour les yeux , tels que
„ toutes les nations peuvent les don-
„ ner , & qui passant avec l'éclat qui
„ les accompagne , ne laissent après
„ eux aucune trace. „ *La Princesse de Navarre* laissera effectivement après elle de longues traces , & il étoit impossible sans doute qu'aucune nation de l'Europe pût produire une si merveilleuse Comédie. L'Auteur ajoute : „ On a voulu que celui qui a
„ été chargé de composer la Fête ,
„ fût un de ces ouvrages Dramati-
„ ques , où les divertissemens en Mu-
„ sique forment une partie du sujet ,

, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, & dans lesquels on voit un mélange de l'Opéra, de la Comédie & de la Tragédie. Cette entreprise étoit assez difficile ; il n'y avoit que M. de *Voltaire* dont le génie éminent pût se flatter de composer un tout raisonnable de trois genres si différens, & de mêler avec adresse la bouffonnerie aux plus grands intérêts.

Cette Comédie, d'un genre tout-à-fait nouveau, est précédée d'un Prologue dont l'idée est bien neuve. C'est le Soleil qui descend dans son char, & qui récite une espèce d'Ode à la louange du Roi & de la nation. Le Soleil dit cependant quelque chose de fort raisonnable aux Acteurs qui bordent le Théâtre, & qui représentent les Muses :

O vous qui lui rendez tant de divers hommages ;

Vous qui le couronnez, & dont il est l'appui,

N'esperez pas pour vous avoir tous les suffrages

Que vous réunissez pour lui.

Il est tems, Madame, d'en venir à cette belle Comédie, dont l'Auteur a fixé l'époque sous le Roi de France Charles V, Prince juste, sage & heureux. *Constance*, Princesse de Navarre, quitte sa Patrie & se met à courir le monde avec *Leonor* l'une de ses femmes, pour éviter la tyrannie du Roi *Dom-Pèdre* son tuteur, & la passion violente du *Duc de Foix*, qui avoit voulu l'enlever. Elle arrive chez *Dom Morillo*, Seigneur de Campagne, dont le Château est situé sur les confins de la Navarre, & c'est dans les jardins de ce Seigneur que se passe la Scène. Vous sçavez, Madame, que notre Princesse n'avoit jamais vû le *Duc de Foix*; elle le détestoit, parce que leurs parens s'étoient toujours haïs, & qu'elle avoit juré au tombeau de son père de ne jamais unir le sang de Navarre au sang de Foix. Le *Duc de Foix*, qui sçait que sa Maîtresse est chez *Morillo*, y arrive déguisé en jeune Officier, & se donne pour *Alamir*, parent de *Morillo*; que ce dernier n'avoit jamais vû non plus. *Constance* ne prétend pas rester chez

Morillo, qu'elle ne connoît pas, & chez qui elle n'est entrée que faute d'Hôtellerie. Elle veut partir le soir même, pour s'aller mettre dans un Couvent. *Morillo*, qui la trouve fort à son gré, voudroit la retenir; il en parle à son faux parent, qui promet de l'aider. *Morillo* est un personnage ridicule. La franchise & la rusticité villageoise forment son caractère. Il s'explique donc assez grossièrement à *Constance*. Le Duc de *Foix* est ingénieux & galant. Malgré tout son art, la belle Princesse veut toujours partir. Elle fait ses adieux. Mais voulant passer par une porte, cette porte s'ouvre & paroît remplie de guerriers. *Constance* s'imagine que *Dom Pèdre* a envoyé ces guerriers pour se saisir de sa personne. Mais c'est une galanterie du Duc de *Foix*. Ces guerriers ne sont là que pour donner une fête; ils dansent & chantent; ce qui divertit fort la Princesse & toute la compagnie. Malgré cela cependant elle veut encore s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant. Elle prend le parti d'aller à une

autre porte. Il sort de cette seconde porte une troupe de Danseurs & de Danseuses avec des tambours de basse & des tambourins. Que tout cela est joliment imaginé ! Vous n'êtes pas encore au bout, Madame, & réservez un peu d'admiration pour la suite. Viennent des Astrologues Arabes qui disent la bonne aventure, & qui prédisent à merveille le passé. Au milieu de tous ces jeux pleins d'esprit, arrive *Guillot* avec un garçon Jardinier, qui interrompt la Danse & fait cesser la Musique. Il annonce l'arrivée d'un Alcade qui vient pour arrêter la Princesse de la part du Roi de Navarre *Dom Pèdre*. La Suivante *Leonor* conseille de s'aller cacher chez *Guillot*. Le Seigneur *Morillo* veut qu'on obéisse à l'Alcade. Le Duc de *Foix* dit qu'il veut sacrifier sa vie pour sauver la Princesse. Le premier Acte finit dans ces inquiétudes. J'ai oublié de vous parler, Madame, d'une certaine *Sanchette*, fille de *Morillo*; c'est une petite folle, une étourdie, qui s'avise d'être amoureuse du Duc de *Foix*, & qui est

tentée de croire que c'est pour elle que s'est donnée la fête. Car elle est un peu jalouse de *Constance*.

L'Alcade & sa suite viennent pour se saisir de la Princesse ; ils ne trouvent que *Sanchette* , & la prenant pour *Constance* , ils veulent l'enlever. *Sanchette* ne demande pas mieux , quand elle apprend que c'est de la part du Roi qu'on l'enleve , & que c'est pour aller à la Cour. Elle en est enchantée ; mais son vieux fou de père vient détromper les gens du Roi de Navarre ; ce qui fâche beaucoup la petite fille. Cependant *Alamir* s'est battu contre les Ravisseurs , & les a vaincus ; *Constance* est touchée de cet important service. En même tems un Envoyé du Duc de *Foix* vient offrir à la Princesse son appui contre *Dom Pèdre* ; il lui parle avec respect , & l'appelle du nom d'*Altesse*. Le Baron Campagnard & sa fille sont émerveillés ; ils ne soupçonnoient pas que cette avanturière fût la Princesse de Navarre. Ils lui font des excuses de ne l'avoir pas reconnue. L'Envoyé du Duc de *Foix* dit à *Constance* qu'il lui

ramène ses premiers Officiers & ses Dames du Palais. Ces Dames sont les trois *Graces*, & les premiers Officiers sont les Amours & les Plaisirs. Cela est bien galant. Ils forment un divertissement bien amené, comme vous voyez; on danse & on chante, en dépit de la Princesse qui, dans la situation où elle se trouve, ne doit guère songer à s'amuser. *Hernand*, Ecuyer d'*Alamir*, exécute dans ce second Acte la même commission que *Guillot* dans le premier; c'est-à-dire, qu'il vient troubler la fête, en apportant la fâcheuse nouvelle que les troupes de *Dom Pèdre* sont près d'en venir aux mains contre les François commandés par *du Guesclin*. *Alamir* ou le Duc de *Foix* (car c'est la même chose, comme je vous l'ai dit) part sur le champ pour aller joindre les François, sous lesquels il sert.

La Princesse est fort inquiète. *Hernand* lui annonce la victoire. *Dom Pèdre* est vaincu, & a été tué dans le combat. Le Duc de *Foix* s'est signalé par les plus beaux exploits. *Constance* lui doit à regret sa délivrance; mais

elle apprend avec joie que la défaite de ses ennemis est en partie due au brave *Alamir*. Elle l'aime, mais elle n'ose écouter son cœur, parce qu'elle ignore la naissance de son libérateur. Elle le croit un simple Officier de fortune, comme il le lui a dit lui-même. Elle est pourtant très-disposée à le croire pour le moins Prince. Mais elle est désabusée par *Sanquette*, qui vient se jeter à ses genoux, & qui lui demande en grâce de la marier avec *Alamir*, qui, dit-elle, est son parent, qui lui a fait une déclaration, & qui n'est venu dans le Château de son père que dans le dessein de l'épouser. Un mouvement de jalousie s'éleve dans le cœur de *Constance*; mais elle l'étouffe généreusement, & promet à *Sanquette* de l'unir au Cavalier qu'elle aime. *Alamir* arrive, & prévient la Princesse que le Duc de Foix vainqueur va se rendre auprès d'elle & mettre à ses pieds ses lauriers. Pour lui, dit-il, il va se retirer, trop heureux d'avoir contribué à la délivrer de la tyrannie d'un barbare tuteur. *Constance* le retient, &

lui propose d'épouser *Sanchette*, qu'il aime. *Alamir* dissuade la Princesse, & lui déclare qu'il n'a jamais aimé quelle même; mais qu'il ne lui convient pas de la disputer à *Gaston de Foix*. La Princesse lui déclare à son tour qu'elle abhorre le *Duc de Foix*; qu'*Alamir* le rend encore plus haïssable à ses yeux; mais que son devoir est de renoncer à l'un & à l'autre. *Alamir* se jette à ses genoux, & se découvre pour ce qu'il est. *Constance* lui pardonne, & consent enfin à l'épouser. La pièce est couronnée par un divertissement un peu mieux placé que les deux autres.

Que dites-vous, Madame, de ce beau tissu romanesque; de cette Princesse qui court les champs avec une Suivante, comme *Dom-Quichotte* avec son Ecuyer; de ces déguisemens ingénieux, de ces Alcades, de ces sérénades & de ces combats? On ne peut nier que ce mélange ne soit tout-à-fait neuf. On ne reprochera point à *M. de Voltaire* d'avoir dérobé ce beau plan à quelque Auteur ancien ou moderne. On voit qu'il est

tout entier de son invention. Les paroles des divertissemens , mises en Musique par le célèbre *Rameau*, lui appartiennent aussi. On n'en a jamais fait de pareilles. Elles sont quelquefois noblement sententieuses.

En mariage
Un fort heureux
Est un rare avantage ;
Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.

Ce que j'aime beaucoup , c'est que l'Auteur a fixé l'époque de l'événement qui fait le sujet de sa pièce sous le Roi de France *Charles V*, & que dans le divertissement qui le termine , l'Amour dit :

Reconnoissez ma voix , & l'ordre de
Louis.

Il eut peut-être fallu prévenir que ce divertissement ne tenoit du tout point à la pièce. Mais quelle pédantesque chicane ! Il ne s'agissoit pas de faire un ouvrage judicieux ; il

étoit question de donner du neuf, du rare, du singulier; & assurément personne ne pouvoit mieux y réussir que *M. de Voltaire.*

Suite
des Let-
tres d'un
Fran-
çois.

Il faut achever, de vous rendre compte, Madame, des *Lettres d'un François.* Le troisième & dernier volume débute par une Lettre à *M. l'Abbé de Rothelin*, dans laquelle il n'est question que de l'Académie. Ce corps Littéraire reçoit de justes éloges de *M. l'Abbé le Blanc*; & ces louanges font d'autant plus d'honneur à cette Compagnie, que nul intérêt sans doute ne les a dictées. Car il n'est pas vraisemblable que l'Auteur, qui est Philosophe, sollicite jamais une place parmi les Quarante.

La seconde Lettre, adressée à *M. le Chevalier de B****, contient quelques remarques judicieuses sur le goût des Anglois pour les combats à coups de poing & à coups d'épée. L'Auteur nous dit qu'il a connu à la campagne un Chevalier Baronet, qui se piquoit d'être le premier Lutteur de la Grande-Bretagne. Un Seigneur de son voi-
sinage

finage, Membre du Parlement, alla un jour lui rendre visite. Comme ils se promenoient ensemble, & qu'ils parloient de cet art merveilleux, & des avantages qu'on en peut tirer pour la société, le Chevalier saisit tout à coup son homme par derrière, & le jette par dessus sa tête. Celui-ci, un peu froissé de sa chute imprévûe, se relève tout en colère. *Mylord*, lui dit le Lutteur d'un ton grave & important, *il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous ; vous êtes le seul à qui j'ai montré ce tour là.*

Dans une Lettre à *M. Freret*, il est question de la prodigieuse quantité d'ouvrages dans tous les genres de Littérature, qui sortent de dessous les Presses Angloises. Nous nous plaignons de la multiplicité & de la fécondité de nos Ecrivains, c'est bien pis à Londres. On met au jour en ce Pais-là plus de Livres en un mois, qu'on n'en voit paroître à Paris en un an.

L'Auteur caractérise très-bien le mauvais goût qui regne dans la plupart de ces productions Anglicanes ;

plusieurs autres de ses Lettres en donnent une idée juste. Je trouve seulement que M. l'Abbé pousse un peu trop loin sa censure ; il attaque jusqu'à la Langue Angloise même ; il prétend qu'elle a peu de principes fixes. 1^o. Il n'y a peut être pas de Langue au monde , fût celle des Bas-Bretons , qui n'ait beaucoup de principes fixes ; parce que toute Langue est analogue aux idées qu'elle exprime , & fondée sur une Logique naturelle. 2^o. Quatre pages plus bas , M. l'Abbé le Blanc rapporte ce que dit *Locke* au sujet des Anglois qui négligent trop leur Langue naturelle : *Ils sont si éloignés , dit-il , d'en apprendre les règles , qu'ils ne savent pas même qu'il y a une Grammaire Angloise.* Il y a donc , selon *Locke* , une Grammaire Angloise ; & une Grammaire n'est autre chose que le recueil des principes fixes d'une Langue.

Dans l'extrait que donne M. l'Abbé le Blanc de la Tragédie de *Henri VI* par *Shafkespear* , il cite une Scène pleine de beautés entre *Talbot* père & *Talbot* fils. Mais bientôt après

le Poëte Anglois se livre à son mauvais goût. On y trouve cette pensée gigantesque & puérile. *Talbot* fils est apporté mourant devant son père, qui lui adresse ces paroles. » Brave » la Mort en parlant ; crois voir en » elle un François & ton ennemi : le » pauvre enfant ! Il sourit comme s'il » vouloit dire : si la Mort eût été un » François , la Mort feroit morte au- » jourd'hui. »

On trouve dans ces Lettres plusieurs traits qui peignent la façon de penser des Anglois sur notre compte. Dans le Cabinet d'Histoire naturelle à Oxford , on montre parmi les curiosités des *souliers François* ; ce sont des sabots. Dans une de leurs Comédies , un Petit-maître François laisse tomber un morceau de fromage en tirant son mouchoir de sa poche. Il n'y a pas de quoi s'offenser de ces mauvaises plaisanteries ; aussi prenons-nous le parti d'en rire presque autant que les Spectateurs Anglois eux-mêmes.

Vous sçavez , Madame , que les Auteurs de cette nation sont de hardis

plagiaires , & qu'ils nous dérobent nos meilleurs Pièces de Théâtre , dont cependant ils disent tout le mal possible. Ils trouvent leur profit à nous copier ; mais ils ne trouveroient pas leur honneur à le publier. Voici un trait qui en fait foi. Mylord *Shaftesbury* alla lire un ouvrage de sa façon à un ami qui connoissoit parfaitement nos bons Ecrivains. Cet ami lui reprocha de n'avoir ni reconnu les obligations qu'il avoit aux Auteurs François à certains égards , ni rendu toute la justice qu'il leur devoit à d'autres. Mylord promit de réparer sa faute dans une Préface qu'il lut en effet quelque tems après à son ami. L'ouvrage parut imprimé au bout de quelque tems , mais sans Préface. L'ami en demanda la raison. Mylord lui avoua qu'il n'avoit osé la mettre au jour , de peur d'indisposer contre lui toute la nation.

Au reste , si les Anglois nous mettent à contibution , M. l'Abbé *le Blanc* ne dissimule pas que que quelques-uns de nos Auteurs ont usé de repréfailles. » Il en est, dit-il , qui ont

» transporté dans leurs Pièces des
 » Scènes heureuses du Théâtre An-
 » glois , sans parler des Auteurs de
 » qui ils les ont empruntées. » Vous
 sçavez , Madame , sur qui ce repro-
 che doit tomber particulièrement.

Dans une Lettre , où il est encore
 question du Théâtre Anglois , l'Au-
 teur rapporte ce trait d'indécente fa-
 miliarité tiré d'une Pièce de *Shaskef-*
pear. C'est le Roi Henri V qui fait
 ainsi sa déclaration d'amour à la Prin-
 cesse Catherine de France qu'il doit
 épouser : *Toi & moi , entre Saint-Denis*
& Saint-Georges , ne ferons-nous pas un
petit garçon , moitié François , moitié
Anglois , qui ira à Constantinople pren-
dre le Turc par la barbe ? Qu'en penses-tu ,
ma belle fleur de Lys ? &c.

Il y a dans ce troisième Volume
 une Lettre adressée à M. de Moncrif.
 Jen'y trouve qu'un défaut , c'est que
 M. l'Abbé le Blanc y parle trop de
 lui-même : cela lui arrive assez souvent.
 Il se peint à M. de Moncrif comme un
 Philosophe tranquille. » Je passe ici
 , une vie simple , unie , & détachée
 , de toutes les vanités humaines. Il

„ est des tems où la solitude m'est nécessaire ; j'aime à vivre tantôt à la ville , tantôt à la campagne. » Il se compare modestement à *Socrate*. Son ame a besoin quelquefois des amusemens les plus simples pour se délasser. La gravité de la Philosophie, dit-il, n'empêchoit pas *Socrate* de jouer avec des enfans. Après *Socrate*, il se compare à *Montagne*. Si j'aime si fort la retraite , ajoute-t'il , c'est qu'elle a sur moi le même effet que sur *Montagne*. Ensuite il remercie avec raison M. de *Moncrif* du présent que cet Académicien lui a fait de son *Essai sur la nécessité & les moyens de plaire*.

La Lettre à M. l'Abbé d'Olivet est très-bonne. Elle renferme une critique très-judicieuse du mauvais goût qui regne aujourd'hui dans notre Littérature. Parmi les différentes causes de cette corruption , il place cet esprit à la mode qui consiste à rapprocher des choses éloignées , à diviser celles qui paroissent se joindre , ou à les opposer l'une à l'autre. Il en veut sur tout , & avec justice , à ces misérables jeux de mots qu'on déguise sous le nom d'an-

tithèses, qui depuis quelque tems infectent nos ouvrages. Les Anglois ont appris de nous ce grand art de marier des choses d'une nature opposée. *Pope* lui-même, dans sa description d'Hamptoncourt, s'exprime ainsi, en parlant à la Reine Anne :

Dans ce Palais superbe où votre Majesté
Prend quelquefois Conseil, & quelquefois du Thé;

Y a-t'il rien de plus puérile que la jonction de ces idées disparates? *

J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire, Madame, sur ces *Lettres d'un François*; mais en voilà assez pour vous faire saisir l'esprit de cet ouvrage. Malgré les plaisanteries qui ont pû m'échapper, je suis obligée de convenir qu'elles renferment de tems en tems de bonnes reflexions, des observations justes, & que le génie Anglois, soit pour le Moral, soit pour le Littéraire;

* C'est ainsi que *M. de Voltaire*, dans une *Épître* au Cardinal *Quirini*, dont nous avons eu des copies en Hollande, met très ingénieusement en opposition *Horace* & *Saint Augustin*, les *trois Graces d'Homère* & la *Grace de Jesus-Christ*. Cela est aussi bien imaginé que de marier le *Grand Turc* avec la *République de Venise*.

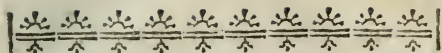
y est en général assez bien peint ;
c'est dommage que le style de l'Auteur
ne soit pas plus piquant. Sa solidité
est un peu pesante.*

Je suis, &c.

A Paris, ce 25
Juillet 1746.

* On a donné en 1751 une nouvelle Edition des *Lettres d'un François*, sous le titre de *Lettres de Monsieur l'Abbé le Blanc, Historiographe des Bâtimens du Roi*, en trois Volumes in-12 comme la première. Cette Edition est précédée d'une Préface où l'Auteur nous assure que ses *Lettres ont eu l'approbation de ce qu'il y a en France de plus respectable, par les lumières & par la piété, soit dans l'Eglise, soit dans la Magistrature* ; & enfin pour relever encore plus le mérite de son ouvrage, il transcrit à la fin de sa Préface une Lettre de compliment que M. de Voltaire lui a écrite en Anglois. Cette Lettre Angloise, pour le dire en passant, est pleine de gallicismes & de fautes de Grammaire ; ce qui ne doit point blesser l'amour propre de M. de Voltaire ; ce n'est pas sa Langue. M. l'Abbé le Blanc tire un grand parti de cette Lettre de politesse, & il nous la donne comme une preuve convainquante de la haute estime dont M. de Voltaire l'honore. Ce que je trouve d'assez plaisant, c'est que M. de Voltaire n'a osé louer M. l'Abbé le Blanc en François ; mais M. l'Abbé le Blanc a eu grand soin de traduire en François les éloges que M. de Voltaire lui a donnés en Anglois.

Fin du second Volume



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

| | |
|---|---------|
| P LAN DE L'OUVRAGE dans la Lettre I. | page 3 |
| LE POEME DE FONTENOY , par M. de <i>Voltaire</i> , | page 12 |
| ESSAI D'UN CHANT DE LA LOUI- SIADÉ , par M. <i>Piron</i> , | 20 |
| DITHYRAMBE sur les Conquêtes & la Convalescence du Roi , par M. <i>Piron</i> , | 27 |
| CHANSON du fameux Poëte Comique <i>Regnard</i> , imprimée pour la pre- mière fois. | 34 |
| LA FOLIE DU JOUR , petite Comé- die Épisodique de M. de <i>Boissy</i> . | 37 |
| DINIAS ET DERCILLIBE , petit Ro- mon ingénieux de M. le <i>Seurre</i> . | 46 |
| ÉPIGRAMME contre l'Abbé le B. . | 54 |
| DISSERTATION sur les Poëmes de MM. <i>Boileau</i> , <i>Adisson</i> & de <i>Volt.</i> | 55 |

| | |
|--|-------|
| LE SAGE ÉTOURDI , Comédie en trois Actes , de M. de Boissy. | 57 |
| L'ÉTRANGER , petite Comédie à la louange du Roi , par M. l'Abbé <i>Bonnet de Chemilin ,</i> | 67 |
| LES SOUHAITS , autre petite Comé- die à la louange du Roi , par M. <i>Dubois , ancien Commissaire au Châtelet.</i> | Ibid. |
| LES FESTES DE POLYMNIE , Ballet Lyrique en trois Actes , par M. de <i>Cahusac ,</i> | 68 |
| APOLOGIE des Fêtes de Polymnie, | 76 |
| MORT DE L'ABBÉ PELLEGRIN. | 77 |
| LA PERFECTION DES JARDINS SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV, Poëme de feu M. <i>Linant.</i> | 81 |
| LA DUCHESSE DE MONDÉRO , petit Roman de M. <i>Hébert de Chasteldom.</i> | 85 |
| LA BERGERE ENCHANTÉE , Éclogue à la louange de Mlle <i>Clairon.</i> | 89 |
| RECUEIL A , donné au Public par M. l'Abbé <i>Péreau.</i> | 91 |
| PENELOPE , Tragédie de l'Abbé <i>Ge- neft.</i> | 94 |
| LA TARENTULE, petite Comédie. | 105 |
| ÉPITRE A LA MORT , par M. <i>Procope Medecin.</i> | 106 |

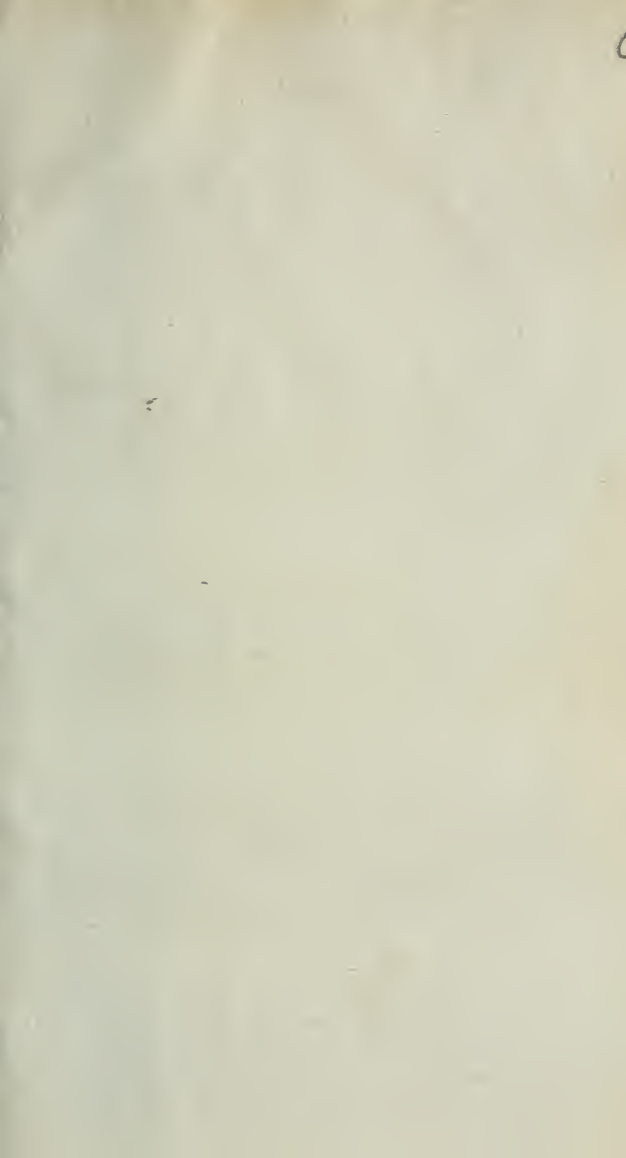
DES MATIÈRES. 419

- MEMOIRES D'UN HONNÊTE HOMME,
Roman de M. l'Abbé *Prévôt*. 115
- LES MACHABÉES , Tragédie de la
Mothe. 130
- LES DEHORS TROMPEURS , Comédie
en cinq Actes de M. de *Boissy*. 132
- ÉPITRE à Mlle de *Lezé*, par M. *Fro-*
cope Medecin. 145
- LETTRE DE M. ROY, Chevalier de
l'Ordre de *Saint Michel* 150
- LETTRES D'UN FRANÇOIS , par M.
l'Abbé *le Blanc*. 161
- MORT de M. *Fourmont* l'ainé. 176
- LE TEMPLE DE LA GLOIRE , Ballet
Lyrique de M. de *Voltaire*. 178
- RECUEIL DE CES DAMES , par M.
Chévrier. 191
- LES EPOUX MALHEUREUX ou HIS-
TOIRE DE M. ET DE MAD. DE
LA *BEDOYERE* , par M. *Bacular*
d'Arnaud. 194
- ZENZOLI ET BELLINA , petit Ro-
man par feu M. de *la Rogerie*. 198
- LETTRE DE M. ROY sur la mort de
l'Abbé *Desfontaines*. 200
- L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DES
GARDES DU CORPS , Poëme par
M. *Mauger*, Garde du Corps. 208
- DISCOURS sur la manière de lever les

| | | |
|-----|--|-----|
| 420 | T A B L E , &c. | |
| | Tailles , par M. B. . . d'Al. . . Pré- sident à la Chambre des Comptes de Montpellier. | 216 |
| | ÉLOGE DE L'ORATEUR DE L'UNI- VERSITÉ , ou LETTRE A UN AMI , au sujet d'un Discours Latin de M. <i>le Beau.</i> | 226 |
| | LETTRE d'un Rhétoricien du Collège des Grassins à M. <i>Arrouet de Voltai- re</i> sur son <i>Temple de la Gloire.</i> | 240 |
| | PARALLELE DU LUTRIN ET DE LA HENRIADE. | 242 |
| | DISCOURS prononcé par M. <i>de Vol- taire</i> le jour de sa réception à l'Aca- démie Françoisé. | 328 |
| | LETTRE à M. <i>de Voltaire</i> sur son Dis- cours Académique. | 357 |
| | PLAN ET STATUTS D'UNE NOUVEL- LE ACADEMIE. | 373 |
| | SUITE des LETTRES D'UN FRAN- ÇOIS , par M. l'Abbé <i>le Blanc.</i> | 381 |
| | LES VRAIS PLAISIRS , ou LES AMOURS DE VENUS ET D'ADO- NIS. | 392 |
| | LA PRINCESSE DE NAVARRE, Comé- die-Ballet par M. <i>de Voltaire.</i> | 397 |
| | SUITE DES LETTRES D'UN FRAN- ÇOIS par M. l'Abbé <i>le Blanc.</i> | 408 |
| | <i>Fin de la Table des Matières.</i> | |







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d

NOV ~~7 1968~~



